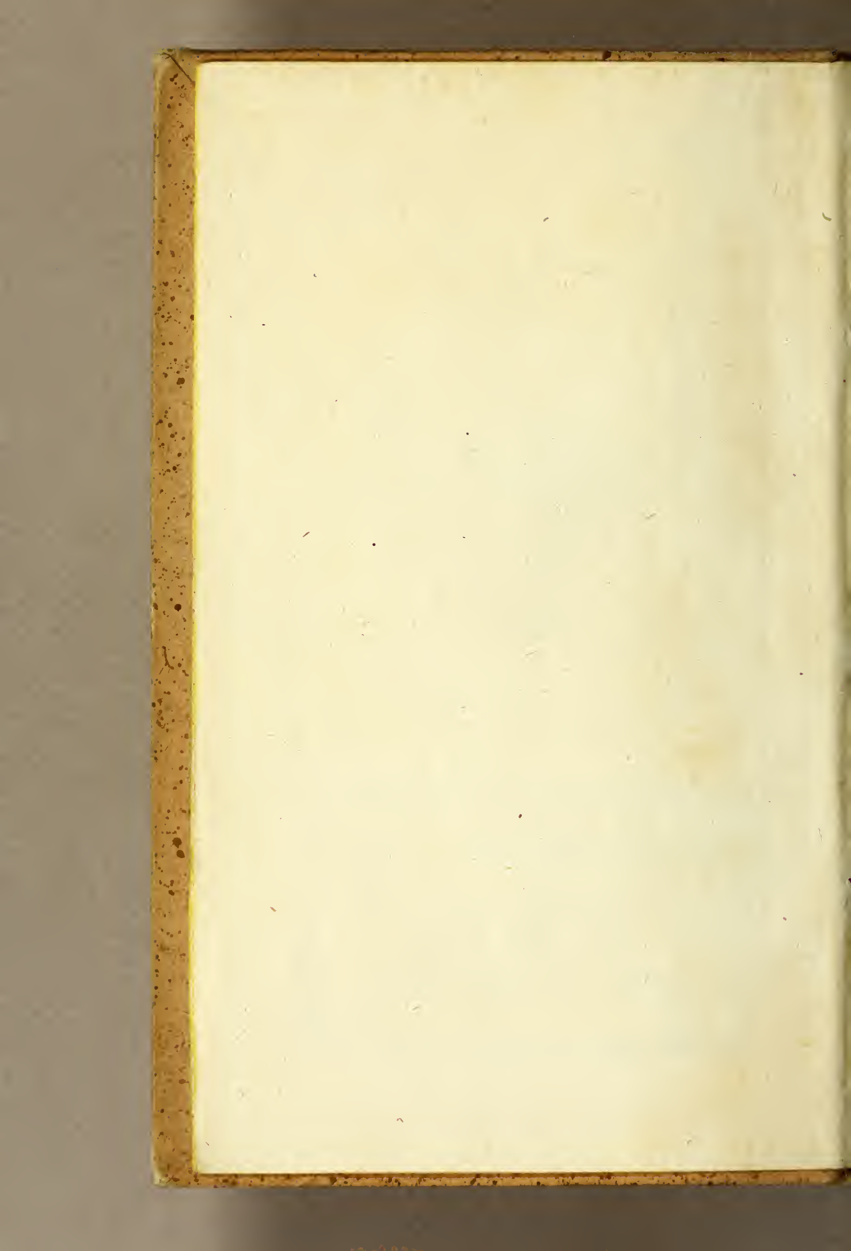


t. III à la fin



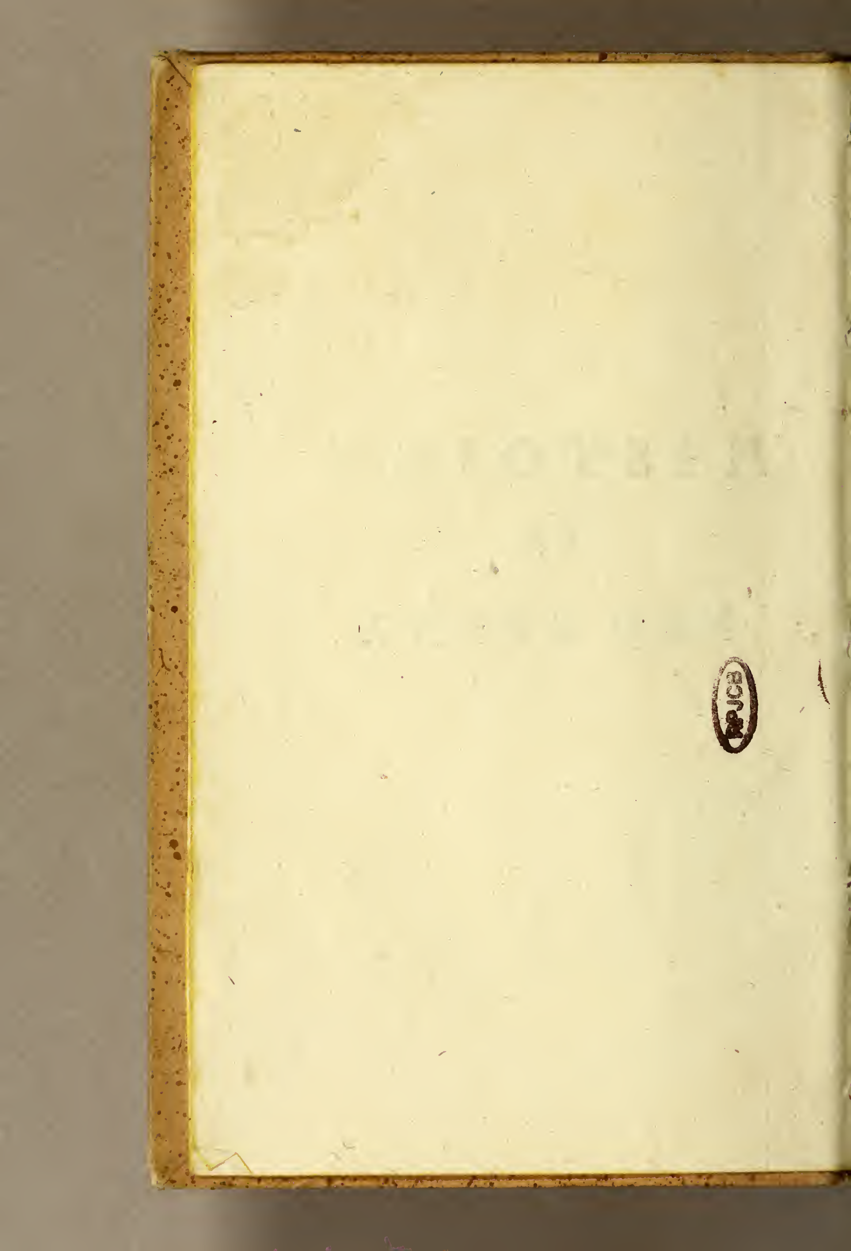




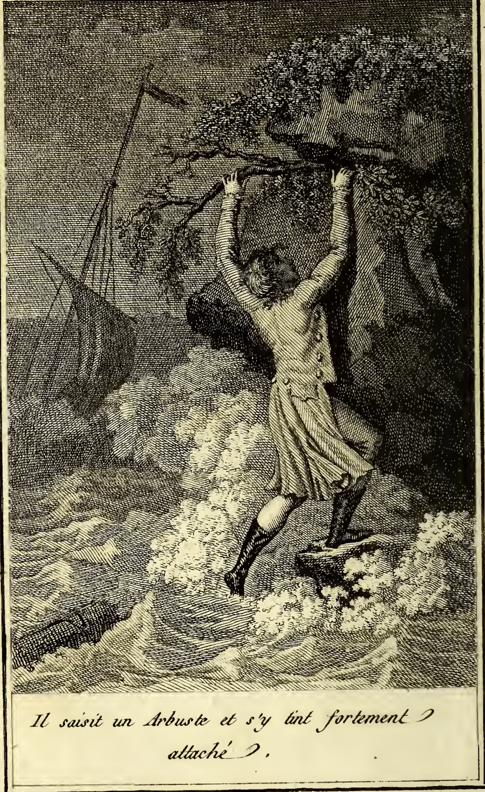
HISTOIRE

DE

NED EVANS.







Il saisit un Arbuste et s'y tint fortement attaché.

Challiou. Mariage.

HISTOIRE

DE NED EVANS;

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME IV.

A PARIS,

CHEZ MICHEL, rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 22, près la rue de Choiseul ;

ET chez BILLOIS, libraire, quai des Augustins, n°. 32.

AN 8. — 1800.



HISTOIRE

DE

NED EVANS.

CHAPITRE LII.

Lorsque nos voyageurs approchèrent de la péninsnle, dans laquelle Charlestown est situé, tous les objets qui se présentoient à leur vue devenoient intéressans. Ned ne put s'empêcher d'observer que tout se ressentoit déjà de la douce influence de la paix. Le Quarter-House (maison du quartier), qui est situé proche de la langue de terre qui unit la péninsule au continent, et qui, pendant la guerre, était devenu une redoute très-fortifiée, avait été rendu à sa pre-

mière destination ; c'étoit une maison charmante où le public trouvoit tous les agrémens et toutes les ressources de la vie rurale. Les délicieuses maisons de campagnes placées sur de magnifiques amphithéâtres, qui avoient été ravagées par le feu ou abandonnées par les propriétaires, commençoient à reprendre leur première parure, tandis que les redoutes et les palissades étoient livrées aux flammes. Des chants joyeux avoient succédé aux sons aigus de la trompette, et au bruit assourdissant du tambour. Les pâles fantômes de la haine et de la terreur, étoient disparu de dessus tous les fronts, à leurs places brilloient la confiance et le contentement. Les oiseaux que la mousqueterie et le canon avoient banni des bosquets, étoient revenus dans leurs asyles, et célébroient dans leurs chants le retour de la paix.

Nos voyageurs arrivèrent sains et saufs dans la ville. Ils descendirent

dans la maison que mistriss Fanshaw avoit occupée lors de sa première arrivée. La bonne hôtesse étoit américaine ; elle vivoit sans inquiétude, tandis que mistriss Fanshaw habitoit son logis, elle se réjouit du retour de Ned qu'elle avoit cru tué ; elle l'avoit pleuré comme un aimable jeune homme, qu'un sort impitoyable avoit séparé de ses amis ; elle lui témoignoit sa satisfaction d'une manière si expressive, que Ned se crut obligé de lui exprimer sa reconnoissance. L'hôtesse lui présenta un paquet du commandant en chef, qui contenoit plusieurs lettres arrivées d'Europe, parmi lesquelles deux étoient adressées à Edouard, elles avoient été écrites par les deux personnes les plus chères à son cœur, par son père et par lady Cécilia.

En ouvrant le paquet, le capitaine Fanshaw, lut la lettre suivante, qui lui étoit adressée par l'aide-de-camp du général.

New-York, le 17 août 1783.

MONSIEUR,

« J'ai reçu l'ordre du commandant
» en chef de vous informer, qu'en con-
» séquence des articles préliminaires
» d'une paix générale signés à Paris,
» les forces britanniques doivent re-
» tourner dans leur pays, votre régi-
» ment est déjà embarqué. Son excel-
» lence m'a chargé de vous faire re-
» mettre les lettres ci incluses arri-
» vées d'Europe sous son couvert; elle
» desireroit aussi que vous prissiez des
» informations sur le sort de M. Evans,
» que l'on nous a dit avoir été sur-
» pris étant blessé par un parti d'In-
» diens maraudeurs qui l'ont fait pri-
» sonnier. Nous avons pleuré sur la
» cruelle destinée de ce jeune et brave
» officier; cependant nous aimons à
» croire qu'il est encore en vie; nous
» serions trop flattés si nous avions le

» bonheur de voir ces espérances se
» réaliser. »

Je suis avec respect, monsieur,
votre obéissant serviteur.
CHARLES PHILEMORE.

Lorsque Ned reçut ces lettres, l'amour et le devoir le firent long-tems balancer laquelle des deux il ouvriroit la première. Il se retira dans sa chambre, et rompit le cachet de la lettre timbrée du pays de Galles; mais avant d'avoir lu deux lignes, il ouvrit celle de lady Cécilia. Lorsqu'il vit sa signature, il la pressa contre ses lèvres, son cœur palpitoit; un tremblement universel le saisit, à peine pouvoit-il respirer. Enfin, il reprit assez de calme pour lire la lettre suivante :

Ravensdale, le 15 avril 1783.

Mon toujours cher ami,

« Avec quel plaisir j'exécuterois les
» ordres de mon père en vous écrivant

» cette lettre, si j'étois certaine qu'elle
» vous parvînt, ou hélas! si j'étois as-
» surée que la guerre aura respecté vos
» jours, lorsqu'elle arrivera en Améri-
» que ; mais lorsque je réfléchis dans
» quelles mains meurtrières vous êtes
» tombé, mon cœur se brise, et mon
» imagination allarmée vous représente
» dans une situation trop horrible pour
» vous être rapportée. Depuis que nous
» avons appris la nouvelle de votre
» malheureuse captivité, je n'ai cessé
» d'importuner le Ciel pour qu'il vous
» arrachât de la gueule des lions dévo-
» rans, et qu'il vous délivrât des griffes
» de ces tigres féroces. J'espère que
» mes prières seront exaucées; c'est dans
» cette confiance que je joins mes re-
» mercîmens à ceux de mon père pour
» les généreux soins que vous avez pro-
» digué à mon malheureux frère,
» qui, nous le savons, a rendu le der-
» nier soupir entre vos bras. Oh!
» Edouard! quelle perte! Mon père en

» a été accablé ; cependant, aidé des
» secours consolans de la religion, il
» l'a supportée avec une résignation
» vertueuse; nous avons donné à sa mé-
» moire des larmes de tendresse, en
» contemplant son portrait suspendu
» dans la bibliothèque. Cette perte n'est
» pas la seule dont je suis menacée,
» mon pauvre frère Rivers est actuel-
» lement aux eaux de Bristol, dans un
» état languissant, à la veille d'être em-
» porté, à la fleur de son âge, par la
» fatigante poursuite de vains plaisirs
» qui semblent être la fureur de cet
» âge. Le poids d'aussi cruelles infor-
» tunes pèse fortement sur le cœur de
» mon père ; je crains que le tombeau
» ne renferme bientôt les cheveux blancs
» d'un vieillard miné par le chagrin. Il
» est tombé dans un affaissement total ;
» il ne voit que le docteur Burtoint, dont
» les manières insinuantes et la piété
» apostolique couviennent admirable-
» ment à la mélancolie de ses pensées,

» Oh! Edouard! si vous étiez ici, vous
» vous convaincreriez facilement que
» toute la pompe du monde n'a pas le
» pouvoir de procurer le bonheur;
» mais je vous connois assez, vous n'a-
» vez pas besoin des leçons de l'expé-
» rience; l'humble habitation de votre
» excellent père, m'a fait connoître sous
» quel toît le véritable bonheur aime à
» demeurer. Combien de fois ne l'ai-je
» pas contemplé avec la douce expres-
» sion d'une vive reconnoissance! J'ai
» reçu dernièrement une lettre de cet
» homme vertueux et respectable; j'ai
» le plaisir de vous apprendre que lui
» et votre mère se portent bien. Le ca-
» pitaine Nettlefield est de retour en
» Irlande depuis la paix; il est venu me
» faire unevisite ces jours derniers. Mon
» pauvre frère George m'a fait connoî-
» tre assez les détails de l'affaire qu'il a
» eu avec vous, pour me le faire détes-
» ter plus que toute chose au monde.
» Je l'ai reçu très-froidement; il m'a

» parlé longuement de votre impru-
» dence à vous laisser surprendre par
» les sauvages, de l'impossibilité de
» vous échapper, si vous viviez encore,
» de la presque certitude que vous
» avez été mis en pièces et brûlé par ces
» barbares; circonstances, dont je crois,
» que ce méchant desire bien vivement
» la réalité. Tous ces détails ont mis
» mon père dans une violente agitation;
» j'ai prié l'historien de vouloir bien ne
» plus insister sur un sujet qui ne pou-
» voit que navrer de douleur ceux qui
» vous connoissoient, et sur-tout mon
» père, dont la situation devoit être
» respectée. Il me promit obéissance;
» mais je vis, par un sourire malin qui
» lui échappa, combien il étoit satisfait
» de m'avoir tourmenté par ses horri-
» bles conjectures. En parlant de tour
» ment, je vous dirai que j'ai été assez
» heureuse pour être délivrée de mon
» odieux lord Squanderfield; il est ac-
» tuellement le mari d'Henriette Bur-

» toint, qui l'a épousé contre le gré de
» ses parens ; elle s'est réclamée de son
» indépendance et de l'approbation de
» sa mère qui a favorisé cette union.
» Elle espère devenir bientôt lady lieu-
» tenant du royaume ; lord Squander-
» field postule actuellement pour cet
» emploi qui est vacant ; s'il réussit, je
» vous avoue que j'aurai un étrange
» opinion de nos gouvernans; quand à
» moi je ne voudrois seulement pas lui
» confier la direction de nos chevaux ;
» il n'y auroit qu'une nation avilie qui
» pourroit être soumise à la domina-
» tion d'un pareil sujet.

» Adieu, mon cher Edouard, puisse
» le ciel vous délivrer des mains de vos
» ennemis, et vous rendre aux prières,
» de votre fidelle et affectionnée amie.

CECILIA RIVERS.

Nom chéri ! s'écria Edouard en bai-
sant la signature, reste sur mon cœur,

jusqu'à ce que j'aie lu ce que mon père m'écrit.

En disant ces mots, il serra la lettre de Cécilia dans son sein, et lut celle du pays de Galles.

Ti-Gwin, le 12 avril 1783.

Mon cher Edouard,

« Il me seroit difficile de vous exprimer avec quelle émotion je vous écris, ne sachant pas si l'on peut encore vous compter dans le nombre des vivans; j'espère toujours, mais en même-temps je suis horriblement tourmenté de la crainte que ces tigres a face humaine, dans les mains desquelles vous êtes tombé, suivant les décrets impénétrables de la providence, ne vous aient fait périr dans les tortures; cependant, si les prières continuelles d'un cœur humblement dévoué à son créateur, si les torrens de larmes versées par votre mère dans l'excès de la douleur, peuvent obtenir quel-

que grace du trône de miséricorde, vos jours auront été conservés et nous jouirons encore du plaisir de vous presser contre notre sein. Cette idée agréable soutient mon courage; cependant la bonté divine m'a offert quelques consolations dans mes ennuis. L'excellente lady Cécilia continue à nous honorer de son amitié. Oh! mon Edouard, c'est à vous que je dois cette faveur; c'est à la piété filiale que nous devons la douce sécurité de voir nos vieux jours à l'abri des horreurs de la misère. Le généreux lord Ravensdale me paie régulièrement les arrérages de la rente qu'il vous a constitué. Quel malheur qu'une aussi noble famille, soit à la veille de s'éteindre par la mort des deux enfans males! Nous savons que le brave capitaine a rendu le dernier soupir entre vos bras; c'est avec une peine extrême que nous avons appris que le lord Rivers étoit prêt à suivre son frère; sa santé décline sensiblement tous les jours. Pour adou-

eir l'impression facheuse que vous cauferont ces tristes détails, j'ai la satisfaction de vous dire que votre mère et moi, jouissons de la meilleure santé; nous ne connoissons d'autres desirs que celui de vous voir et de vous savoir heureux.

» Si j'étois assuré que cette lettre vous parvienne, je pourrois peut-être l'étendre et vous raconter quelques anecdotes qui vous amuseroient un moment; je les réserve pour l'instant où j'aurai le plaisir de vous voir, si toutefois un pareil bonheur m'est accordé sur la terre. Je ne dois cependant pas oublier de vous apprendre que miss Watkin est mariée avec M. Colebrook de Ashfield. Une autre personne qui doit vous intéresser davantage, est mère d'un charmant enfant qui peut compter sur la protection de

Votre affectionné père et ami. »

EVANS.

P. S. « Les amis de David Morgan se portent bien ; c'est par une de ses lettres que nous avons appris le lamentable désastre qui vous est arrivé ; nous avons tous vu avec le plus grand plaisir l'attachement qu'il a pour vous. »

Ned fut quelque temps avant de pouvoir calmer les transports dont ces lettres agitèrent son cœur. Les sensations qu'il éprouvoit étoit si délicieuses qu'il se croyoit déjà transporté en Angleterre. L'illusion se dissipa en pensant à la traversée de près de deux mille lieues qu'il avoit à faire, avant de serrer dans ses bras les chers objets de ses affections. Une joie pure échauffoit son cœur et donnoit une grâce singulière à toute sa contenance. Le capitaine Fanshaw et son épouse avoient aussi reçus d'excellentes nouvelles de leurs amis d'Irlande, et sur-tout du bon Alderman de Cork, qui avoit appris avec ravissement que la guerre étoit terminée, quoiqu'elle fut

pour lui d'un fort bon rapport. Il se plaignoit d'un changement visible qui s'étoit opéré dans le caractère de sa fille Lucy, qui sembloit avoir perdu sa gaîté ordinaire et son aimable étourderie. Retirée dans la solitude, elle se livroit toute entière à ses tristes pensées. On connoissoit à Charlestown les causes de ce changement; on n'y pensoit qu'avec l'intérêt le plus tendre; mais la journée ne devoit pas être consacrée à la mélancolie, on se livroit à l'espérance de revoir bientôt les vertes montagnes de l'Irlande ou les roches d'Albion blanchies par le tems. Le capitaine et Edouard offrirent à Neptune une libation d'excellent Madère pour qu'il protégea leur voyage. Ned retrouva tous les effets qu'il avoit laissés dans son ancien logement, et particulièrement le portrait de lady Cécilia qui lui avoit été donné par le malheureux Rivers. Il retourna chez le capitaine Fanshaw, et logea avec lui dans la même

maison, attendant l'instant de s'embarquer sur une flotte de marchands qui ne demandoient qu'un bon vent pour partir.

CHAPITRE LIII.

On s'embarqua, le 3 septembre, sur le vaisseau le *Columbus*, capitaine William Hatter, qui se rendoit à Londres. Le port de Cork n'étoit pas précisément dans la direction de la traversée. Le capitaine qui étoit propriétaire du vaisseau, promit de relâcher à Coves, et de les débarquer dans cette ville. La journée étoit superbe, et le vent frais. Les passagers étoient sur le tillac à considérer la terre qui s'éloignoit de leur vue, jusqu'à ce que le clocher de St.-Michel, qui étoit l'édifice le plus élevé, se fut perdu dans les vagues de la mer. Le soir, on se retira dans la chambre du capitaine, où celui-ci avoit préparé du thé et du café pour nos passagers. Son fils qui étoit le contre-maître du vaisseau, et qui avoit une très-belle voix, chanta plusieurs

chansons de mer. On passa fort agréablement la soirée jusqu'à ce qu'on s'apperçut, par le mouvement accéléré du vaisseau, qu'on était emporté par un courant. Mistriss Fanshaw, qui se sentit indisposée, se retira dans sa chambre avec ses enfans. Les hommes qui se portoient parfaitement bien, firent un excellent souper; ils burent, avec le capitaine et son fils, un bol de punch; et portèrent des toasts à l'heureuse arrivée à Coves et au prochain succès du voyage. En peu d'heures ils furent hors du courant, avec un bon vent et une mer tranquille; ils eurent une navigation aussi heureuse qu'ils pouvoient la desirer. Tous les jours à midi, lorsque leurs observations étoient faites, ils reconnoissoient leur position sur la carte et voyoient avec plaisir que chaque heure les rapprochoit de l'objet de leur espérance. Oh! heureuse ignorance! qui couvre d'un voile impénétrable les événemens futurs, et qui prévient la douleur avant

l'instant de la catastrophe! Nos passagers étoient depuis vingt-six jours sur la mer; ils avoient presque toujours eu un vent favorable, qui rendoit la traversée assez rapide. D'après leur calcul géographique, ils devoient être sous le quarantième degré de longitude; ils jouissoient de la douce perspective de voir leurs amis dans moins de deux semaines. Mais le soir du dernier jour de septembre, le vent souffla au Sud-Est; le soleil se couvrit de nuages; de funestes avant-coureurs présagèrent une tourmente terrible. Le capitaine ordonna aussitôt les préparatifs nécessaires pour faire tête à l'orage; il fut puissamment secondé par l'énergie de l'équipage; on descendit le mât du perroquet, on abaissa le grand mât, on serra les voiles, on mit chaque chose dans le meilleur état possible. Cependant l'obscurité devenoit plus profonde, les vents siffloient à travers les haubans; les éclats de tonnerre qui se faisoient entendre de

loin en loin, annoncèrent la tempête. La mer rouloit des montagnes de flots, dont les sommets éclairés par la lumière étincelante des éclairs répandoient une lugubre clarté sur le noir horison, et menaçoient d'engloutir le vaisseau dans les plus profondes abîmes. Le capitaine lui-même étoit au gouvernail. Nos passagers renfermés dans leurs chambres, ne pensoient guères à dormir; mistris Fanshaw et ses enfans glacés de terreur, étoient livrés à une affreuse agonie. Son mari étoit prêt d'elle, s'efforçant de dissiper ses craintes, lorsque vers minuit on entendit sur le tillac, des cris terribles accompagnés d'un violent coup de tonnerre.

« Camarades, à genoux, crioit-on... » Dieux! sauvez-nous, ou nous pé» rissons. »

L'effroi étoit peint sur les visages des passagers qui tous se préparoient à la mort. Ned alla un instant sur le tillac, il engagea le capitaine Fanshaw a rester

avec sa famille ; ne pouvant rien faire pour le salut commun. Lorsque Ned fut sur le tillac, il reconnut que le danger étoit imminent ; le grand mât avoit été rompu par la foudre ; deux matelots étoient tombés morts. Le capitaine étoit toujours au gouvernail, faisant de puissans efforts pour préserver l'avant de son vaisseau de la fureur des vagues ; tandis que son fils, aidé de l'équipage, coupoit les restes du mât et les détachoit des haubans. Les matelots envioient le sort de leurs deux compagnons qui avoient été si expéditivement délivrés de leurs terreurs. Le matin, le vent s'abattit un peu ; mais la mer en courroux continuoit à lancer dans les airs ses vagues amoncelées. Le vaisseau étoit effroyablement endommagé, comme il faisoit eau en plusieurs endroits, on craignit que la foudre ne l'eut criblé. L'équipage étoit réduit à six matelots, en y ajoutant le capitaine et son fils, trois passagers mâles, le capitaine

Fanshaw, Edouard et David Morgan; mistriss Fanshaw, sa domestique et ses trois enfans; en tout seize personnes, dont onze seulement pouvoient être de quelque utilité. Le tems étoit toujours orageux; l'eau, malgré le secours des bras qui faisoient le service des pompes gagnoit de plus en plus le vaisseau. L'équipage luttoit depuis cinq jours contre le danger des circonstances. Comme il avoit déjà sept pieds d'eau à fond de cale, on quitta la manœuvre des pompes; on se réunit tristement pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. On supputa qu'on étoit environ à 500 milles du cap de Cléar en Irlande, et à 400 des Açores. Deux chaloupes étoient attachées au vaisseau, l'une beaucoup plus grande que l'autre; mais ni l'une, ni l'autre n'étoit capable de transporter tout l'équipage. Exposés sur l'Océan Atlantique, dans une chaloupe découverte et dans la saison la plus orageuse de l'année, les passagers avoient peu d'es-

poir d'échapper à la mort. D'un autre côté le vaisseau ne leur présentoit pas un secours efficace, il se remplissoit d'eau, et dans leur opinion, il ne pouvoit pas tenir sur la mer plus de 24 heures. Ils n'appercevoient de moyens de salut que dans la rencontre d'un vaisseau qui les prendroit à bord dans leur détresse. Tant qu'ils conservèrent cette foible espérance, ils restèrent sur le tillac, qui étoit la seule partie du vaisseau encore tenable. La chambre du capitaine étoit déjà couverte de deux pieds d'eau. Un brouillard épais qui survint dans l'après midi, enleva la dernière espérance; il ne leur resta plus d'autre ressource que celle de se jetter dans une chaloupe. Le capitaine Hatter étoit avancé en âge, tout ce qu'il possédoit sur la terre étoit presqu'entièrement embarqué sur le vaisseau; il se décida à ne point le quitter tant qu'il resteroit sur la mer, et à s'engloutir avec lui s'il ne lui arrivoit point de secours. Son fils

employa tous les moyens possibles pour lui faire abandonner ce funeste dessein ; mais ce fut envain. Lorsqu'il vit que la résolution de son père étoit irrévocablement prise, il se détermina à partager son sort en périssant victime de la piété filiale ; tout l'équipage prit le parti de se retirer dans une chaloupe ; la plus grande fut lancée dans la mer. Le bon capitaine donna aux passagers la liberté de prendre toutes sortes de provisions dans sa chambre ou dans sa cargaison. Cette dernière étoit déjà submergée par l'eau de la mer ; mais ils trouvèrent dans la chambre des biscuits, du riz, et quelques bouteilles de vin. Ned prit avec lui son fusil, son collier indien, avec de la poudre et de la munition. On mit aussi à bord une boussole et un muids d'eau fraîche. La soirée étoit noire et nébuleuse, la nuit alloit bientôt couvrir le vaisseau de ses ténèbres. Ce fut le cinquième jour d'octobre, entre quatre et cinq heures de

l'après midi, que les passagers sortirent du vaisseau. Le capitaine Hatter et son fils étoient restés sur le tillac, ils leur donnèrent trois fois le salut de mer avec une magnanimité vraiment héroïque. On leur répondit de la chaloupe avec cette touchante affection naturellement inspirée par la triste pensée que bientôt ces infortunés n'existeroient plus. Les yeux de l'amitié affligée furent fixés sur chacun d'eux, tant qu'on put les appercevoir; mais l'épaisseur du brouillard et l'arrivée de la nuit terminèrent cette déchirante entrevue et les séparèrent pour jamais. La nuit étoit tranquille, un vent frais souffloit sur la surface des eaux. La connoissance qu'ils avoient de leur effroyable position, leur manque total d'habileté pour profiter d'un tems favorable, leur laissoient peu d'espoir de se tirer du danger qui les menaçoit. Mistriss Fanshaw peu accoutumée à des difficultés d'aucun genre, et tenant son enfant serré contre son sein, étoit un

objet digne de toutes les attentions et de tous les respects. On eut pour elle tous les soins et tous les égards imaginables. Sa terreur étoit extrême, les suites furent très-dangereuses; car elle perdit son lait. Le petit enfant qui n'avoit point encore goûté d'autre nourriture, et qui étoit encore trop foible pour en prendre une plus solide, se ressentit de cette privation, il expira dans les bras de sa mère, le soir du second jour de leur déplorable voyage.

Quoique peu de femmes possédassent une plus grande force d'esprit que mistriss Fanshaw, et qu'aucune, peut-être, ne fût douée d'une plus parfaite résignation, cependant elle eût toutes les peines du monde à se persuader que son enfant étoit véritablement mort; elle ne consentit à s'en séparer, que lorsque ses traits furent entièrement décomposés. A la fin elle se décida à confier aux flots de la mer, ses froides reliques; elle s'acquitta de ce triste

devoir, avec une touchante majesté. L'équipage étoit, depuis quatre jours et quatre nuits, au milieu de l'Océan, dans une chaloupe découverte; le vent ayant toujours été assez favorable, elle n'avoit encore éprouvée aucun inconvénient extraordinaire; mais le tems devint gros, et le ciel versa sur nos passagers des torrens de pluie, qui les mouillèrent tous jusqu'aux os. La santé de mistriss Fanshaw ne put tenir contre une telle suite de fatigues: les soins et les attentions de Ned et de son mari, ne purent rien contre l'affaissement où elle se trouvoit: ils ne parvinrent même pas à l'engager à prendre un biscuit trempé dans du vin. Toutes ses pensées étoient entièrement dirigées vers la jeune fille qu'elle avoit perdue. Le troisième jour elle la suivit dans la région des justes.

Il est impossible d'exprimer avec quelle profonde douleur le capitaine Fanshaw vit jetter dans la mer, le corps

d'une femme si justement adorée. Il s'y seroit précipité avec elle, si Edouard n'avait eu la force de l'en empêcher, en lui mettant dans les bras, les deux enfans qui lui restoient. Ce malheureux père étoit si abîmé dans son affliction, que sa raison paroissoit quelquefois aliénée, excepté les instans où il n'étoit point plongé dans une stupide insensibilité. Il appeloit continuellement sa femme. A la fin, il devint absolument furieux, et ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'on parvînt à l'empêcher de se jetter dans les flots.

Jusques-là le vent avoit été assez favorable, et comme il souffloit depuis onze jours, le bosseman qui étoit regardé comme le commandant, leur donna l'espoirde bientôt voir la terre ; en effet le lendemain ils crurent la découvrir, et commencèrent à se livrer à l'espérance; mais une forte pluie et une violente bourasque venant du Nord-Est, vers midi, détruisit le fragile édifice élevé

par leur imagination, et ils commencèrent à craindre sérieusement de ne pouvoir passer la nuit dans leur chaloupe. Le jour ils furent plongés dans les ténèbres de la tempête ; dans cette horrible situation, ils employèrent tous leurs soins pour préserver la chaloupe d'un désastre total. Le capitaine étoit couché au fond de la chaloupe, parce qu'il n'y avoit point d'endroit où il pût être mieux en sûreté ; ses deux enfans étoient sur les genoux de Ned, livrés à une terreur et une affliction inexprimables. L'équipage avoit déjà passé plusieurs heures de la nuit dans cette périlleuse situation ; les ténèbres les empêchoient de rien distinguer. A la fin, un des matelots cria : Terre! —Cependant les terribles éclats de tonnerre, glaçoient d'effroi tous les cœurs. Revirer de bord, étoit impossible ; avancer étoit se dévouer à une mort presque certaine ; dans cet instant une vague énorme enleva la chaloupe

et la brisa contre un rocher avec un bruit effroyable, balayant devant elle les débris avec une force irrésistible.

CHAPITRE LIV.

Le desir de conserver son existence est un sentiment inné dans le cœur de tout ce qui respire ; c'est en suivant cette impulsion, que Ned se soutint dans les flots assez long-temps pour se dégager du poids qui l'avoit enfoncé dans les eaux. Une vague plus animée que la première l'enveloppa et le porta vers le rivage avec la rapidité de l'éclair. Comme il étoit couché sur le dos il sentit ses pieds toucher la terre ; il saisit en même-temps un arbuste qui croît sur les rochers ; il s'y tint fortement attaché, jusqu'à ce que la vague, en se retirant lui donna le temps de respirer. Il resta suspendu au rocher pen-

dant deux heures, battu par les débris de la chaloupe que poussoient les flots en couroux. Cependant il eut assez de force pour se soutenir dans sa périlleuse situation. A la fin., lorsque les vagues commencèrent à se retirer, il prit quelques mesures pour se garantir de l'inondation. Quoiqu'il fut toujours trempé par la pluie, la vague ne pouvoit plus l'atteindre, il conservoit sa position sur le rocher sans crainte d'être submergé. L'aurore commençoit à poindre, il découvrit des précipices affreux que l'Atlantique battoit de ses eaux. Il étoit sur une éminence séparée du grand rocher par une intervalle de plus de trente pieds, et qui probablement s'étoit détachée du sommet depuis des siècles. Pendant le flux, cette éminence étoit baignée d'eau; mais comme elle étoit couverte d'herbages maritimes auxquelles il se tenait fortement attaché, il ne craignoit pas d'être entraîné par le reflux de la mer. Le cœur brisé de dou-

leur, mais cependant rempli de reconnoissance pour la bonté divine, il jetta un regard de tristesse sur tout ce qu l'environnoit, il ne découvrit aucuns débris de la chaloupe, ni aucun vestige de créature humaine ; cependant comme le jour avançoit, il fut lui-même apperçu par quelques pêcheurs qui parcouroient la côte. La mer étoit encore trop orageuse pour qu'un bateau pût parvenir jusqu'à l'endroit où il étoit ; mais ces braves gens qui avoient appris par leur propre infortune, à secourir l'homme dans la détresse, résolurent d'employer toutes sortes de moyens pour sauver Edouard. Animés de cette charitable intention, quelques-uns d'entr'eux descendirent du sommet du rocher avec des cordes attachées autour de leur corps, et qui étoient soutenues par leurs camarades, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé une assiette assez ferme pour se reposer vis-à-vis l'éminence sur laquelle Edouard étoit placé. Celui-ci

les apperçut aussitôt ; mais il ne savoit comment il pourroit profiter de l'humanité de ces bons pêcheurs. L'endroit escarpé où il se trouvoit, étoit isolé par un détroit de près de trente pieds, que la mer en fureur blanchissoit d'écume. Après plusieurs efforts impuissans, dans lesquels il perdit presque entièrement ses forces et ses espérances, il fut assez heureux pour saisir le bout d'une corde que la vague lui apporta ; il se l'attacha autour du corps et s'élança dans les flots. Les pêcheurs qui étoient vis-à-vis, l'attirèrent à eux avec la corde dont ils tenoient une des extrêmités, et le reçurent avec les plus vives acclamations de joie. Cependant Edouard étoit tellement abîmé de fatigues, qu'il pouvoit à peine se tenir debout. Avec le même secours des cordes les pêcheurs parvinrent à l'amener sur le sommet du rocher sans qu'il fut en état de faire aucun mouvement pour aider ses libérateurs. Une généreuse dame qui demeuroit à un demi

mille sur les bords de la mer , dans une position charmante , ayant été informée de la triste position d'Edouard, avoit envoyé un cheval pour le transporter dans sa maison ; croyant qu'il n'étoit qu'un simple matelot , elle avoit aussi fait porter du biscuit et du vin chaud pour le restaurer. Il fut conduit chez cette excellente femme, il eut le plaisir d'entendre dire , pendant le chemin, que deux personnes de l'équipage, dont on ne savoit pas le nom , avoient été sauvés dans une baye , et qu'ils avoient été reçus dans la cabane de quelques pêcheurs. Lorsqu'il arriva à la maison de la dame , il fut accueilli par un vieux et fidèle domestique qui le conduisit dans une chambre bien échauffée; on lui basina son lit et on lui fit changer de linge. Il y trouva aussi toutes sortes de commodités , et reposa tranquillement sans être troublé par aucune espèce de questions.

La providence, en conduisant Edouard

dans cette maison, l'avoit mis sous la protection d'une personne qui s'intéressoit à son sort plus qu'il ne devoit s'y attendre, et plus que la dame ne l'imaginoit elle-même. La bienfaisante propriétaire de cette demeure agréable et solitaire étoit mistriss Mary Waldron, veuve du docteur Richard Waldron, un des plus respectables ecclésiastiques du diocèse de Cork, et mari de cette belle et infortunée lady, que le dernier lord Rivers avoit épousé contre le desir et l'approbation de son père, qui, depuis son mariage, ne voulut plus le voir. Nous avons déjà raconté que ce jeune et aimable lord, étoit mort, en laissant sa femme enceinte, et sans avoir eu le bonheur de se réconcilier avec son père. Cette malheureuse veuve suivit son époux après être accouchée d'un fils, que sa grand'mère mistriss Waldron ne vit jamais. Etant alors absente de la maison qu'elle habitoit lorsque sa chère fille lady Rivers mourut,

elle apprit bientôt après du lord Ravensdale actuel, que l'enfant étoit aussi mort en nourrice, événement qui le fit hériter du titre et des domaines de Ravensdale.

Lord Ravensdale, qui n'étoit alors que le colonel Rivers; mais qui possédoit déjà une très-grande fortune, n'avoit jamais approuvé la sévérité que son frère avoit exercé contre un fils unique, héritier de tous ses biens. La beauté et les qualités précieuses de l'aimable dame qu'il avoit épousé, pouvoient justifier le choix d'un jeune homme entraîné par une passion fougueuse. Le colonel Rivers fit les plus grands efforts pour engager son frère à une réconciliation; mais lorsqu'il vit que toutes ses démarches étoient vaines, et que le père étoit assez inexorable pour n'avancer aucun argent à son fils, qui ne subsistoit que de sa paye de capitaine de dragons, le colonel eut la générosité de lui faire, sur ses propres fonds, une pension de cinq

cents guinées par an, dont deux cents étoient reversibles sur la tête de sa femme, en cas qu'elle survécût à son mari. Il avoit été convenu que si lord Rivers venoit à succéder à son père dans ses titres et dans ses biens, le neveu rendroit au colonel ou à ses heritiers les arrérages de la rente dont il avoit été avantagé. A la mort du lord Rivers et de son aimable femme, le colonel Rivers succéda à tous leurs droits; lorsqu'il écrivit à mistriss Waldron pour lui apprendre le décès de son petit fils, il eut la délicatesse de lui annoncer qu'il reportoit sur sa tête les deux cents guinées de rente qu'il avoit constitués en faveur de sa fille défunte. Il ajoutoit que ce don ne devoit être considéré, que comme un juste hommage rendu à la mémoire de sa nièce, que comme un motif de consolation qu'il offroit à une femme respectable, accablée par une perte aussi sensible. D'ailleurs, il savoit que sa position n'étoit pas aussi heureuse que

celle dont elle avoit joui autrefois à si juste titre. Le colonel avoit toujours exactement payé ce qu'il avoit eu la générosité d'offrir; il ajouta même à ce bienfait un superbe présent, lorsqu'il prit possession du titre et des domaines de Ravensdale. Mistriss Waldron avoit constamment touché ses deux cents guinées pendant vingt-deux ans; et le lord Ravensdale lui en avoit assuré la jouissance le reste de sa vie. D'après cet exposé, il n'est pas étonnant que son cœur reconnaissant eût voué le plus vif attachement à son protecteur et à toutes les personnes qui lui appartenoient. Cependant elle ne savoit point que le jeune homme qu'elle avoit chez elle, jouissoit de la considération de toute la famille. Elle ne connoissoit point son nom, mais s'il eût été prononcé, elle en eût sûrement été frappée; car ayant passée l'été dernier à Ravensdale, où elle alloit souvent, elle avoit entendu parler de l'excellente conduite de M.

Evans, et avoit été à même de juger du haut dégré d'estime dont l'honoroient ses nobles amis.

La bonne dame étoit elle-même un modèle d'amabilité, de politesse et d'humanité. Quoique déjà avancée en âge, ses yeux brilloient encore d'une douce chaleur; ils annonçoient la bonté de son caractère, et répandoient un certain charme sur sa personne vénérable. Quoique chargée d'embonpoint, ses manières n'étoient point sans élégance. Jouissant d'une santé robuste, que le contentement intérieur avoit toujours conservé sans altération, elle n'avoit encore éprouvée aucunes des infirmités de la vieillesse. Tout sembloit en elle justifier l'espérance qu'elle continueroit encore plusieurs années à être recherchée dans la société de ses riches voisins, et à être le refuge de tous les malheureux.

La maison dans laquelle elle demeuroit étoit agréablement située dans le

fond d'une baye qui s'étendoit vers le Sud, et qui étoit défendue de chaque côté par d'affreux précipices, dont le fond étoit baignés par les eaux de l'Océan; la nature y apparoissoit dans ses formes les plus augustes. Au Nord, s'élevoit une montagne dont le sommet étoit couronné de riches plantations. Sur les flancs étoient situés des jardins, à l'abri de tous côtés de la fureur des vents; mais exposés au soleil dont la puissante influence faisoit mûrir les fruits et les fleurs du climat dans une perfection peu commune. Entre la maison et la mer, étoit un rivage couvert de cailloutage, et coupé par de petites bayes bordées de rochers et de promontoires, et ornées d'une prodigieuse variété de coquillages, de corail et d'autres plantes maritimes. Le naturaliste peut trouver dans cet endroit une mine inépuisable de connoissances et d'amusement. Le docteur Waldron s'étoit appliqué à cette étude; son amour pour la botanique

l'avoit engagé à loner ce domaine d'un grand propriétaire qui vivoit en Angleterre ; il en avoit fait sa résidence favorite. Sa veuve qui, comme son mari, étoit éprise des beauté de la nature, s'étoit décidée à renouveller le bail, lorsqu'elle eut vu son existence assurée. Une vieille demoiselle nommée Walker, quoiqu'un peu plus jeune que mistriss Waldron, partageoit les mêmes goûts ; elle venoit ordinairement passer une grande partie de l'année avec elle ; elle étoit alors à la maison. Les deux dames s'intéressoient vivement au sort du jeune homme qui avoit échappé à la mort d'une manière si étonnante; elles étoient impatientes de connoître les particularités relatives à sa situation. Cependant elles ne voulurent point permettre qu'Edouard fut troublé avant qu'il ne s'éveillât lui-même ; le domestique William avoit reçu l'ordre de rester constamment dans la chambre pour lui donner tout ce qu'il auroit besoin.

Plusieurs heures s'écoulèrent, avant qu'Edouard sortit du profond sommeil dans lequel l'avoient jeté ses fatigues de corps et d'esprit. A la fin il ouvrit les yeux. A peine se rappela-t-il dans quel endroit il étoit. Cependant, appercevant le domestique, il lui demanda à quelle personne il étoit redevable d'un accueil aussi hospitalier. William le lui ayant appris, Ned satisfit sa curiosité, en lui racontant, en peu de mots, sa funeste aventure, dont le bon serviteur alla sur-le-champ faire part à ses maîtresses. Mistriss Waldron ne sut pas plutôt qu'elle avoit M. Evans dans sa maison, qu'elle se rendit immédiatement dans sa chambre, s'assit à côté de son lit, où elle eut la satisfaction d'apprendre de la bouche même d'Edouard qu'il étoit le même M. Evans dont elle avoit tant de fois entendu parler avec éloges au château de Ravensdale.

« Oh! dit-elle, quelle excellente nou-

» velle vont apprendre le respectable
» lord et ma chère lady Cécilia ! »

Ned l'accabloit de questions sur ses nobles amis ; mais mistriss Waldron ne voulut le satisfaire sur aucune. Elle craignoit qu'une trop longue conversation n'échauffât ses esprits déjà trop exaltés par les fatigues excessives qu'il avoit déjà éprouvé. C'étoit envain que Ned l'assuroit qu'il ne s'étoit jamais si bien porté de sa vie ; elle lui répondoit que cela étoit impossible ; elle insistoit sur la nécessité de rester encore au lit et d'y prendre du repos. Mistriss Waldron ordonna à William d'apporter une rôtie ; Ned demandoit du bœuf avec des pommes de terre ; mais cette bonne dame, qui s'entendoit en médecine, défendit absolument les viandes, et força Ned à se soumettre à son régime. Notre jeune homme crainte de l'offenser, suivit ses ordonnances. Il se détermina donc à lui obéir pour ce jour-là, et à rester au lit toute la matinée, en reconnoissance de

ses soins et de ses attentions. Il demanda à mistriss Waldron, le nom des deux malheureux naufragés, qu'on lui avoit dit s'être sauvés. Ce fut avec une joie véritable qu'il apprit que David Morgan étoit l'un des deux; l'autre étoit un matelot: Ils avoient été lancés avec tant de violence contre les rochers, qu'il étoit en danger de n'être en état de se remuer que dans plusieurs jours. On n'avoit point eu de nouvelles du capitaine Fanshaw, ni de ses deux enfans. La servante et cinq matelots avoient péri. Les cadavres avoient été jetés sur le rivage en plusieurs endroits de la côte; on eut soin de leur accorder les honneurs de la sépulture. De tout l'équipage qui s'étoit embarqué à Charlestown, Ned, David Morgan et un pilote, furent les seuls qui échappèrent au naufrage.

CHAPITRE LV.

Le lendemain matin, Ned se leva de bonne heure, et engagea William à le conduire dans les chaumières où Morgan et le matelot étoient logés. Il trouva ces pauvres malheureux tout couverts de meurtrissures : ils commençoient à se trouver un peu mieux. Morgan en particulier ressentoit vivement le bonheur qu'il avoit eu de se sauver de la fureur des flots; cependant il se réjouissoit encore plus de la délivrance de son maître que de la sienne. Ned en se retournant du côté de la côte, vit le rocher sur lequel il avoit été jeté; il admira par quelle miraculeuse providence, il étoit parvenu, dans une position aussi terrible, à se préserver de la fureur des

flots. Un doux souvenir de la famille Fanshaw, avec laquelle il avoit autrefois passé des jours si heureux, lui arracha des soupirs et des larmes, seul tribut qu'il pouvoit payer à sa mémoire. Plongé dans de mélancoliques réflexions, il reprit le chemin de la maison de mistriss Waldron qui l'attendoit pour déjeûner, et qui avoit déjà conçu quelques inquiétudes sur son excursion matinale; cependant la bonne dame se rassura, en voyant le feu qui brilloit dans les yeux de Ned, l'incarnat de ses joues et son extrême appétit qui s'exerçoient merveilleusement sur tout ce qu'on lui avoit servi. L'activité de la vie Indienne avoit développé la vigueur de ses muscles et fait ressortir la beauté et l'élégance de ses formes. A la vérité, sa parure ne consistoit qu'en un petit habit et une paire de culottes, qu'il avoit sur lui lorsqu'il quitta le vaisseau. Toute sa garde-robe n'étoit composée que de ce modeste vêtement; mais paré des grâces

de la nature, jamais il n'avoit paru plus séduisant que sous ce simple accoutrement.

Mistriss Waldron pouvoit à peine détacher ses yeux de dessus Edouard, pendant tout le tems qu'il resta à déjeûner, non qu'elle eût aucun plaisir à voir un jeune homme charmant, mais elle s'imaginoit découvrir dans toute sa personne, une ressemblance frappante avec sa fille, dont le portrait étoit suspendu dans le sallon. La même idée frappa aussi miss Walker; cette circonstance, plus que toute autre, contribua à exciter dans le cœur de mistriss Waldron, le plus vif intérêt pour le bonheur d'Edouard. Après le déjeûner, les dames invitèrent Ned à venir se promener avec elles dans le jardin, qui, quoique disposé plutôt pour l'utilité que pour l'agrément, étoit parfaitement bien ordonné; on y voyoit en abondance, tous les fruits que le climat peut produire. Lorsque mistriss Waldron eut fait examiner à

Ned, les allées, les plates-bandes et les productions de son jardin, elle le pria de leur faire un récit de ses aventures. Comme le lecteur en connoît déjà les détails les plus intéressans, nous nous abstiendrons de revenir sur un pareil sujet; nous nous contenterons de dire que les deux dames écoutèrent la relation de Ned, avec une attention aussi soutenue que si elles-mêmes n'eussent point été étrangéres aux évènemens qui étoient racontés. Mistriss Waldron donna les plus grands éloges au fidelle attachement de David Morgan. Lorsqu'elle apprit qu'il avoit échappé au naufrage, et qu'il étoit dans les environs, elle voulut qu'il vînt la nuit même dans sa maison, pour qu'on lui donnât tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Plus la bonne dame voyoit Edouard, plus elle se sentoit émue en sa faveur; elle appercevoit, ou croyoit appercevoir une nouvelle ressemblance avec la défunte lady Rivers, qui avoit été l'idole

de son cœur. Les traits de la figure du jeune homme, ses intonations de voix, lui rappeloient à tous momens l'image d'une fille chérie. Une guitare étoit suspendue à une des fenêtres de la salle, Ned la prit et se mit à parcourir un recueil de vieilles chansons écossoises; il en choisit une qu'il chanta en s'acompagnant : c'étoit l'air favori de lady Rivers, et l'instrument dont il jouoit avoit appartenu à la défunte. Mistriss Waldron écouta la romance avec délices; mais de cruels souvenirs vinrent corrompre la joie qu'elle ressentoit; elle fondit en larmes, et fut obligée de quitter la chambre. Edouard témoignoit de vives inquiétudes, lorsque miss Walker lui expliqua la cause de l'agitation dont son amie avoit été saisie; il résolut de ne plus toucher une corde aussi sensible, tant qu'il resteroit à Glendemus, c'étoit le nom de la maison de mistriss Waldron. La sensation que la voix de Ned avoit excitée dans le cœur

de la bonne dame, étoit plutôt un sentiment de plaisir que de peine, c'étoit une douce mélancolie à laquelle les ames bonnes et généreuses aiment à s'abandonner. Lorsqu'elle rentra dans la chambre, elle insista auprès de Ned, pour qu'il reprit l'instrument; elle lui fit jouer plusieurs airs, et chanter des romances, qui, en lui rappelant les plus tendres souvenirs, lui firent éprouver de douces sensations. Lorsque la nuit fut venue, Edouard se retira dans sa chambre, mistriss Waldron se rendit dans celle de miss Walker.

« Eh bien! ma chère miss Walker, que pensez-vous du jeune homme que nous avons ici? »

« Ce que j'en pense? mais je crois que c'est le jeune homme le plus aimable que j'aie jamais vu. Si je n'étois point rassurée par une sagesse de cinquante hivers, je ne sais trop si mon cœur........

« Je puis vous assurer, ma chère

Jenny, qu'il a gagné le mien ; cependant l'amour que j'ai pour lui, est celui d'une mère ; ô Jenny ! c'est le portrait de ma chère Létitia. Ses yeux, ses manières et sa voix me la rappellent si fort à ma pensée, que si l'enfant à qui elle a donné la vie, en perdant la sienne, n'avoit point suivi sa mère dans le tombeau, je me persuaderois facilement que c'est le même fils ; il s'appeloit aussi Édouard ; son âge correspond parfaitement à celui du jeune homme. »

« Je vous avoue, ma chère mistriss Waldron, que j'ai remarqué dans la personne de M. Evans, certains airs, certaine tournure, qui m'ont aussitot rappelé la pauvre lady Rivers ; mais malheureusement tout ceci, n'est qu'une supposition de roman, à laquelle nous ne pouvons pas raisonnablement nous arrêter. Ce jeune homme est né dans le pays de Galles ; il n'a quitté la maison paternelle que depuis trois ans : comment voulez-vous concilier une pareille contradiction entre les faits ? »

« Ma chère Jenny, je n'entreprendrai pas de rien concilier, mais je puis vous dire que je n'ai jamais vu mon petit fils, et que le jeune homme ressemble tellement à ma fille, que mon cœur est irrésistiblement entraîné vers lui. Il y a quelque chose de très-extraordinaire dans son histoire. Un accident peu commun lui a fait faire connoissance avec lady Cécilia Rivers qui l'aime, j'en suis convaincue, et qui est déterminée à se marier avec lui. Lord Rivers est presque à l'agonie; je ne lui donne pas huit jours d'existence. Notre jeune homme devient héritier de Ravensdale, et sauf le titre, il prend la place de mon petit fils. »

« L'événement est singulier, cependant je vous avoue que les circonstances où se trouve M. Evans, ne sont pas encore assez heureuses pour qu'il puisse espérer de devenir votre petit fils. Le caractère de lord Ravensdale, qui est l'honneur et la probité elle-même, laisse peu de

...

probabilité pour le succès d'un mariage avec sa fille. Ainsi ma chère mistriss Waldron, si vous m'en croyez, nous laisserons au tems, le soin de dévoiler ce mistère. Ne faites part à personne de vos conjectures, à moins qu'il ne survienne une preuve plus convaincante qu'une circonstance insignifiante ou une identité de nom. »

« J'approuve fort votre avis, ma chère Jenny; il est parfaitement d'accord avec mes pensées. J'ai la plus haute considération pour le lord Ravensdale, et certes, je lui dois un immense tribut de reconnoissance. Je sens le plus vif intérêt pour M. Evans, le lord partage mes sentimens à cet égard, et je sais que lady Cécilia, va encore plus loin que son père. Les événemens qui ont traversé la vie de ce jeune homme, sont si extraordinaires, le dernier qui l'a conduit dans cette maison a été si terrible, que je sens mon cœur entièrement disposé en sa faveur. Je le mets, avec con-

fiance, sous la garde de l'Être tout puissant, qui semble le protéger d'une manière spéciale, et qui, je n'en doute point, disposera de sa destinée, suivant sa providence et sa sagesse éternelle. »

Mistriss Waldron se retira dans sa chambre, l'esprit occupé de ces sentimens pieux; mais elle ne put goûter le sommeil. Son imagination avoit été si vivement frappée, qu'elle eût beaucoup de peine à en calmer l'effervescence. Cent idées s'élevoient pour combattre ou fortifier l'étrange impression qu'elle avoit reçue. A la fin, fatiguée d'une foule de contradictions pénibles, qui se présentoient lorsqu'elle vouloit discuter une question où son cœur étoit intéressé, elle s'endormit, et jouit de ce doux repos que le ciel accorde seulement aux âmes vertueuses, et qui habite plus souvent l'humble chaumière du laborieux cultivateur, que les palais de marbre et les lits dorés du riche indolent.

CHAPITRE LVI.

Mistriss Waldron se rendit de bonne heure à la salle du déjeûner. Pour Edouard, l'agitation de ses esprits l'avoit fait se lever avant l'aurore; il parcouroit les rochers et les ances qui forment le rivage des environs de Glendemus. Dans l'une de ces sinuosités se trouve une grotte, nommée la Cathédrale, parce qu'en effet, sa disposition présente l'aspect imposant d'un vaste édifice gothique. Edouard qui depuis l'aventure de l'antre mystérieux d'Agigua ne pouvoit se défendre d'un mouvement de terreur à la vue d'une caverne, se détermina cependant, à pénétrer dans celle-ci; la magnificence du spectacle qu'il découvrit en y entrant, le dédommagea amplement de cet effort. La marée s'élève à une grande hauteur,

dans l'intérieur de cette caverne, elle y renouvelle chaque jour, l'eau limpide d'un vaste bassin, qui en occupe la longueur, il est assez profond pour recevoir les navires qui y sont mouillés à l'aise ; son fond est semé d'une quantité prodigieuse de coquilles, dont la nature produit, à travers le cristal des eaux, les effets de lumière les plus brillans : une admirable variété de mousse et de plantes marines couvrent ses bords.

Edouard convié par le charme du lieu, se dépouille de ses habits, pour goûter les plaisirs du bain; il étoit bon plongeur et rapporta du fond, grande quantité de coquilles et des mousses qu'il avoit observé être les plus du goût de mistriss Waldron ; il en composa divers ouvrages de rocaille, en forme d'obélisques, de colonnes, de ruines, et sur-tout de fleurs parfaitement imitées. Il savoit que miss Cécilia aimoit ces bagatelles, et il ne l'oublia pas dans cette occasion ; il avoit déjà conçu le projet de la sur-

prendre et de s'aller jetter à ses pieds sitôt qu'il lui serait possible de se mettre en route; il n'attendait pour cela, que les lettres et l'argent, que devoit lui adresser le correspondant de son régiment, actuellement à Dublin; car, il n'avoit sauvé de son naufrage, que les habits qu'il avoit sur lui, et *la bourse* du pauvre Wenacoble, qu'il portoit attachée à son col. En attendant, il étoit chez Mistriss Waldron, aussi bien traité qu'on le puisse être; elle s'attachoit à lui, chaque jour davantage, et le chérissait comme s'il eût été, en effet, son petit-fils. Lorsqu'il entra dans le sallon, avec ses coquilles, ses mousses, et ses cheveux encore mouillés, elle jugea d'où il venoit, et lui adressa quelques reproches sur son imprudence, qui l'avoit fait s'exposer à nager dans ces eaux profondes, et entourées de rochers escarpés. Edouard lui demanda, en riant, si elle croyoit qu'on puisse s'en rapporter à lui, du soin de sa propre conservation, et si sa

bonté inquiète iroit jusqu'à lui donner une gouvernante, pour l'accompager ? Non pas une gouvernante, répondit mistriss Waldron, moi-même, je vous retiendrai près de moi, et ne vous quitterai pas, si vous ne me promettez de ne plus vous exposer ainsi à vous noyer. Tandis que vous êtes ici, vous m'êtes confié. — Vous êtes trop bonne, ma chère mistriss Waldron, et je serois le plus ingrat des hommes, si je vous faisois un sujet d'inquiétude et de peine, de votre attachement pour moi; défendez tout ce qu'il vous plaira, vous serez obéie.

C'est bien dit, répondit mistriss Waldron, et s'adressant à miss Walker: Si tous nos jeunes gens étoient aussi raisonnables, le proverbe, *il n'est pas de cheveux blancs sur de jeunes fronts*, mentiroit souvent.

Puissent les cheveux blancs embellir long-temps le front vénérable pour lequel ils sont si bien faits, reprit Evans,

le respect qu'ils inspirent, et la déférence aux conseils de l'amitié, conviennent à tous les âges; je m'y soumettrai. »

Sur ces entrefaits, William entra, et remit plusieurs lettres à mistriss Waldron, qui annonça qu'il y en avoit une de lady Cécilia. A ces mots, la rougeur monte au visage du pauvre Edouard, qui se crispe vingt fois d'impatience. Pendant que la bonne dame fouille ses poches, et à droite et à gauche, pour y trouver ses lunettes, qui n'y sont pas. « Eh, les voici, s'écria Edouard, en les tirant d'une bible ou la bonne dame venoit de lire le pseaume du jour; il les lui présente, et elle s'approche de la fenêtre avec la lettre. (Il suivoit tous ses mouvemens, de l'œil et du geste.) C'en est fait dit-elle, après avoir lu quelques lignes ».

« Qu'y a-t-il? (s'écria Edouard), lady Cécilia seroit-elle morte? »

« Il serait assez extraordinaire qu'elle nous en informât elle-même, reprit

mistriss Waldron, mais en vérité ; ajouta-t-elle, vous n'êtes pas si étranger à ce pays, qu'on le pourroit croire, et il n'y a qu'un irlandais capable de pareille distraction. Edouard rougit de plus belle, et mistriss Waldron continua. Lord Rivers est mort ; son père est au désespoir ; lady Cécilia pleure aussi sincèrement son frère ; mais cela n'empêche pas qu'il ne lui reste encore quelques larmes pour vous, M. Evans, et pour celles-là nous les essuierons, j'espère, bientôt ; mais l'impatience vous tourne la tête. Tenez, et lisez vous-même, aussi bien miss Cécilia ne pense rien qui ne soit bon à publier.

Evans baisa la main qui lui présentoit la lettre de Cécilia, et lut ce qui suit :

Chère mistriss Waldron,

« Nous avons reçu les dernières nouvelles de mon pauvre frère ; il est mort le 2 de ce mois, aux eaux de Bristol, consumé de langueur, et sans cesser un seul instant d'avoir la tête à lui. Depuis

long-tems nous attendions de jour en jour cette triste nouvelle, et nous en sommes frappés comme d'un coup imprévu ; mon père, sur-tout, en est accablé ; depuis qu'il l'a reçue, il n'a pas quitté le lit, et plaise à Dieu que nous l'en voyons relever. Cette mort est pour lui, une terrible épreuve, nous avons tout lieu d'en redouter une funeste suite. On attend le corps dans le courant de la semaine prochaine. C'est ici, dans la chapelle de nos ancêtres, qu'il doit être déposé. Jusqu'à ce que cette triste cérémonie soit terminée, nous ne pouvons espérer de mieux dans la santé du mon père.

Ce dernier malheur a rappelé à sa mémoire de tendres souvenirs de M. Evans; il en parle avec de nouveaux témoignages d'affection ; mais qu'est-ce pour nous que ces souvenirs ? une nouvelle source de larmes; et nous sommes réservés à pleurer sur tout ce qui nous fut cher! Aimable et infortuné jeune

homme, on n'a pas même des nouvelles de son sort; je frémis d'y penser, et j'y pense sans cesse!

O, ma bonne mistriss Waldron, que n'êtes vous près de nous! Il est cruel à moi de vous inviter à venir partager notre douleur; mais si vous pouviez vous résoudre à en soutenir le triste spectacle, votre personne est le plus sûr remède, à celle de votre affectionnée

CÉCILIA RIVERS.

L'œil ardent d'Edouard, s'humecta de larmes, en remettant la lettre à M.me Waldron. Que ferez-vous, lui dit-il; vous refuserez-vous à l'invitation de lady Cécilia?

«Mais je ne sais encore. Que me conseillez-vous?»

«Il vaut mieux visiter l'asile de la douleur que celui de la joie. Je vous accompagnerai par-tout, aujourd'hui même.»

« Dans cet accoutrement? »

« Sans doute. »

« Sans souliers? »

« Eh! sur mes genoux s'il le faut. Et puisse ma visite être de quelque soulagement à lady Cécilia! »

«Fort bien, nous irons donc ensemble; mais non pas tout à l'heure. Vous m'avez promis obéissance, et vous aurez la bonté de ne pas quitter ces lieux sans ma permission. »

« Et cette permission, quand la donnerez-vous? »

« Quand je serai moi-même prête à vous accompagner. »

« Je me résigne, mais croyez au moins que ce dernier effort de soumisson, m'est plus pénible que celui de tantôt. Le plaisir de faire quelque chose qui vous soit agréable, peut seul m'y déterminer; et ce plaisir est le plus grand bonheur où je puisse aspirer dans ce monde après celui... — Je vous entends, et je prends sur moi de vous promettre

que celui-là même, ne vous sera pas refusé; du moins, il ne tiendra pas à moi, que l'on ne sache que vous en êtes digne ».

« Je me croyois comblé de vos bontés, s'écria Edouard; mais ce dernier trait surpasse tous les autres, et ce qu'il exige de reconnoissance ne peut s'exprimer ».

Mistriss Waldron étoit émue de sensibilité, et son cœur partageoit, en ce moment, toutes les illusions de son imagination. Cette première idée qu'Evans pouvoit bien être son petit fils, elle en étoit affectée comme d'une conviction. Sa tendresse pour lui, s'accroissoit à chaque instant, et quiconque lui eût, dans ce moment, fait reconnoître son petit-fils, dans une autre personne que dans celle d'Edouard, lui eût causé, je crois, plus de peine que de joie. Elle se figuroit le combat de la tristesse et du plaisir dans le cœur de lady Cécilia, lorsque dans les tristes circonstances où

elle l'allait trouver, elle lui présenteroit, elle-même, son Edouard ; elle jouissoit déjà du prix que cet incident alloit donner à sa visite.

Son premier préparatif, pour ce voyage, fut de procurer à Evans, les hardes qui lui étoient nécessaires, dans l'état de denuement où l'avoit laissé son naufrage. William fut dépêché à la plus prochaine ville, et Edouard ne fut pas peu surpris, au retour de sa promenade, de trouver dans le sallon, une armée d'ouvriers de toutes espèces : tailleurs, cordonniers, chapelliers, etc., qui n'attendoient que son arrivée. Le pauvre Morgan commençait à pouvoir sortir ; Edouard l'envoie chercher. Comme lui, il manquoit à-peu-près de tout ; il donna ordre et fit prendre les mesures, pour qu'il fût pourvu à son habillement, comme au sien propre. Il commanda pour lui, un habit complet de deuil, un uniforme et un habit de cheval :

mêmes ordres furent données en faveur de Morgan, à l'habit de deuil près, dont il n'avait que faire.

Cependant l'esprit d'Edouad, agité de craintes et d'espérances, étoit loin du repos. Ses prétentions sur la main de lady Cécilia devenaient plus téméraires que jamais, par le dernier accident arrivé dans cette famille. La mort de son frère la laissoit seule héritière d'une des plus riches successions du royaume. La foule des rivaux alloit s'empresser. D'autre part, il venoit de lire la preuve qu'il avoit encore place dans le souvenir de Cécilia; que ni sa longue absence, ni l'apparence fondée de ne le jamais revoir n'avoit effacé dans son cœur, les premiers sentimens qu'il y avoit fait naître. Les dernières paroles de madame Waldron étoient encore un motif d'espérance, et tant que durèrent les préparatifs du voyage, l'impatience fut le sentiment dominant qui l'agita.

Il employa une partie de ce long

loisir à écrire à son père ; il lui fit un récit de ses avantures, et l'informa sur-tout, de sa situation présente. Il le prévint de l'intention où il étoit de se rendre à Dublin, puis à Holyhead, aussitôt qu'il auroit rendu ses devoirs à lord Ravansdale, dont le château n'étoit qu'à soixante - dix milles. Il jouissoit d'avance de la joie que son arrivée alloit causer à ses bons parens, et du plaisir qu'il éprouveroit lui-même, à revoir les paisibles lieux, témoins des jeux de son enfance, dont trois ans d'éloignement et les traverses nombreuses qu'il avoit éprouvé dans cet intervalle, lui rendoient le souvenir plus cher que jamais.

Le bon curé reçut la lettre de son fils, à l'instant où il alloit se mettre à table pour prendre, avec sa femme, sa collation du soir. On peut se figurer la joie qu'elle répandit dans ce bon ménage ; la nuit entière se passa à rendre grâces au ciel de l'heureux retour de Ned, à s'entretenir de lui, à comp-

ter les jours et les heures qui avoient encore à s'écouler avant son arrivée.

Pour lui, il avoit reçu les lettres de son agent à Dublin; il l'informoit que son régiment étoit supprimé, et qu'il étoit compris pour la paye, dans l'état des officiers réformés.

Il lui envoyoit 50 liv. sterlings, et lui annonçoit qu'il en avoit encore 300 à sa disposition, et qu'il pourroit faire retirer de ses mains, quand il voudroit. L'espérance et la satisfaction donnoient à sa physionomie une nouvelle vivacité.

Les différens ouvriers arrivèrent avec les divers objets qu'il leur avoit commandés. Edouard paya tout le monde, et endossa de nouveau l'habit militaire et cavalier; il étoit également assuré du succès sous les drapeaux de Mars et sous ceux de l'Amour.

CHAPITRE LVII.

Les derniers préparatifs pour le voyage furent bientôt terminés, et le départ de Glendemus, fixé au 20 octobre. Ils se détournèrent d'environ cinq milles pour remettre miss Walker chez elle, et rentrèrent de suite dans la route de Dimerick, où ils étoient dans l'intention de faire leur premier coucher. David Morgan, qui étoit parfaitement rétabli, les accompagnoit à cheval; chaque pas les rapprochoit de lady Cécilia, et ouvroit le cœur d'Edouard à l'espérance et à la joie. Nul accident fâcheux ne retarda leur marche; l'humeur enjouée de mistriss Waldron ne laissoit pas languir la conversation, et ils arrivèrent à Limerick, sans s'appercevoir qu'ils avoient fait 50 milles.

Mistriss Waldron n'avoit cependant pas fait seule les frais de l'entretien; elle avoit obtenu d'Edouard qu'il lui racontât l'histoire de sa vie, et particulièrement celle de ses premières années; mais elle ne trouva rien là qui répondit à sa chimérique espérance; son père et sa mère étoient vivans; l'un ni l'autre n'avoient jamais habité d'autre lieu que le pays de Galles; son père seul en étoit sorti pour ses études, et alors il n'étoit pas attaché au clergé. Grâces aux soins généreux de milord Ravensdale, mon père, ajouta Evans, a trouvé dans cette profession de quoi assurer le repos de ses vieux jours, moi-même je me vois, par son appui, soutenu dans une carrière que mon peu de mérite et de fortune ne m'eussent pas permis de m'ouvrir sans son secours.

S'il faut juger de ce mérite par ce que j'en ai vu et entendu, il n'est rien à quoi il n'ait pu atteindre par lui-

même, et à quoi il ne doive encore prétendre, mais patience, ajouta mistriss Waldron, la providence saura éclaircir tout cela. Il n'est rien de secret qu'elle ne publie, rien de caché qu'elle ne découvre ».

Edouard ne savoit pas trop à quel propos venoit cette citation, et ne crut pas devoir interrompre mistriss Waldron pour s'en informer : il lui répondit seulement qu'à la vérité les loix de la providence à son égard avoient été jusqu'à ce jour assez extraordinaires, mais que, quelqu'en dut être l'issue, il sauroit les respecter et s'y soumettre.

Ils étoient à la seconde journée de leur voyage, et il faisoit un de ces beaux temps dont les rayons déjà affaiblis du soleil, embellissent encore quelquefois un jour d'octobre, quand ils apperçurent les bois les plus élevés du parc de Ravensdale, bientôt le faîte du château se laisse appercevoir à travers les branches dépouillées des vieux

chênes qui l'entourent, et déjà on découvre la nape argentée que forme au devant le grand canal ; le silence du lieu, qui n'étoit troublé que par le bruit des feuilles qui se détachoient des arbres et le calme profond de l'air, répandoit sur tous ces objets une teinte mélancolique, tout-à-fait conforme aux sentimens qu'éprouvoient nos voyageurs en s'approchant de cette maison, actuellement l'asyle des regrets et des tristes souvenirs.

Edouard reconnut la place où, trois ans auparavant, il avoit pris le dernier congé de milord Ravensdale, de sa nombreuse famille, lorsque accompagné de son ami, le capitaine Rivers, ils alloient s'embarquer pour l'Amérique. Tous deux, en quittant ces lieux, avoient élevé leurs mains au ciel, pour qu'il leur accordât de les revoir. Edouard seul y revenoit, et il y trouvoit le nom de Rivers, tout-à-l'heure perdu. Les espérances de l'Amoûr firent pour un mo-

ment, dans son cœur, place aux regrets de l'amitié. Un paysan passa dans ce moment ; Edouard fit arrêter pour savoir des nouvelles du château ; il apprit que le vieux lord étoit de plus en plus accablé de la mort de son fils, dont le corps étoit arrivé la veille, que pour lady Cécilia, elle se portoit bien. La douce impression que ces derniers mots firent sur son cœur, lui rendirent sa première sérénité ; il ordonna au postillon de continuer, et ils arrivèrent à la porte du château. Un valet, en grand deuil, la leur ouvrit. Cécilia, qui avoit entendu le bruit de la voiture, pensa que ce pouvoit être mistriss Waldron, et descendoit pour la recevoir ; elle étoit à peine dans le vestibule que madame Waldron y entra en effet, mais appuyée sur le bras d'Edouard. Quoi! vous, ici, M. Evans, s'écria-t-elle dans le premier moment de sa surprise. Une foule de pensées, ou plutôt de sentimens divers, venant

tout-à-coup agiter ses esprits, elle alloit succomber au trouble qu'elles y portoient, si le bras d'Edouard ne se fût pas trouvé là pour la soutenir; lui-même étoit dans un état d'émotion qui lui permettoit à peine l'usage de la parole. Il osa cependant presser la main de Cécilia contre son cœur, et elle eut lieu de juger qu'il n'étoit pas moins agité que le sien propre. La bonne mistriss Waldron étoit témoin de cette scène, et son ravissement le cédoit à peine à celui même des deux amans, qui n'échappoit pas non plus aux regards des gens de la maison, là présens, mais tous prenoient part au bonheur de monsieur Evans, car il étoit impossible de le connoître sans lui devenir bientôt sincèrement attaché.

Quelques instans cependant calmèrent l'impétuosité de ces premiers mouvemens, et rendirent aux deux amans du moins assez de calme pour leur permettre de passer dans le salon, et

de s'y asseoir. Un torrent de larmes qui s'échappa alors des yeux de Cécilia, soulagea son cœur trop plein de regrets et peut-être d'espérances, et lui rendit la sérénité qui lui étoit naturelle.

» Oh! monsieur Evans, vous devez excuser le trouble où m'a jeté votre apparition inattendue ; ce cœur est depuis si long-temps fermé à tout sentiment de plaisir, qu'il n'a pu soutenir, sans une violente agitation, le bonheur inespéré de revoir celui à qui il a de si grandes obligations ».

« Après trois ans d'absence et des événemens si multipliés, nous avons bien des choses à apprendre l'un de l'autre, mais je dois, avant tout, informer mon père de cette heureuse arrivée ; si quelque chose peut le distraire du dernier malheur qui nous est arrivé, c'est de vous savoir de retour, M. Evans ».

« Adorable Cécilia, s'écria Edouard dans son ravissement, depuis l'heureux jour où je vous ai connu, l'assurance

de votre chère amitié fût mon bien le plus précieux, mon appui le plus ferme dans les traverses de ma vie, et ce cœur, tout plein de vos bontés, succomberoit à son yvresse, aujourd'hui qu'il retrouve le votre, après tant de revers et de périls, mais un nouveau sujet de peine devoit s'offrir à lui-même auprès de vous, et le deuil de votre maison me prouve qu'il n'est pas de plaisir sans mélange. Permettez du moins que je mêle mes pleurs aux vôtres, comme le partage de votre douleur.
Lady Cécilia se leva alors pour aller prévenir son père de l'arrivée d'Edouard. Elle jeta sur lui, en le quittant, un regard plein de bienveillance, et peut-être même d'un sentiment plus vif, qui n'échappa pas au regard pénétrant d'Edouard.

« Eh bien! me trompois-je, dit mistriss Waldron, dès que lady Cécilia fut partie? ne vous avois-je pas promis que vos vœux seroient remplis. Eh!

quel bonheur est le mien, ma chère mistriss Waldron, reprit Edouard, en serrant ses deux mains dans les siennes? mon cœur peut s'épancher dans le vôtre; je l'ai vu clairement, l'absence ne m'a pas banni du souvenir de Cécilia; je lui suis encore cher, je puis à peine suffire à mon ravissement.

Votre bonheur, tout grand qu'il vous paroisse, n'a rien qui doive vous étonner, vous en êtes digne. Lady Cécilia est toute charmante sans doute, mais vous ne le lui cédez en rien, mon cher Edouard, vos cœurs sont faits l'un pour l'autre; ils furent créés pour être unis: je vous le répète, les vues de la providence sur tous deux seront remplies.

Edouard qui n'entendoit rien au sens que mistriss Waldron donnoit à ce discours, ne le regardoit que comme une vaine exagération de l'amitié. La bonne dame n'avoit cependant rien dit qu'elle ne crût littéralement vrai, et qui ne

lui fût dicté par ce petit pressentiment dont l'effet étoit sur sa raison, plus puissant que la conviction de l'évidence.

Lady Cécilia rentra alors. Mon père, dit-elle, me charge, M. Evans, de vous assurer de toute la satisfaction que lui cause votre heureux retour. Depuis long-temps hélas! il n'avoit éprouvé un plaisir aussi vif que celui que lui a fait cette nouvelle. Il y a quinze jours qu'il n'est sorti de son lit, mais l'impatience où il est de vous voir, le fera se lever ce soir. Il a ordonné qu'on fît du feu dans sa bibliothèque; il veut s'entretenir avec vous; il me charge aussi, mistriss Waldron, de vous faire ses complimens et sur-tout ses remercîmens de la visite que vous voulez bien nous faire dans les tristes circonstances où nous nous trouvons.

Nous sommes l'un et l'autre pénétrés des bontés de milord, et nos vœux seront remplis, si notre visite peut con-

tribuer en quelque chose à adoucir ses chagrins. Lady Cécilia impatiente d'entendre de la bouche d'Edouard lui-même, le récit de ses aventures, lui demanda de les lui raconter ; Edouard la satisfit, sans pourtant se soumettre à toutes les charges de l'historien. Il commença son récit à-peu-près où celui-ci n'auroit pas manqué de le finir ; il informa d'abord lady Cécilia de quelle manière il avoit fait naufrage, et comment la main de la providence sembloit l'avoir conduit dans la maison hospitalière de mistriss Waldron. Il la remercia de la lettre qu'il avoit reçu d'elle à Charles-town, et qui l'avoit seule dédommagé des fatigues et des dangers de son expédition de l'Inde.

Il rappella avec émotion la mort funeste du brave capitaine Rivers, et malgré la circonspection avec laquelle il passa sur cette triste partie de son histoire, les larmes de Cécilia se mêlèrent aux siennes. Il continua cependant son

et ils rencontrèrent le portrait du capitaine, qui sembloit sourire au récit qu'il faisoit à son père, des circonstances de sa mort. Cet incident fit sur Edouard tout l'effet qu'il devoit produire sur un cœur sensible et une imagination vive ; il continua cependant le récit de ses aventures les plus remarquables qui dura long-temps, et jusqu'à ce qu'enfin lord Ravensdale fatigué d'être debout, sentit le besoin de se coucher, et lui donna la permission de se retirer, en lui renouvellant l'assurance de son inaltérable attachement et de son estime.

Edouard en sortant de la bibliothèque, rencontra lady Cécilia dans le vestibule, qui lui demanda s'il ne vouloit pas voir encore une fois son malheureux frère, et le fit entrer dans une vaste pièce qui lui servoit autrefois de salon de compagnie, et où son corps étoit aujourd'hui exposé sur un lit de parade ; elle donna ordre à l'officier public qui veilloit auprès, de se re-

tirer, ferma la porte, et resta seule avec Edouard, et les tristes restes de son malheureux frère. Le cercueil ouvert étoit placé sur une haute estrade couverte d'un drap de velour noir. Il avoit été embaumé à Bristol, et il conservoit encore toute sa fraîcheur, et n'offroit encore que l'image du sommeil et du repos. Douze torches ardentes brûloient autour de lui. Le carreau sur lequel reposoit sa tête, étoit orné des armes de sa maison : à ses pieds une urne de marbre contenoit son cœur et ses entrailles.

Voilà le dernier lord Rivers, dit Cécilia ; et ces mots arrachèrent quelques larmes à Edouard. O ma Cécilia ! dit-il, sans cesser de fixer ce corps froid et inanimé, tout ce qu'il posséda va devenir votre partage, et cette circonstance elle-même est peut-être un nouveau malheur pour moi ; ce cœur qu'il oppresse ose à peine interroger le vôtre. Daignera-t-il encore s'occuper du fidèle et pauvre Edouard ?

intéressant récit, qui ne fut interrompu que par l'annonce que vint lui faire un valet, que le dîner étoit servi.

On servit un repas sans apprêt; mais que l'heureuse réunion des convives leur rendit délicieux. Après le thé, l'écuyer de lord Ravensdale vint avertir monsieur Evans, que sa seigneurerie l'attendoit dans sa bibliothèque. Le spectacle le plus digne des méditations d'un observateur sensible, c'est celui d'un grand accablé de malheurs qu'il n'a ni mérité, ni pu prévenir; de tous les monumens précieux que la sage antiquité nous a transmis, le plus touchant et le mieux fait pour nous instruire, c'est à mon sens, l'histoire de Job; je ne prétends pas même ici lui comparer lord Ravensdale. Les souffrances et la patience de cet illustre malheureux, ne connoissent pas de parallèle. Quoiqu'il en soit, Edouard fut vivement ému de la situation du vieillard de Ravensdale; et le spectacle de sa profonde tristesse, ajouta

encore à la vénération que lui inspiroit son rang, son noble caractère, et sur-tout le sentiment de reconnoissance envers lui, auquel il se croyoit tenu pour les bienfaits qu'il avoit reçu. A l'arrivée d'Edouard, il voulut se lever pour le recevoir ; celui-ci le prévint, et mettant un genoux en terre, il prit sa main et la baisa. Le vieux lord accablé de l'effort qu'il venoit de faire, et sur-tout par les douloureux souvenirs que la vue d'Edouard réveilloit en lui, retomba dans son fauteuil ; il fut quelques instans sans pouvoir parler. Reprenant enfin l'usage de la parole : Mon cher Evans, dit-il, au milieu des malheurs qui m'accablent, rien ne pouvoit m'être plus doux que le plaisir de vous voir de retour et de m'entretenir avec vous. L'ami de mon fils bien aimé ; celui dans les bras duquel il a rendu les derniers soupirs, me sera toujours cher. Un frissonnement causé par la douleur, l'empêcha de continuer. Edouard leva les yeux sur lui,

hasarderai pas un aveu qui, dans l'état où il se trouve, ajouteroit peut-être au chagrin qui l'accable. Partagez mes sentimens, mon cher Edouard, je vous le confirme, cette main est à vous, mais attendez, pour en disposer, que vous le puissiez faire sans qu'il en coûte des soupirs à Cécilia ; que la douleur et le remord d'avoir affligé un père, ne troublent pas le bonheur qu'elle se promet en se donnant à vous toute entière. « Oh ! admirable et chère Cécilia ; je saurai, quel qu'effort qu'il m'en coûte, imiter tant de vertus, meriter tant de bontés ; ma bouche ne peut vous exprimer toute l'ivresse dont ce cœur est rempli ; mais jamais, non jamais, il ne formera un vœux, n'éprouvera un sentiment, que d'accord avec celui de Cécilia. Son plus grand bonheur, après celui de vous adorer, sera toujours de vous être soumis ».

En disant ces mots, il la pressa de nouveau contre son cœur, et tous deux, sortant du salon, se rendirent auprès de

mistriss Waldron, qui les attendoit dans la pièce voisine, en se livrant aussi à l'impulsion favorite de son pressentiment,

---

Contemplez ce qui reste de ces richesses et de ces grandeurs, et jugez, Edouard, si leur possession doit apporter quelques changemens dans les sentimens d'un cœur tel que celui de Cécilia. Il n'avoit pas besoin de ce triste spectacle pour dédaigner leur vaine pompe; si peu de choses suffit au bonheur!

Aimable morale, répondit Edouard, en lui saisissant sa main, de ses mains tremblantes; vous pourriez donc trouver le bonheur près d'Edouard? Oh! mon cher Edouard, en peux-tu douter? et ce cœur tout entier à toi, te seroit-il étranger à ce point? Promets-moi de posséder le tien, et ma fortune, fut-elle plus grande encore, est tout à toi. Oh! j'en atteste le ciel, ce cœur ne battra jamais que pour Cécilia. Est-il en sa puissance de se donner à une autre qu'à elle? C'est son bien depuis l'heureux jour où je la vis pour la première fois. O ma Cécilia! il est à toi pour toujours!

à toi sans partage. Tous deux renouvellèrent le serment d'être l'un à l'autre. Un baiser respectueusement obtenu fut le gage de cet engagement mutuel. L'amour dont ils étoient énivrés, ne leur permit, durant quelques instans, d'autre langage que celui des yeux. Cécilia rompit, la première. ce silence délicieux : « Mon cher Edouard, je puis à-présent vous donner ce nom ; promettez-moi de n'exiger pour le présent rien au-delà de l'engagement solemnel que je viens de prendre avec vous, et que cet engagement même, si doux pour nos cœurs, y restera dans le secret. Cécilia est à vous, à vous pour la vie ; mais l'état où se trouve mon père me défend de lui faire présentement l'aveu que je lui dois de mes sentimens. Hélas ! je repousse envain cette funeste idée. Sa santé ne sauroit nous permettre de jouir encore long-temps de ses embrassemens. Cette mort lui a porté le coup fatal, et quoi qu'il m'en coûte, je ne

CHAPITRE LIX.

Le jour suivant, étoit celui désigné pour les funérailles de lord Rivers; mais parce que l'âge et les infirmités du recteur de Ravensdale ne lui permettoient pas de remplir dans cette circonstance les fonctions de son ministère, le docteur Burton se chargea de ce triste office, en qualité d'ami de la famille. Nous avons déjà fait connoître l'opinion favorable que cet honnête ecclésiastique avoit conçu d'Edouard, et l'intérêt qu'il prenoit à lui. A son arrivée à Ravensdale, il apprit l'heureux retour de son jeune ami avec un plaisir inexprimable; ils s'entretinrent long-temps ensemble, et le bon docteur ne le quitta pas sans avoir reçu sa parole qu'il viendroit visiter,

sous peu, le prieuré de Burton; promesse qu'Edouard lui fit volontiers; mais dont il différa l'exécution en considération de Cécilia et de sa famille, qu'il ne pouvoit abandonner dans la circonstance présente. Lord Ravensdale qui ne pouvoit encore paroître en public, l'avoit chargé de faire pour lui les honneurs de sa maison, et de recevoir les visites que la circonstance exigeoit de ses amis et de ses voisins. Il le chargea sur-tout de présider aux derniers devoirs qu'on alloit rendre à son fils, dont son cœur paternel n'auroit pu supporter le triste cérémonial. Edouard s'acquitta de ce soin avec toute la grâce et l'attention possibles. Plusieurs de ceux qui se présentèrent lui étoient étrangers; mais tous le connoissoient plus ou moins sur le bruit de ses aventures; la plupart saisirent avec empressement cette occasion de former ou de cultiver son amitié. Après la cérémonie on retourna au château; un repas splendide et proportionné

à la dignité du défunt, et à la tendre affection que lui portoit sa famille, fut, suivant l'usage, servi à tous les assistans. Edouard en fit les honneurs et chacun se retira aussi charmé de son esprit et de sa politesse, qu'on l'avoit été de la bonne grâce et de la noblesse de ses manières, durant la première partie de la cérémonie.

Il est à remarquer qu'il ne parut personne de la maison de Nettlefield, quoiqu'elle y eût été invitée toute entière. Le capitaine s'en excusa, sous prétexte de la maladie de son père; mais comme dans la lettre qu'il adressa à ce sujet, il ne disoit pas un mot de M. Evans, dont il ne pouvoit ignorer le retour. On présume que la maladie de M. Nettlefield n'était que le prétexte de cette absence, dont on trouvoit le vrai motif dans la haine que cette famille portoit au jeune Evans; pour lui, son cœur incapable de haïr, ne pouvoit long-temps nourrir le ressentiment et justifioit l'observation du poëte:

« On peut perdre le souvenir de l'injure qu'on a reçu ; celui de l'injure qu'on a fait ne s'efface jamais. Il nourrit dans l'ame de l'agresseur, la haine éteinte dans celle de l'offensé ».

La tombe du dernier des fils de lord Ravensdale étant fermée, et les tristes apprêts de la pompe funèbre éloignés des yeux de sa famille, les larmes se tarirent peu-à-peu. Le vieux lord sembloit seul inaccessible à toute consolation. La terrible idée que le nom de Rivers étoit éteint pour jamais, assiégeoit son ame sans que rien fut capable de l'en distraire. Comme il avoit de la tendance aux affections religieuses, il regardoit ce dernier coup comme la preuve incontestable que la main divine s'étoit appesenti sur lui ; sa piété lui suggéra d'appaiser la colère de Dieu, par l'exercice de la vertu qui lui est la plus agréable, et que lui-même a déclaré propre à effacer beaucoup de péchés : Je veux dire la charité. Peu de jours après les funérailles de son fils, il remit au doc-

teur Burton mille guinées qu'il le chargea de distribuer aux familles les plus pauvres des environs.

Si la bienfaisance et la bénédiction du pauvre étoient un moyen d'éloigner les peines de l'esprit, et de soulager les infirmités du corps, lord Ravensdale n'auroit pas un besoin de ce dernier acte de charité pour en être exempt; mais sa blessure étoit trop profonde pour se cicatriser; et son état devenoit de jour en jour plus alarmant.

La conversation d'Edouard pouvoit seule le distraire un peu de sa douleur, et sa seule présence produisoit sur son ame affaissée un effet, dont lui-même, ne pouvoit s'en expliquer la cause. Il le retenoit quelquefois des heures entières auprès de son lit; il se faisoit répéter les détails les plus minutieux de la vie et de la mort de son fils, et relisoit les lettres qu'il avoit reçu de lui durant sa dernière absence de la maison paternelle, et dans lesquelles le nom de Ned

se représentoit sans cesse accompagné
des expressions de la tendre amitié que
lui avoit porté l'infortuné capitaine. Ces
épanchemens d'un vieillard affoibli par
la douleur, quoique bien étrangèrs et
à l'âge et aux dispositions présentes d'E-
douard, étoient chers à son cœur parce
qu'il les regardoient comme un moyen
de soulagement pour le vieux lord, et
qu'il savoit que les soins qu'il lui donnoit
étoient chers à Cécilia; mais il se sentoit
appelé par un autre devoir. Il étoit en
Angleterre depuis plus d'un mois; son
père et sa mère en étoient instruits; et
n'avoient encore pu recevoir les em-
brassemens, que lui-même étoit impa-
tient de leur donner. Il fut convenu avec
Cécilia, qu'il sonderoit les dispositions de
lord Ravensdale à ce sujet, et lui fe-
roit sentir la nécessité où il étoit de s'é-
loigner du moins pour quelques jours,
pour satisfaire à ce devoir. Le vieux lord
ne put cacher sa douleur en apprenant
l'intention d'Edouard; il ne se dissimula

pas cependant que son devoir exigeoit cette démarche de sa part, et il y consentit; mais en lui faisant promettre qu'il reviendroit passer les fêtes de Noël à Ravensdale; il ajouta : Je ne sais, mon cher cher, quel rapport existe entre nous; mais votre présence a pour moi un charme, que je ne trouve dans celle d'aucune autre personne; milord répondit : C'est pour moi un bonheur bien grand, que d'être assuré par vous-même, que ma présence peut contribuer pour quelque chose au soulagement de vos maux, et si votre seigneurerie me permet de me rendre pour quelques jours au pays de Galles pour rendre à mes parens les devoirs que leur tendresse a droit d'attendre de moi. Je serai de retour avant, même, l'époque que vous voulez bien m'indiquer, et je passerai l'hiver auprès de vous. Lord Ravensdale parut sensible à l'empressement que lui témoignoit Edouard, et le surlendemain étant fixé pour son départ, il sortit, et alla prévenir lady

Cécilia de ce qui venoit d'être arrêté entre son père et lui.

Les aveux mutuels que s'étoient faits, peu de jours auparavant, nos deux amans, et les assurances qu'ils s'étoient données d'une fidélité à l'épreuve de tous les événemens, avoient banni de leurs cœurs l'inquiétude que produit pour l'ordinaire un amour non encore expliqué. L'espérance ou plutôt l'assurance de se posséder l'un l'autre, étoit le seul sentiment qui les animoit.

Cécilia ne s'opposa donc pas à ce qu'Edouard se rendit auprès de son père, à condition, pourtant, qu'il lui tiendroit, pour elle-même, la parole qu'il avoit donné à milord Ravensdale, de presser son retour; elle y ajouta l'obligation de lui donner souvent de ses nouvelles, et lui promit que de sa part elle l'informeroit exactement de tout ce qui pourroit l'intéresser au château, d'ici au jour où elle auroit enfin le plaisir de l'y revoir de retour.

Quelques affaires particulières devant

la tenir occupée tout ce jours avec mistriss Waldron. Edouard se trouva rester à-peu-près seul ; il employa ce loisir à revoir quelques-unes des anciennes promenades qu'il avoit fréquenté autrefois. Il eut la fantaisie d'aller surprendre la mère de Doran, qu'il supposoit n'être pas encore informée de son arrivée; il dirigea donc sa promenade vers cette maison, où il entra assez brusquement pour qu'on n'eut pas le temps de faire des préparatifs pour le recevoir. Il trouva la bonne femme auprès du feu avec sa fille ; et crut remarquer un peu de trouble dans les yeux de cette dernière. Il apperçut au même instant un pan d'habit rouge, qui sortoit de derrière la cloison qui formoit la chambre voisine. Ses soupçons se dirigèrent d'abord sur le jeune Nettlefield; mais la présence et l'air calme de la mère éloignoit cette idée. Il résolut cependant d'éclaircir le fait ; car il avoit déjà formé des vues bienfaisantes sur cette famille, et

il étoit aisé de s'assurer qu'elle n'étoit pas indigne de ses bienfaits. La bonne femme l'avoit reçu avec toutes sortes témoignages d'attachement et de joie ; mais elle ne lui avoit pas dit un mot de son fils.

Edouard s'adressa d'abord à la fille ; il lui fit quelques complimens sur sa bonne mine, et lui demanda, en riant, si, depuis qu'il ne l'avoit vue, son cœur n'avoit pas trouvé à qui se donner ; elle répondit en rougissant, que non. Non, reprit Edouard ; cela me paroît bien difficile ; et si la bonté de ce cœur répond aux charmes de cette figure, il est impossible que quelqu'un ne s'y soit laissé prendre ; Qu'en pense la maman ?

En vérité, monsieur, répondit la bonne femme, pour un bon cœur ce n'est pas ce qu'il lui manque, je lui rend justice sur ce point ; mais quant à l'amant, il ne s'en est, je vous jure, pas encore présenté.

Prenons garde à ce que nous disons ;

la maman ; je vais parier, moi, qu'il s'en est présenté un du moins, et qu'en ce moment même, il est ici.

On entendit alors quelque bruit derrière la cloison, et l'on vit paroître, non pas le capitaine Nettlefield, mais bien le pauvre Morgan. Edouard aima bien autant celui-là.

Oh ! oh ! c'est vous David ? — Oui, avec votre permission, c'est moi-même ; mais non pas dans l'intention que vous pourriez le supposer ; ne voilà, sur ma vie, que la seconde fois que je parois dans cette maison, et j'y suis venu uniquement pour parler avec cette bonne femme et sa fille, de son fils, mon ancien camarade, et qui fut comme vous le savez, l'un de nos frères d'armes parmi les Indiens.

Fort bien ! David ; et voilà ce qui s'appelle savoir se tirer d'affaire en garçon d'esprit ; mais dites-moi, je vous prie, ce que vous faisiez là derrière ?

Mais je ne sais, répondit David un

peu embarassé ; je m'étois caché là de crainte que monsieur, me voyant ici, ne conçut quelque soupçon sur mademoiselle Molly ; mais, j'en donne ma parole, nous sommes innocens ; innocens comme l'enfant qui vient de naître.

Oh ! pour innocens, je vous crois, David ; l'innocence pourtant n'est pas dans l'usage de se cacher. Quoiqu'il en soit, je ne vois moi, aucun mal à ce qu'un jeune homme prenne du goût pour une jeune fille belle et sage, à condition toutefois que ses vues sur elle n'ayent rien de contraire aux loix de l'honneur.

Aux loix de l'honneur, reprit David ! je suis soldat, et monsieur sait bien que les soldats sont gens d'honneur.

Ils doivent l'être du moins, et celui que je pourrois soupçonner de ne l'être pas, feroit sagement de renoncer à tout commerce avec moi.

Oh ! monsieur n'aura jamais a se plaindre de moi sur ce point ; et si Molly y consent, je vais m'engager devant vous

à suivre le siège de son cœur, dans toutes les règles de l'art.

Molly baissa la tête en rougissant; la bonne femme sourit. Edouard jugea que la place ne seroit pas de longue résistance. Il suffit, dit-il, je me rendrai médiateur dans cette affaire ; mais pensez y bien, David, je prétends ménager également l'intérêt de chaque partie.

Ainsi s'éclaircit le mystère de l'habit rouge; Edouard assura la bonne femme qu'elle reverroit son fils qu'il avoit laissé en bonne santé, il n'y avoit pas plus de deux mois ; et après avoir recommandé à Molly de ne rendre la place, au redoutable David, qu'à des termes *honorables*, il se retira.

David le suivit de près, et le rejoignit comme il entroit dans le parc. Edouard lui rappela de nouveau, que s'il faisoit cas de son estime et de son amitié, il devoit se garder d'en mal user à l'égard de Molly. David protesta que rien n'é-

toit plus loin de son intention, qu'il trouvoit Molly, sérieusement, de son goût, et que c'étoit une honnête fille, avec laquelle il étoit bien sûr de faire un heureux ménage, pour peu qu'elle consentit à l'épouser.

Pour ce dernier point, sois tranquille et souviens-toi seulement de lui être fidèle et de la rendre elle-même heureuse, quand une fois tu l'auras épousé, lui répondit Edouard; je te préviens cependant que vos amours vont être troublés par un peu d'absence; je pars après-demain pour Dublin, et de-là, nous nous rendrons au pays de Galles; mais s'il plait à Dieu, nous serons de retour avant Noël, et nous passerons l'hiver à Ravensdale.

David parut d'abord un peu troublé d'un départ qui le séparait de Molly avant la troisième visite; mais l'espérance d'embrasser son père et sa mère, et sur-tout d'étonner ses voisins du récit de ses merveilleuses aventures, le con-

solèrent bientôt, et il se mit en devoir de tout disposer pour le voyage.

Edouard ne manquoit jamais de passer une partie de la journée auprès de lord Ravensdale; la veille de son départ, le vieux lord le fit appeller plutôt qu'à l'ordinaire, et le reçut auprès de son lit, que ce jour il n'avait pu quitter; il était extrêmement abattu et plus agité que jamais, par je ne sais quel mouvement intérieur qu'Edouard attribuoit à l'ébranlement de nerfs que lui avoit causé la violence de ses derniers chagrins; il ne parloit jamais de ses fils qu'en versant un torrent de larmes, et sembloit, cependant, goûter un triste plaisir à s'en entretenir; Edouard cherchoit quelquefois à le consoler par les puissans moyens que fournissent les considérations religieuses; mais il éprouva bientôt que cette espèce de remède, loin de calmer la douleur du malheureux vieillard, ne faisait que l'aigrir; et ce ne fut pas sans en être affligé, qu'il reconnut l'insuffi-

sance d'un moyen ordinairement si efficace; cette fois, cependant, sa seule présence suffit pour suspendre les sombres accès de la douleur du vieux lord; quand il lui annonça que son départ étoit arrêté pour le lendemain, il lui apprit que c'étoit pour cela même qu'il l'avoit fait appeler, et pour qu'il lui renouvella la promesse qu'il lui avoit fait d'être de retour avant Noël, et de passer l'hiver à Ravensdale, et il ajouta: dieu sait, mon cher Edouard, si c'est pour moi que je vous fais cette demande, et s'il m'est réservé de vous embrasser encore; mais quoiqu'il arrive, vous verrez du moins que je ne vous ai pas oublié.

Edouard, embarassé, cherchoit à répondre; mais lord Ravensdale continua: Edouard, je vous regarde comme mon fils par adoption, celui que mon cher Georges m'a laissé pour tenir sa place dans mon cœur; voici, ajouta-t-il, en tirant de dessous son chevet, un petit

porte-feuille, voici une légère somme qui lui étoit due lors de son départ; je l'ai reçu pour lui, et j'allois la lui faire passer quand j'ai appris qu'il n'étoit plus; acceptez-là, mon ami, comme un témoignage qu'il vous donne de sa reconnoissance pour les soins que vous avez rendu à sa dernière heure.

Edouard, pénétré de ce souvenir, reçut le porte-feuille des mains du lord Ravensdale, avec non moins de trouble qu'il n'en éprouvoit lui-même en le lui donnant; quant à votre voyage à Dublin, ajouta-t-il encore, vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne, et pour votre départ, il y a dans mes écuries deux excellens coureurs, disposez-en; ils ont appartenu à mon fils, le dernier lord Rivers; ils sont aujourd'hui inutiles dans ma maison. Cette considération n'est pas faite pour rehausser le prix d'un présent, mais elle peut contribuer à le faire accepter.

Le plus grand plaisir, pour une ame

généreuse, c'est de satisfaire au besoin de répandre des bienfaits, et tel étoit le caractère du lord Ravensdale, que cette occupation suspendit pour quelque tems la sombre mélancolie qui sembloit s'être, ce jour même, appesantie sur lui avec plus de force que jamais.

Edouard voulut lui exprimer sa reconnoissance, mais il l'interrompit.

Revenez promptement, lui dit-il, c'est le seul et le plus précieux gage que je veuille de votre reconnoissance.

Edouard s'inclina respectueusement, et appliqua ses lèvres sur la main de son bienfaiteur. Il prit un dernier congé de lui, et courut informer son aimable fille de tout ce qui venoit de se passer; elle étoit dans son cabinet de toilette, et lui permit de l'y venir trouver; il ouvrit en sa présence, le porte-feuille, il contenoit cinq cens guinées en cinq billets de banque, lui parla de la promesse que lui avoit fait lord Ravensdale, de ne le pas oublier dans son testament, et il ajouta

en riant, je vais vous dépouiller, chère Cécilia; plût à Dieu, répondit-elle, qu'il vous céda, sur la fortune et sur la personne de sa fille, tous les droits que vous avez déjà sur son cœur.

Tout ce qu'Edouard possède, n'est-il pas à Cécilia?

Tout, fusse l'empire du monde. Ah, que n'est-elle une simple villageoise, et moi le maître d'une couronne! je la déposerois à ses pieds; elle auroit du moins l'assurance que mon amour est désintéressé; mais, hélas, je ne possède rien, je n'espère rien, et toute l'obligation est de mon côté; heureusement, il reste cette ressource au cœur reconnoissant.

« C'est payer les bienfaits que d'en
» garder le souvenir, et le sentiment de
» la gratitude en acquitte les obliga-
» tions ».

Il est vrai, reprit Cécilia, et nous serons bientôt quittes ensemble.

Mais, mon ami, ce que vous m'avez dit de l'état de mon père, m'inquiète;

quel peut-être la cause de ce trouble intérieur que vous avez remarqué en lui? — Je ne sais, répondit Edouard, l'effet, sans doute, de l'irritation des nerfs; elle produit l'ébranlement du cerveau, et la mélancolie s'empare de l'ame, surtout quand elle a de la tendance vers les idées religieuses; mais le grand consolateur, le tems, par qui tout s'efface, apportera le remède à ce mal, et votre père, en recouvrant la santé, se débarassera de ses sombres vapeurs.

Dieu le veuille, dit Cécilia en soupirant; mais j'ai vu de si funestes effets de pareilles affections, que je tremble sur ce qui peut en arriver.

Gardez-vous, ma chère Cécilia, de vous affliger pour des peut-être; ce seroit le moyen de vous plonger vous-même dans une éternelle mélancolie; croyez plutôt avec moi, que votre père, calmé par le tems, rendra plus de justice à la providence, et saura encore jouir de ses bienfaits sans les mécon-

noître ; c'est pour moi une douce satisfaction de savoir que ma présence peut contribuer à le ramener à cet heureux état ; Cécilia sait bien que je n'ai pas besoin de ce motif pour hâter mon retour à Ravensdale ; mais il ajoutera encore au bonheur qui m'y attend ; cependant, invitez, croyez moi, le docteur Burton à venir passer ici les jours de mon absence ; son savoir, sa piété éclairée, et sa douceur vraiment apostolique, ne peuvent que contribuer à détourner le malheur que vous semblez craindre.

J'y avois pensé, répondit Cécilia, et dès que vous serez parti, j'y enverrai.

J'attends beaucoup de cette visite, et j'espère vous retrouver, à mon retour, plus satisfait que vous ne l'êtes.

Quoi qu'il arrive, vous pouvez y compter, mon cher Edouard : mais il est tems de rejoindre mistriss Waldron, elle nous croiroit perdus.

Ils allèrent en effet retrouver la bonne

dame, qu'ils virent de si bonne humeur, qu'ils ne doutèrent pas qu'elle ne fut parvenue à banir tout doute sur l'accomplissement de ses pressentimens.

Edouard alla visiter, à l'écurie, sa nouvelle propriété, et la mettre sous la direction de Morgan; les valets s'étoient tellement accoutumés à regarder M. Evans comme leur maître, qu'ils exécutoient tous ses ordres sans réplique, et on lui présenta les deux chevaux, fiers et généreux animaux, bay foncé, parfaitement pareils, aussi légers que bien pris dans leurs formes. Lord Ravensdale ne pouvoit faire un plus agréable présent à Edouard qui aimoit les chevaux avec passion; il les fit sortir pour les voir marcher, bientôt il leur sauta sur le corps sans autre aprêts que de leur passer la longe dans la bouche, et il les manœuvra ainsi dans toutes les allures et de manière à leur faire sentir qu'ils avoient affaire à bon maître. Edouard étoit en effet excellent écuyer,

et la vieille jument du presbytère de Tigwin, sur laquelle il avoit fait ses premières armes, auroit pu attester que ce mérite n'avoit pas attendu chez lui le nombre des années.

Il confia donc, à David, le soin de ses nouveaux coursiers, et mit une guinée dans la main du vieux palfrenier qui les avoit vu naître, et qui avoit besoin de cette petite consolation pour se distraire des chagrins de la séparation.

David qui aimoit les chevaux, et qui, à la grâce près, les montoit aussi bien que son maître, reçut cette nouvelle commission avec joie, et il se prépara au voyage pour le lendemain.

Le matin du départ, lady Cecilia et mistriss Waldron se levèrent à la pointe du jour pour déjeûner encore avec le voyageur, et lui faire le dernier adieu.

Toute séparation est cruelle aux amans, mais la certitude de se revoir bientôt, et sur-tout de n'être pas oublié l'un de l'autre, en peut adoucir la ri-

gueur. Cécilia, accompagnée de mistriss Waldron, reconduisit Edouard jusqu'au bout de l'avenue; elle le vit monter à cheval, elle lui donna de la main, son dernier congé, et le suivit encore des yeux après qu'il se fut éloigné d'elle avec la vîtesse d'un trait; enfin, il disparut, une larme s'échappa de ses yeux, mais elle fut essuyée avant que mistriss Waldron eut pu l'appercevoir, et le reste de la journée, sans être gai, se passa sans autre nuage.

Il y a soixante-seize milles de Ravensdale à Dublin, et grâces à leurs excellens chevaux, ils arrivèrent avant la nuit, à Merrion-Squart, où étoit la maison de lord Ravensdale. La femme de charge de cette maison étoit prévenue de leur arrivée, et elle avoit tout disposé pour recevoir le maître et le valet; elle avoit préparé, pour le souper de M. Evans, ce que Dublin peut fournir de mets friands, il leur préféra le roastbeef et la pomme-de-terre grillée; pour

David, il s'accommoda de l'un et de l'autre, à quoi il ajouta une bouteille d'excellent vin de Bordeaux dont le gratifia la sage gouvernante qui lui faisoit compagnie à l'office. Mad. Mulrowny, indépendamment de l'amour qu'elle avoit en général, pour son prochain, pourvu qu'il fut jeune et passablement bien bâti, avoit une bienveillance particulière pour David, qu'elle avoit connue autrefois; elle lui demanda qu'il lui raconta ses aventures; Morgan entama donc le long récit de ses campagnes d'Amérique; il parla en témoin oculaire, des exploits de son maître, de ceux du pauvre lord Rivers, et rendit compte des siens propres, avec toute la candeur de l'historien et du voyageur. Le souvenir de lord Rivers arracha quelques soupirs à la chère gouvernante, qui ne pouvoit se lasser de répéter : quel malheur pour Monseigneur! Avoir une si belle fortune, et personne pour en hériter!

Oh! que cela ne vous inquiète pas, lui dit David, milady Cécilia est là, et pourvû qu'elle épouse celui qu'elle a choisi, Monseigneur ne manquera pas d'héritier, c'est moi qui vous le dis; cette dernière phrase excita toute l'attention de madame Mulrowny; heureusement, Susanne, la femme de chambre, présente, se retira dans le même instant; soit que l'envie de dormir l'emporta sur la curiosité, soit qu'elle se fut apperçue que la femme de charge seroit bien aise d'être débarassée de sa présence; et en effet, cette dernière ne fut pas plutôt seule avec David, qu'elle fit en sorte de mériter les honneurs de sa confidence, et deux ou trois verres de Bordeaux, secondant ses dispositions naturellement communicatives, madame Mulrowny sut bientôt de lui tout ce qu'il étoit possible d'en apprendre; le résultat de cette conversation fut qu'elle conçut une haute considération pour M. Evans, dont elle prévit dès-lors qu'elle pourroit

un jour avoir besoin. La prévoyante dame avoit déjà chargé Susanne de s'assurer d'un de ses amis pour panser les chevaux et préparer tout pour le départ du lendemain, ce qui procura à David de rester au lit plus long-tems qu'il n'auroit pû faire sans cette précaution; elle fit aussi préparer, pour les voyageurs, un déjeûner digne des services que lui avoit rendu le valet, et de ceux qu'elle espéroit tirer un jour du maître. Edouard qui prit cette attention de mistriss Mulrowny pour un mouvement de pure bienveillance, lui en témoigna sa reconnoissance. Aussitôt après le déjeûner, il sortit dans l'intention de voir l'agent de son régiment: en traversant la place S.-Etienne, il apperçut M. Grainger chez lequel il avait été si bien reçu avec le capitaine Rivers, quelques années auparavant, lorsqu'il leur étoit arrivé de verser dans le voisinage de sa maison; il se promenoit dans son jardin, en tenant par la main son jeune fils âgé de

six ans ; tous deux étoient en grand deuil, ce qui donna lieu à Edouard de présumer le malheur arrivé à cette famille, la mort de cette belle et vertueuse femme que Nettlefield avoit si lâchement abusée. Il entra, cependant, et salua Monsieur Grainger, qui d'abord, ne le nomma pas ; mais Edouard lui ayant rappellé l'aventure qui avoit donné lieu à leur première entrevue, et la nuit qu'ils avoient passé ensemble à la campagne, il se remit ses traits, et parut vraiment charmé de le revoir, malgré les tristes souvenirs que sa présence lui retraçoit. Hélas, monsieur Evans, lui dit-il, que de changemens depuis cette nuit que nous passâmes ensemble ! Vous et moi restons seuls de tous ceux qu'elle réunit ici. J'ai pressenti ce malheur, répondit Edouard, au triste vêtement que vous portez, ainsi que mon petit Charles qui ne me reconnoît pas, mais que je n'ai pas oublié.

Et depuis quand êtes-vous en Irlande, ajouta M. Grainger ? peut-on espérer de vous y voir long-tems ?

Edouard lui fit part des principaux événemens qui lui étoient survenus depuis leur dernière séparation, et lui dit qu'il n'étoit à Dublin que de la veille, et qu'il comptoit passer à Holyhand par le premier paquebot, pour être de retour dans un mois ou six semaines. M. Grainger reçut sa parole, qu'alors il viendroit passer deux ou trois jours à sa maison de campagne, et ils se séparèrent.

Edouard alla trouver son agent, il passa environ une heure avec lui, et reçut sa solde de compte qui montoit à 336 livres sterlings, et quelques schelings; malgré les instances qui lui furent faites, de passer la journée dans cette maison, il retourna dîner à Merrion-Square. Mistriss Mulrowny et M. David eurent un second entretien non moins

intéressant que le premier. Sur les neuf heures du soir, le tems étant beau, et le vent favorable, on embarqua les chevaux, on fit voile pour Holyhead.

CHAPITRE LX.

Pour un homme qui a traversé deux fois l'Océan, le passage de Dublin à Holyead n'est qu'une promenade ; et Edouard n'en fut pas plus troublé qu'on ne l'est de celui de la plus petite rivière. A peine à bord, il descendit à la chambre et se jetta sur un lit; les douces émotions auxquelles son cœur ne pouvoit échapper, soit qu'il pensa aux tendres amis qu'il alloit revoir, ou qu'il s'occupa de ceux qu'il venoit de quitter, et qu'il espéroit rejoindre bientôt ; lui procurèrent un sommeil prompt et paisible, qui ne fut interrompu que par l'annonce que lui vint faire David, qu'on entroit dans le port, et il étoit alors environ huit heures du matin.

Il fut bientôt sur le pont, et ses yeux se fixèrent d'eux-mêmes sur ces beaux

rivages de Saint-David, qu'il lui étoit permis de contempler encore une fois.

Il ne séjourna cependant à Holyhand, que le tems nécessaire pour faire rafraîchir ses chevaux, et poussa de suite jusqu'à Gwinde, où il étoit dans l'intention de déjeûner chez mistriss Knowles, dont l'absence ne lui avoit pas fait oublier l'auberge la mieux tenue de l'Angleterre, et devant laquelle le voyageur qui la connoît, passe rarement sans s'arrêter. Il trouva la pauvre hôtesse retenue à la chambre par une violente attaque de rumathisme qui lui permettoit à peine d'aller de son lit à son fauteuil.

Aussitôt qu'elle sut que c'étoit M. Edouard Evans qui venoit d'arriver, elle le fit prier de monter, et lui fit servir à déjeûner auprès d'elle, pour ne pas perdre un instant de sa conversation ; il eût la complaisance d'y rester deux heures à l'entretenir de ses aventures dans les deux mondes, et à écouter le récit de ce qui s'étoit passé de remar-

quable à trois lieues à la ronde, depnis son départ. Il partit enfin, et bientôt il reconnut les vieux arbres de Penmanmawr qui servoient d'abri à la maison de son père ; les battemens pressés de son cœur auroient suffit pour lui apprendre qu'il n'en étoit pas éloigné ; bientôt, en effet, il tourna l'avenue, et se trouva entre les deux vieux chênes qui ombragoient son toît paternel, maison hospitalière, même pour tout autre qu'un fils ; c'étoit à cette place même qu'il avoit reçu, lors de son départ, les dernières bénédictions de sa tendre mère ; et le hazard voulut que ce fut encore là qu'il reçût ses premiers embrasssemens. Elle étoit sortie pour faire un tour de promenade avant le diner, et elle retournait à la maison appuyée sur le bras de son vieux mari, et le dos tourné vers l'avenue, quand le bruit des chevaux leur firent tourner la tête à l'un et à l'autre, et ils virent leur enfant bien aimé, et si long-tems perdu pour eux,

plein de vie et de santé. La bonne femme dégagea son bras de celui de son mari, et pressa son pas chancelant pour aller au-devant de son fils qui sautoit de dessus son cheval pour la venir embrasser : c'est lui, s'écria-t-elle, c'est notre Edouard, et déjà elle le tenoit pressé sur son cœur, tandis que le bon Evans avec une émotion qui, pour être moins bruyante, n'en était pas moins vive, levait les mains au ciel, et lui rendoit grâce de ce bonheur inattendu. Bientôt la joie s'en répandit, avec la nouvelle, dans tous les environs. Le bon curé envoya David reprendre son rang dans la famille ; son père et sa mère ne furent pas des derniers à se présenter, et témoignèrent à leur fils autant de joie de son retour, et d'admiration pour ses merveilleux travaux, que si c'eût été le héros des deux mondes ; pour David, il n'étoit pas encore si plein de lui-même qu'il oublia ses chers chevaux. Le bon homme, tout en écoutant et en admirant,

l'aida à les rentrer à l'écurie, où ils prirent leur place auprès de la vieille jument qu'on rangea dans un coin, et qui parut assez peu flattée qu'on vint ainsi troubler sa solitude; elle s'en consola, cependant, en prenant sa part de l'avoine que l'on prodigua aux deux nobles étrangers.

Edouard tenant sa mère appuyée sur son bras, entra le premier dans la maison; le bon curé les suivoit, et de nouveaux embrassemens témoignèrent l'émotion que lui faisoit éprouver la vue de ces lieux chers à son enfance; mais il n'avoit pas encore revu tous ses amis; Towzer, son chien favori, accourait vers la maison, il fit mille et mille tours dans les jambes de son maître, lui sauta sur la poitrine, il sembloit appeller ses caresses par toute la passion de la joie qu'il sentoit à le revoir. Ulisse, après vingt ans d'absence, n'avoit pas été mieux reçu du chien fidèle tant célébré par Homère.

Bientôt, cependant, ces vives émo-

tions du plaisir firent place aux sentimens plus calmes du bonheur. La famille se mit à table, et l'on servit un quartier de l'un de ces excellens moutons que les soins du maître et les gras paturages de la vieille Angleterre produisent seuls; le bon Evans et sa femme ne mangeoient pas, ils étoient trop occupés de leur bonheur, ils n'avoient d'yeux et de pensées que pour Edouard; pour lui, il faisoit honneur au quartier de mouton, et Dieu sait ce qui en seroit resté, si le souvenir de son compagnon de voyage qui avoit aussi des droits sur ce dîner, ne l'eût arrêté; il envoya à David, sa part du festin qu'il accompagna d'un pot de la meilleure bierre du presbitère; pour lui, on lui servit une bouteille du vieux vin que l'on gardoit pour les bonnes fêtes, aussi le but-il avec plaisir.

On desservit, cependant, et un jeune enfant vêtu d'une jaquette blanche, entra dans la salle, et s'alla mettre entre les jambes du bon monsieur Evans; il

fixoit Edouard avec ce sourire et cette confiance de l'innocence qui convient à cet âge ; Edouard aimoit les enfans, quels qu'ils fussent ; il s'enquit de l'âge de celui-ci ; il avait à peine fait cette question, et l'on n'avoit pas encore eu le tems d'y répondre, que le souvenir et la réflexion venant à son secours, il se douta que cet enfant lui pouvoit tenir de plus près qu'il ne l'avoit d'abord pensé ; des larmes de repentir et de tendresse mouillèrent ses yeux, et la rougeur couvrit son visage ; son père jouissoit de ce trouble qu'il regardoit comme le signe du repentir qui expie toutes les fautes. L'enfant, cependant, étoit passé des jambes du vieillard, sur les genoux de son fils.

Oui, Edouard, lui dit-il, cet enfant, c'est le vôtre, envain vous voudriez le repousser, il vous ressemble trop pour n'être pas votre sang ; vous fûtes coupable en lui donnant le jour, mais cela même lui donne des droits à toute votre tendresse : une partie de votre faute est

de l'avoir privé des avantages d'une naissance légitime ; vous lui devez une compensation pour ce bien que vous lui avez ravi ; si votre cœur se refusoit à la lui accorder, il commettroit une seconde faute qui viendroit agraver la première.

Edouard, honteux et confus, ne pouvoit répondre, il serra son enfant dans ses bras, et l'élévant dans ses bras pour le baiser : que le ciel m'abandonne, ô mon fils, s'écria-t-il, si jamais je t'abandonne moi-même !

La femme qui prenoit soin de l'enfant, entra dans ce moment ; elle le reçut des mains d'Edouard, et l'emmena : son absence délivra son père de l'état violent où sa vue l'avoit mis ; il demanda des nouvelles de Molly-Price, c'était sa mère ; le vieillard lui apprit que depuis sa première faute, elle s'étoit conduite sagement, qu'elle avoit même épousé, il y avoit environ dix mois, un garçon de ferme des environs, et qu'elle venoit d'accoucher.

Edouard employa le reste de la journée à donner, à ses bons parens, quelques détails sur ses voyages, et les bonnes gens, en prêtant toute leur attention à ce récit, partagèrent tous les sentimens de peine, de plaisir, de crainte et d'espérance que leur Edouard avoit éprouvé pendant les trois ans de son absence. Il crut cependant devoir se taire sur les détails de sa dernière entrevue avec Cécilia, parce qu'il croyoit que l'honneur lui défendoit de les publier jusqu'à ce que lady Cécilia, elle-même, eût daigné les avouer,

L'heure du repos étant ainsi venue, le bon curé rassembla, suivant son usage, tout son petit domestique, et termina la journée par des actions de grâce au dispensateur de toutes bénédictions qui lui avoit donné, ce jour même, un témoignage si éclatant de sa faveur. On se sépara, et Edouard alla presser ce lit, le premier, sur lequel il eut souvenir de s'être couché, et on goûta encore le

sommeil et le repos qui ne sont connus que de l'innocence.

Le lendemain, dès le matin, il reprit ses anciennes habitudes ; il apperçut le chapeau de campagne, et le fouet dont il faisoit autrefois usage, et que sa bonne mère avoit si souvent, durant son absence, regardés en versant des larmes ; il les reprit l'un et l'autre, et s'en fut visiter les écuries. David qui avoit aussi reprit ses anciennes fonctions, y étoit avant lui ; déjà il avoit étrillé les deux fiers coursiers dont le poil étoit devenu, sous sa main, plus brillant que le satin. La vieille jument étoit dans un coin ; Edouard lui donna quelques caresses en mémoire de leur ancienne connoissance, et lui promit avoine et repos pour le reste de ses jours.

Vous souvient-il, lui dit David tout en donnant sa dernière main à la toilette de ses chevaux, de ce jour où nous fûmes séparés l'un de l'autre par ce parti d'Indiens ? convenez qu'il fait meillenr ici, que là.

Sans doute, lui répondit Édouard ; mais si nous n'eûssions pas éprouvé tous ces périls, nous ne sentirions pas aujourd'hui le bonheur de notre situation présente, et nous ne nous douterions guère que l'on puisse être bien ici. Morgan convint de la justesse de l'observation, mais il protesta que pour lui, cette expérience lui suffisoit, et qu'il renonçoit pour toujours aux voyages.

Édouard ne fit pas tout haut le même serment, mais il est probable que dans ce moment il se promettoit bien de le tenir, du moins tant que de puissantes raisons ne lui feroient pas une loi du contraire.

La gouvernante du petit Ned vint avertir Edouard qu'on l'attendoit pour déjeûner ; elle avoit avec elle l'enfant qui ne vit pas plutôt celui qu'il ignoroit encore être son père, qu'il étendit ses petits bras, et courut à lui ; Edouard le prévint, et le serrant dans ses bras, il l'emporta dans la maison. Après le dé-

...

jeûner, le bon curé alla dans son jardin qu'il cultivoit lui-même ; depuis le départ de son fils, il s'étoit fait aider dans cette tâche, par des gens de journée. Edouard la reprit avec joie ; les asperges et le céleri du presbytère occupèrent son loisir tout ce jour : il remarqua auprès du bon curé, un jeune enfant qui travailloit avec une ardeur toute extraordinaire ; il demanda qui il étoit, son père lui apprit que c'étoit le fils de cette bonne femme qui lui avoit donné si généreusement l'hospitalité la nuit qu'il avoit quitté la maison de Mnekworm ; il ajouta qu'il se faisoit un devoir de reconnoître ce bon office de la mère, en instruisant le fils dans l'art précieux du cultivateur, et en lui enseignant à lire et à écrire : la bonne femme s'est, ajouta-t-il, venu tout exprès loger dans le voisinage, et je me plais à croire qu'elle n'a pas perdu la récompense de l'hospitalité qu'elle a su exercer.

C'est pour moi que ce voyage a été

entrepris, interrompit Edouard; c'est à moi à être reconnoissant, ou du moins à vous aider à témoigner votre gratitude. Le bon Evans voulut le détourner de cette intention, en lui représentant qu'il étoit en état de suffire à tout sans son secours; car, ajouta-t-il, grâces aux soins généreux de milord Ravensdale, je suis riche; et moi, répliqua Edouard, ignorez-vous tout ce que je dois à sa libéralité; voici ce porte-feuille, continua-t-il, en lui montrant celui que lui avoit donné milord Ravensdale: mais croyez, ô mon père, que tout cela est à votre disposition. Le bon homme Evans ne fut pas moins surpris que satisfait de savoir son fils riche de huit cens guinées, mais il refusa d'en rien accepter, et conseilla à Edouard de faire valoir cette somme qu'il regardoit comme trop considérable pour qu'on dut la laisser dormir.

Quoiqu'il en soit, Edouard lui mit dans la main six cens livres sterlings, en le priant d'en disposer, ainsi qu'il jugeroit convenable; il se réserva les deux

cens autres pour se satisfaire sur quelques libéralités qu'il avoit projetté de faire, et pour subvenir aux frais de son retour en Irlande : il se trouva alors à la place même, ou peu de jours avant son départ il avoit planté deux lilas, l'un rouge, l'autre blanc. Les amans sont ingénieux sur les moyens de s'occuper de l'objet de leur passion ; Edouard se figura tout-à-coup qu'il y avoit quelqu'analogie entre ces deux arbres, et lui et sa Cécilia ; il laissa son père s'éloigner, et s'arrêta à les contempler; il remarqua qu'ils étoient parfaitement bien venus, et que leurs branches, entrelacées les unes avee les autres, ne formoient qu'un seul arbre des deux, qui se prêtoient mutuellement l'éclat et la blancheur dont la saison embélissoit leur feuillage : cette observation, toute vaine qu'elle étoit en elle-même, lui causa un ravissement extrême, et ouvrit son cœur à ces délicieux souvenirs qui n'appartiennent qu'aux amans heureux de la certitude d'être aimés.

CHAPITRE LXII.

EDOUARD passa quelques jours à visiter ses anciennes connaissonces ; il vit le fermier Watkin, et obtint même de son père qu'il iroit avec lui, jusqu'à Conway, faire visite au docteur Jones. Le bon médecin fut ravi de revoir Edouard, de retour en bonne santé, et d'apprendre des nouvelles de lady Cécilia, pour laquelle il avoit conservé un tendre attachement. Ils étoient à peine de retour de cette visite, qu'Edouard entendit le son du cornet du courrier de Bangor, qui s'arrêtoit à la porte : il alla au devant de lui, et reçut une lettre à son adresse, qu'il reconnut être de la main de Cécilia ; il la pressa sur ses lèvres, et courut l'ouvrir dans sa chambre.

Elle étoit datée de Ravensdale, le 2 Novembre, et conçue en ces termes :

« Je vous ai promis, mon cher Edouard, de ne vous rien laisser ignorer de ce qui se pourroit passer d'intéressant ici durant votre absence. J'espère que cette lettre vous trouvera bien portant; heureux des embrassemens de vos bons parens, rappelez-moi à leur mémoire; il me seront toujours chers, et par le souvenir de notre ancienne amitié et par celui du sentiment plus tendre que me fait éprouver son fils. Oh, mon cher Edouard! que le plaisir de s'entretenir avec celui qu'on aime, et de déposer ses secrettes inquiétudes dans un cœur dont on est sûr, est puissant! Ce qui se passe ici est bien affligeant, et je ne puis me dissimuler que je trouve quelques charmes à m'en etretretenir avec vous. »

» L'état de mon père me fait trembler, et vous partagerez mes craintes quand vous saurez que depuis votre départ, sa raison paroît tout-à-fait s'aliéner. »

» Le jour même de notre séparation,

je montai près de lui; son abattement étoit extrême; il me demanda de vos nouvelles, je lui appris que vous étiez parti le matin même, en me recommandant de faire agréer vos respects à sa *seigneurie*. Ma seigneurie! s'écria-il d'une voix plus ferme que son état ne sembloit le comporter....Seigneurie! titre fatal!... et il poussa un profond soupir. Je fus saisie d'étonnement et d'effroi, car c'étoit la première fois que j'entendais de sa bouche, l'expression de l'impatience, et je n'en pouvois appercevoir la cause que dans son imagination troublée. »

» A-t-il dit quand il reviendra? ajouta-t-il, en parlant de vous. Je lui rappelai que vous lui aviez promis d'être de retour pour les fêtes de Noël. »

» Que n'est-il déjà ici! sa présence appaiseroit cette furie. — Quelle furie, milord, m'éciai-je, pleine de trouble. Ne m'appelle pas lord...... Elle semble se cacher quand Evans est près de moi....' Je crus qu'il étoit inutile de prolonger

ce vain entretien, et j'aurois donné le monde entier pour vous avoir près de nous dans cet instant. »

» Je dépêchai aussitôt un exprès vers le docteur Burton, ainsi que vous m'aviez conseillé de le faire : il étoit absent et ne put venir que le lendemain; je lui fis part de mes craintes, il en fut frappé et me promit de ne nous pas quitter de quelques jours. »

» Hier soir il me prit à part. Ma chère Cécilia, me dit-il, calmez-vous, j'espère bien de la santé de votre père; il semble déjà plus calme; tout ce trouble part moins de son cœur que de son imagination frappée des derniers malheurs de sa famille; il s'est cependant ouvert à moi, du prétendu sujet de son désespoir, en des termes si clairs et si positifs, que pour son repos et pour le vôtre, je suis résolu à faire toutes les recherches nécessaires, pour n'avoir, sur ce point, aucun sujet de doute. Qu'est-ce, docteur? m'écriai-je, toute troublée de ce mistérieux début.

— L'aveu bien délicat d'un prétendu fait fort extraordinaire, me répondit-il; et il ajouta : je vous en fais part; cependant, pour vous préserver de l'effroi qu'il pourroit vous causer, si vous veniez à l'apprendre de la bouche même de votre père, dont l'imagination délirante prête le caractère de la vérité, à un récit dénué même de vraisemblance. Il se persuade que le nom de lord Rivers qu'il porte depuis 23 ans, est un titre usurpé par le meurtre du fils de son frère, de son propre neveu qu'il dit avoir fait lui-même égorger au berceau. »

» Dieu! m'écriai-je, un meurtre par mon père, qui jamais ne connu l'injustice! quels effets d'une imagination troublée! — Je le crois comme vous; cependant il nomme la main qui en fut chargée. Un certain Laurent Flinn, alors attaché au lord Rivers, et qui tient actuellement une auberge dans le comté de Clarc; auberge qu'il prétend lui avoir donné lui-même, ainsi qu'une pension

de cent livres sterlings, dont il a payé jusqu'à ce jour, ce fatal secret : mais dès demain, ajouta le docteur, je partirai pour m'assurer de l'inexactitude de ces incidens : j'éclaircirai les faits ; lord Ravensdale m'a engagé à ce voyage ; il a paru charmé de la parole que je lui ai donné de l''entreprendre. Dès demain je partirai ; et en effet il nous a quitté ce matin. Tout cela n'est qu'une vaine chimère, et je ne puis surmonter le trouble qu'il me cause. Le malheureux dont l'imagination est frappée de pareils prestiges doit tant souffrir ! Je ne suis pas non plus, sans inquiétudes sur mstriss. Waldron ; cet enfant seroit son petit-fils ; et le bruit de cette fable, s'il parvenoit jusqu'à elle, et qu'il y prit quelque crédit, pourroit avoir une publicité dont les suites m'épouvantent. »

» Toutes ces considérations remplissent mon ame d'amertume, et c'est dans la vôtre qu'elle doit s'épancher : vous seule, ô mon ami, avez droit de la

connoître toute entière, quelque soit le résultat des recherches du docteur, vous en serez informé. Adieu.

Votre tendre et fidelle,

CÉCILIA RIVERS. »

La lecture de cette lettre frappa Edouard d'étonnement, et le jeta dans une profonde tristesse. Il étoit habitué à avoir pour lord Ravensdale une vénération sans bornes; il ne pouvoit cependant se persuader, avec Cécilia, que toute cette aventure ne fût que le vain fantôme d'une imagination troublée. La vraisemblance, sinon du fond, du moins des détails de ce récit; l'importance qu'y mettoit le docteur Burton, et le long et pénible voyage qu'il avoit cru devoir entreprendre, pour s'assurer de la vérité des faits, avoués par lord Ravensdale lui-même, lui étoient un motif suffisant de penser que ses craintes n'étoient pas sans fondement. Il rendoit grâce, cepen-

dant à la confiance qui éloignoit cet horrible soupçon, du cœur de l'innocente Cécilia : pour lui, il frémissoit en en considérant les conséquences. Si le fait étoit reconnu vrai, il y alloit de la tête de lord Ravensdale ; et que deviendra cette chère et infortunée Cécilia ? Cécilia si tendrement attachée à son père, si délicate sur le sentiment de l'honneur. Cet effrayant avenir le troubloit au point de lui ôter le sommeil et l'appétit, ce qui n'inquiéta pas peu ses bons parens, auxquels il ne pouvoit faire connoître la cause de son trouble. Il étoit encore fort embarrassé sur la manière dont il devoit répondre à Cécilia ; il ne partageoit pas sa sécurité, et ne vouloit ni la confirmer ni la détruire. L'idée de laisser sans réponse, une lettre de Cécilia, étoit également loin de son cœur : il se décida enfin à lui écrire ce qui suit :

« J'étois loin de croire qu'une lettre de ma chère Cécilia, pût apporter dans mon cœur, le trouble et la douleur,

et la première, que je reçois d'elle; devoit produire ce double effet! Sous quelque point de vue que je considère le sujet de votre effrayant récit, mon ame en est alarmée. Il est impossible, sans doute, que votre généreux père soit coupable du crime dont l'accuse son imagination délirante; mais cet égarement lui-même, qui ne se manifeste que sur un seul sujet, n'est-il pas l'indice certain d'un trouble secret. Pour moi, j'attends, avec la plus vive impatience, de savoir quel sera le résultat des recherches du docteur. Je vais cependant hâter mon retour en Irlande, et quoi qu'il m'arrive, je serai près de Cécilia, pour partager ses peines et lui offrir les secours de l'amitié.

O ma Cécilia, combien de fois je vous ai entendu, dans les doux épanchemens de l'amour, déplorer la grandeur qui uous éloignoit de moi; regretter de n'être pas née sous le chaume, dans les montagnes sauvages du pays de Galles!

Conservez ces sentimens, ô ma Cécilia! peut-être leur vastes solitudes sont réservées à l'asyle de deux amans, qui se seront l'un pour l'autre, le monde entier; mais non, puisse plutôt le ciel, donnant une favorable issue, au fatal mistère, justifier la sécurité de Cécilia, et combler les vœux de son fidèle EDOUARD ».

Cette lettre écrite, Edouard ordonna à David de seller l'un de ses chevaux, et partit pour la remettre lui-même à la poste, à Bangor. Il n'y avoit pas une heure qu'il étoit sorti, que deux chaises de poste s'arrêtèrent à la porte, dans l'une étoit un homme seul, dans l'autre un vieux soldat accompagné de deux exempts. David étoit en ce moment hors de la maison, et M. Evans alla recevoir ces étrangers. Le premier lui parut un ecclésiastique distingué; il lui aida à descendre : c'était le docteur Burton, qui accepta l'offre que lui fit le bon curé d'entrer chez lui, avec la grâce et l'aisance qui caractérisent l'homme

bien né. Il demanda d'abord des nouvelles de son ami Edouard; il n'apprit pas, sans quelques peines, qu'Edouard étoit sorti il y avoit environ une heure; que comme il étoit allé jusqu'à Bangor, il ne pouvoit revenir avant le soir ou tout au plus pour l'heure du dîner; il se rendit cependant aux instances du bon curé, et se décida à attendre son retour. Il demanda a être présenté à madame Evans, qui lui offrit à rafraîchir, et donna ordre que l'on reçut à la cuisine, les trois autres voyageurs.

M. Evans n'avoit jamais vu le docteur Burton, mais il le connoissoit beaucoup pour en avoir entendu parler à Edouard. Dès qu'il sut que c'étoit lui qu'il voyoit, il lui demanda des nouvelles de la famille Ravensdale, de lady Cécilia qu'il avoit eu autrefois l'honneur de recevoir, et de milord, auquel il avoit tant d'obligations.

Le docteur Burton le satisfit sur ce point, en l'informant que lady Cécilia

se portoit bien ; mais que lord Ravensdale étoit depuis la mort de son fils, dans un état de mélancolie, dont rien ne le pouvoit tirer ; et il ajouta : c'est même pour vous entretenir en particulier, sur un fait fort extraordinaire, et qui intéresse particulièrement ce seigneur, que je me suis ainsi présenté chez vous, liberté pour laquelle, mon ancienne amitié pour votre fils me servira j'espère, d'excuse.

Une visite du docteur Burthon, quelqu'en soit le motif, est faite pour m'honorer, et n'a pas besoin d'excuse, répondit le bon curé, en faisant signe à sa femme de se retirer, et il invita le docteur à s'expliquer.

Je vous ai annoncé, monsieur Evans, dit le docteur, le récit d'un fait extraordinaire, concernant lord Ravensdale : ce que j'ai à vous en dire est vraiment inconcevable pour quiconque l'a, comme moi, suivi dans les détails de sa vie privée; et cependant rien n'est plus sûrement

constaté que ce fait. Vous en allez juger: lord Ravensdale a conservé, dans le monde, la réputation d'homme vertueux et désintéressé; et moi qui l'ai vu de près, j'ai cru, jusqu'à ce jour, qu'il l'avoit mérité; je suis même encore persuadé qu'il ne s'en est rendu indigne que dans une seule circonstance, par une seule action; mais de telle nature, qu'elle suffit pour balancer tout ce qu'il a pu faire de bien d'ailleurs. Cette action est demeurée ignorée jusqu'à ce jour; mais le ciel qui ne laisse pas le crime impuni, même sur la terre, la révèle aujourd'hui au monde, par un de ces moyens extraordinaires qu'il n'appartient qu'à lui d'employer.

Peut-être vous savez que le lord Rivers, neveu de celui dont nous parlons, s'étoit marié contre le vœu de son père qui, depuis lors, refusa de le voir, et lui retira même la pension qu'il lui avoit d'abord accordé; il ne lui laissa, pour subsister et soutenir sa famille, que la

paie attachée au grade de capitaine de dragons, dont il jouissoit, et qu'il n'étoit pas en son pouvoir de lui ôter. Le comte de Ravensdale, actuellement le lord Rivers, fit alors tout ce qui fut en son pouvoir pour réconcilier le père avec le fils ; et ne pouvant y parvenir, il offrit à ce dernier de lui assurer un revenu convenable à son rang, à condition qu'il le rembourseroit de cette avance, quand l'ordre des choses l'auroit mis en possession du titre et de la fortune qui devoit lui revenir: mais la providence en avoit autrement ordonné. Le capitaine mourut, et laissa son épouse enceinte d'un fils, à la naissance duquel, elle-même ne survécut que de peu de jours. La mère de lady Rivers, qui vit encore, étoit malheureusement éloignée d'elle, quand la mort vint ainsi la surprendre ; et le colonel, actuellement le lord Rivers, qui étoit dans les environs, fut appellé dans ce moment de confusion et de deuil : c'est dans cette circonstance que

son cœur, jusqu'alors fermé à tout sentiment déloyal, s'ouvrit à l'ambition, et se laissa frapper de cette funeste idée, que, s'il pouvoit faire disparoître son neveu, ou l'empêcher, du moins, de jamais connoître sa naissance, le titre et la fortune de son frère passeroient à ses fils : il pressentit sur les moyens de réaliser ce projet, un certain Lawrence-Flinn qui avoit été attaché au dernier lord Rivers ; et il trouva malheureusement cet homme trop disposé à le servir : l'appas d'un peu d'or suffit pour le déterminer ; et le colonel ne partit qu'après avoir conclu ce honteux traité. Peu de tems après, on lui apprit que son neveu étoit mort en nourrice ; il eût soin d'en répandre la nouvelle, et il en informa mistrisss Waldron, mère de feue lady Rivers. Les choses en restèrent là, et l'événement de cette mort n'ayant rien que de vraisemblable, personne ne s'avisa de la révoquer en doute. A la mort du dernier lord Ra-

vensdale, le colonel s'empara, comme son plus proche héritier, des ses domaines et de son titre. Il l'a soutenu, depuis, avec un éclat et une réputation d'honneur et de vertu fait pour en imposer à tous les yeux : mais l'œil de celui qu'on ne peut tromper, ne s'est point détourné de dessus son crime ; et pour le publier, il a fait entendre aux hommes le cri de la conscience du coupable lui-même. Lord Ravensdale n'a pas fermé son cœur aux sentimens de la religion ; il sait que l'œuvre d'iniquité ne se couvre pas des ombres de la mort, et que le châtiment suit le coupable au-delà du tombeau : les désastres de sa propre famille qu'il regarde, peut-être avec raison, comme le commencement de la vengeance divine, ont réveillé dans son cœur, le remord assoupi par la prospérité ; il a lui-même confessé tout ce que je viens de vous raconter.

Quelqu'un demanda, dans ce moment, à parler à M. Evans ; il pria le

docteur de lui permettre de le quitter pour un instant, il lui promit de revenir promptement.

CHAPITRE LXIII.

La curiosité ramena bientôt le bon curé auprès du docteur, qui reprit son récit, ainsi qu'il suit: je ne vous dissimulerai pas, monsieur Evans, que lorsque dans les angoîsses du remord, milord Ravensdale me fit, à moi-même, cet étrange aveu, je ne pus d'abord l'en croire; je pensai long-tems que tout cela n'étoit rien que le fantôme d'une imagination ébranlée par la violence des affections nerveuses qu'il éprouvoit en effet: il s'expliquoit cependant, avec l'accent d'un homme vraiment pénétré du repentir d'un grand crime, et mettoit dans son récit tant de détails et tant d'ordre, que je cédai au soupçon, et crut qu'il étoit de mon devoir de m'assurer, par tous les moyens possibles, de l'exactitude d'un fait si important, même pour le repos du malheureux comte.

Ma première démarche fut d'aller trouver ce Lawrence-Flinn, que je savois tenir une auberge dans le fond du comté de Clare, à soixante ou soixante-dix milles de Ravensdale; je l'y trouvai en effet, et le prenant à part: je viens, lui dis-je, conduit par Dieu même, pour savoir de vous qu'est devenu l'enfant du dernier lord Rivers; parlez, dites la vérité, toute la vérité, comme vous la direz un jour devant le juge à qui rien n'est caché.

On ne peut exprimer le trouble et la confusion du malheureux Flinn, à cette question inattendue; il est papiste et superstitieux; son premier mouvement fut de se jetter à genoux, et de me conjurer en faisant mille signes de croix, que je voulusse bien ne le pas faire pendre.

Qu'avez - vous fait de l'enfant, répétai-je; l'auriez-vous assassiné?

Non, non, bon Dieu, s'écria-t-il avec

de nouveaux signes de croix; — vous me le représenterez donc ?

Il y a vingt-trois ans que je ne l'ai vu, et que je n'ai entendu parler de lui.

Malheureux, qu'est-il devenu ? Réponds-moi ; crois-tu que j'ignore l'infâme traité qui te lie avec celui qui ôse prendre le titre de lord Ravensdale.

Il avoua alors que, séduit par les offres brillans que lui avoit fait le colonel, s'il vouloit le seconder dans le dessein où il étoit de faire disparoître cet enfant, alors confié aux soins de sa femme ; il avoit obtenu de celle-ci de déclarer que l'enfant étoit mort ; et avoit même fait enterrer à sa place, un simulacre d'enfant : cependant, ils avoient remis le véritable à un certain Michaël Carrol, dont la femme nourrissoit, et lui avoit donné avec l'enfant, vingt guinées, et l'ordre de le porter à Londres, et de le déposer à l'hôpital des enfans trouvés, sous le nom d'Edouard, et comme le fils d'une femme de qualité qui vouloit tenir sa naissance

secrète. Voila, ajouta cet homme, tout ce que je sais de cet enfant : je vous ai tout dit, et comme si j'étois au jour du jugement.

Jour vraiment terrible pour vous, repris-je, mais qu'est devenue votre femme ?

Elle est morte depuis long-tems, et n'a survécu que de peu de mois à la perte de l'enfant.

Et ce Michaël Carrol, est-il mort aussi?

Je crois qu'il vit encore, me dit-il; et je sais qu'il étoit, il y a quelques années, invalide à l'hôpital des vieillards, à Dublin.

Il suffit, repris-je; vous avez, Mr. Flinn, un grand crime à expier. Allez trouver, sur l'heure même, lord Ravensdale, vous le verrez dans l'agonie des remords du crime que vous avez partagé avec lui : hâtez-vous, et portez-lui, du moins, cette consolation que le sang innocent qu'il croit avoir versé, n'a pas coulé, et que l'enfant de son frère

est peut-être encore vivant. J'écrivis à l'instant une lettre dont je le chargeai, pour le malheureux comte, et je ne le quittai pas que je ne l'aie vu partir pour Ravensdale. Je partis moi-même pour Dublin, et m'enquis de Carrol que je trouvai à l'hôpital royal, ainsi que me l'avoit annoncé Flinn; j'obtins l'ordre de le faire arrêter, et c'est lui que j'emmenai avec moi, accompagné de deux constables.

Fort bien, dit Evans; et qu'avez-vous appris de lui? Qu'est devenu l'enfant? Il avoue l'avoir reçu de Flinn, aussi bien que les vingt guinées; et il ajoute qu'il quitta l'Irlande avec sa femme qui allaitoit l'enfant, en même-tems que le sien propre, dans l'intention d'aller à Londres, et de s'acquitter de la commission, en le déposant à l'hôpital des enfans trouvés; qu'ils passèrent sur le paquebot d'Holyhead, et cheminèrent tantôt à pied, tantôt sur les charrettes qu'ils rencontroient, jusqu'à St.-Asaph:

comme ils traversoient ce dernier village, la chaleur du jour, et la fatigue de la marche, les firent s'asseoir à l'ombre d'une haie qui servoit d'enclos à un jardin : un homme, qu'ils reconnurent à son costume ponr un ecclésiastique, s'y promenoit à pas lents, et avec toute l'expression de la douleur; ils le virent enfin entrer, et s'asseoir dans un bosquet, tout près du lieu ou eux-mêmes étoient placés.

Depuis quelques momens, M. Evans paroissoit fort agité; à cet instant, une larme s'échappa de ses yeux; le docteur Burton qui ne l'apperçut pas, ou qui l'attribua à ce que son récit avoit de touchant pour toute ame sensible, continua ainsi : Carrol avoue qu'il crut avoir trouvé l'occasion de se débarasser des frais et de l'embarras de sa commission, en abandonnant l'enfant à la merci du bon ecclésiastique, sur la pitié duquel il comptoit; je fis, ajoute-t-il, part de cette idée à ma femme; l'enfant dormoit sur

ses genoux, elle me le remit et s'éloigna: j'écrivis son nom avec un crayon, sur un petit morceau de papier; et pour le faire crier, et appeller l'attention de l'ecclésiastique, je lui fis sur le derrière du col une incision en forme de croix, avec le canif qui m'avoit servi à tailler le crayon avec lequel j'avois écris son nom sur le papier que je laissai auprès de lui, derrière le bosquet où j'avais vu entrer l'ecclésiastique; et je m'éloignai pour m'assurer du succès de mon entreprise; je vis bientôt celui sur la charité duquel j'avois compté, sortir du bosquet, et prendre dans ses bras le pauvre innocent: qui que tu sois, s'écria l'homme bienfaisant, sois le bien-venu! Le ciel t'adresse à moi, et je ne te repousserai pas, tu seras mon fils; et en disant ces mots, il emporta l'enfant: le bon Evans, que la fin de ce récit avoit ému au dernier point, ne put se contenir plus long-tems; et au grand étonnement du docteur Burton, il laissa échapper un torrent de

larmes ; et se jettant à genoux : Dieu de bonté, s'écria-t-il, que tes voies sont adorables ! Je te rends grâces de m'avoir choisi pour être ici l'instrument de tes miséricordes ; et se levant : oh docteur Burton, dit-il, c'est moi qui suis cet homme, cet ecclésiastique affligé dont vous a parlé Carrol ; et cet enfant sur qui veilloit la providence, c'est Edouard, cet Edouard que vous connoissez, et dont lord Ravensdale, lui-même, s'est montré le bienfaiteur.

Le docteur Burton ne fut pas moins étonné que ne l'avoit été Evans lui-même, en apprenant cet étrange mistère ; et sa joie égaloit sa surprise. Son plus ardent desir, depuis qu'il avoit été informé que le fils du lord Ravensdale étoit encore vivant, avoit été de pouvoir le rendre à sa famille et à son rang ; mais le retrouver dans la personne même d'Edouard, de cet Edouard déjà si cher à toute la famille : c'était un de ces bienfaits de la providence, qui surpassent

quelquefois les vœux mêmes des mortels.

Evans demanda qu'on fit venir Carrol et ceux qui l'accompagnoient ; il confirma, en leur présence, tout ce que venoit de raconter le docteur. Le bon curé sortit un instant, et rentra, en tenant dans ses mains, une petite cassette, et l'adressant au docteur et à Carrol : voilà, dit-il, encore un témoin irrécusable de tout ce que vous venez de déclarer : ce sont les langes dans lesquels notre Edouard étoit enveloppé. Voici le papier sur lequel étoit écrit son nom, et que je trouvai près de lui ; il y a vingt-trois ans que je le garde avec soin. Reconnoissez-vous ces caractères, maître Carrol ? Oui, devant Dieu, répondit Carrol, je les reconnoîtrais en quelque lieu que je les trouve.

Le fait étant suffisamment constaté, l'on congédia Carrol, qui fut remis en liberté.

Ah, docteur Burton ! dit le bon Evans, après quelques instans de silence, que

les jugemens des hommes sont incertains! Ce jour qui me donna Edouard, je l'ai long-tems regardé comme l'un des plus malheureux de ma vie : c'étoit le 20 juillet, soixante et un, dans la matinée, sur les onze heures; mon fils unique, âgé seulement de quinze jours, venoit d'expirer sur le sein de sa mère ; il étoit depuis deux jours, dans les convulsions de la mort ; je me tenois depuis ce tems près du lit de ma pauvre femme, et je lui vis rendre les derniers soupirs. Déjà nous avions vu mourir notre fille, âgée de 7 ans, et nous restions sans enfans. La douleur de ma femme étoit extrême. Je m'étois assuré qu'il n'y avoit plus rien à espérer de mon fils, il étoit mort; et craignant moi-même de succomber à l'horreur de ce spectacle, je descendis dans le jardin, pour prendre un peu l'air ; j'entrai, ainsi que vous l'a dit Carrol, dans le bosquet, où je donnai un libre cours à mes larmes; mais la providence avoit tout disposé pour que

j'y trouvasse de quoi réparer, en quelque sorte, la perte que je venois d'éprouver. Je pris l'enfant et le portai à ma femme. Le ciel, lui dis-je, qui permet l'affliction, et qui envoie la joie, nous rend ce fils à la place de celui que nous avons perdu ; bénissons le nom du Seigneur, et je déposai Edouard sur son lit : son premier mouvement fut celui de la surprise; mais l'attachement quelle avoit en général, pour les enfans, la ramena bientôt à un autre sentiment; elle prit celui-ci, lui présenta son sein, et lui donna, dans son cœur, la place de son fils. Nous apperçûmes que ses langes étoient tachés de sang, ainsi que vous le pouvez encore voir ; nous le déshabillâmes et reconnûmes qu'il venoit de l'incision que Carrol lui avoit fait derrière le col. Edouard paraissoit avoir environ deux mois ; ses traits et toute sa personne annonçoient la vigueur et la santé, qui font les charmes de l'enfance. Nous nous habituâmes bientôt à

l'aimer comme notre propre fils. Depuis lors nous n'avons eu qu'à nous louer de sa conduite et de sa tendresse pour nous ; et vous conviendrez, docteur, qu'il est impossible de trouver homme plus accompli que notre Edouard ; il ignore lui-même qu'il ne soit pas notre fils ; mais je garantirois bien qu'il ne sera pas moins bien placé dans le haut rang où l'appelle la providence, que dans l'humble état où il lui a plu de le laisser jusqu'à ce jour. Je le connois assez pour être votre caution sur ce point, répondit le docteur, et j'ajoute que cette ignorance de son état, et l'excellente éducation qu'il a reçue près de vous, monsieur Evans, est le plus grand bonheur qui ait pu lui arriver.

Madame Evans entra alors ; elle avoit déjà appris de Carrol une partie des événemens qui venoient d'être découverts. Son mari et le docteur achevèrent de l'en instruire. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas rencontré notre

Edouard, dit-elle, au docteur Burton? vous ne venez donc pas de Bangor? Non, reprit le docteur, je viens de Conway; j'avois d'abord dirigé ma marche vers Saint-Asaph, dans l'espérance que Carrol me pourroit faire connoître la personne, ou du moins la maison auprès de laquelle il avoit déposé l'enfant; il m'a, en effet, conduit à cette maison; mais personne ne pût nous y donner de renseignemens sur l'objet qu'il nous importoit de savoir; seulement une bonne femme qui tient une boutique, nous a appris qu'elle étoit occupée par vous, à peu-près dans le tems dont nous lui parlions, et que vous seul, sans doute, pouviez nous instruire de ce qui s'y étoit passé alors. Je m'empressai donc de me rendre ici; mon intention étoit bien de ne pas quitter ce pays, sans venir voir votre cher Edouard; mais j'étois loin de penser que cette maison dût me rendre le lord Rivers, dans la personne de votre fils; car, n'en doutez

pas, Edouard ne cessera jamais de vous chérir et de vous honorer l'un et l'autre comme ses véritables parens.

La conversation en étoit là quand Edouard arriva à la porte du presbytère. L'exercice et le grand air lui avoient rendu cette fraîcheur de teint et cette vivacité que les dernières nouvelles de Ravensdale lui avoient fait perdre depuis quelques jours.

Dès que David lui eût dit que le docteur Burton était à la maison, et avoit quelque chose d'important à lui apprendre, il lui remit son cheval, et courrut s'informer de Cécilia; car, il étoit loin de penser qu'il fût lui-même, à-la-fois, l'objet de la visite et des importantes nouvelles du docteur Burton. Il lui témoigna, d'abord, toute la joie qu'il avoit de le recevoir dans la maison de son père, et celui-ci, pût juger à la franchise de ses expressions, que le presbytère de Tigwin étoit, en effet, le séjour de l'hospitalité.

Il étoit convenu, entre le bon Evans et le docteur, qu'on n'informeroit Edouard, de rien, qu'après le diner; et le docteur se borna à répondre à toutes ses questions sur Cécilia et lord Ravensdale, que lady Cécilia se portoit bien, et que pour milord, il avoit des nouvelles qui probablement le rendroient bientôt à la santé. L'air d'assurance et de satisfaction avec lequel le docteur Burton lui tint ce discours, dissipèrent, d'abord, toutes ses craintes sur l'événement dont Cécilia l'avoit informée par sa dernière lettre, et il se trouva parfaitement disposé à faire honneur au repas simple, mais abondant, que madame Evans disposoit elle-même sur table.

CHAPITRE LXIV.

Après qu'on eut desservi, et que la bouteille de vieux vin de Porto eut fait le tour de la table, la conversation retomba sur lord Ravensdale. Edouard, qui en y réfléchissant, ne pouvoit concilier les dernières nouvelles que lui venoit de donner le docteur avec celle qu'il avoit reçu de Cécilia, témoigna de nouveau son inquiétude au docteur, en le priant de lui donner des détails sur l'état de la santé de milord. Je vous répète, répondit le docteur, que milord Ravensdale est en ce moment en parfaite santé, et de corps et d'esprit.

Cela ne se peut, docteur, il n'y a pas deux jours que j'ai reçu, de lady Cécilia, une lettre qui me dit tout le contraire, et qui ajoute, même, que vous avez quitté le château pour suivre une

affaire dont le résultat devoit avoir une grande influence sur la santé de son père.

Tout cela est vrai, reprit le docteur, et n'empêche pas que je ne puisse vous affirmer de nouveau que milord Ravensdale est en fort bonne santé; lady Cécilia ne le connoît pas aussi bien que moi, et milord n'étoit pas auprès d'elle quand elle écrivit cette lettre.

En vérité, docteur, je serois presque tenté de croire que milord vous a communiqué un peu de sa maladie.

Non, mon cher Edouard, et j'en appelle à vos chers parens, monsieur et madame Evans; ils peuvent vous dire si milord ne se porte pas bien; si même il n'est pas dans cette maison à l'heure que je vous parle.

Et où donc? s'écria Edouard, et il cherchoit dans les yeux de son père un éclaircissement de ce mystère; mais le docteur se leva, et lui dit avec ce sourire qui n'exclut point la gravité : C'est vous

qui l'êtes ; votre véritable nom ; votre véritable titre est Edouard Rivers, comte de Ravensdale. M. Evans, votre père adoptif, peut lui-même vous le confirmer.

Madame Evans se leva alors, et pressant Edouard contre son cœur ; nous ne vous trompons pas, mon cher fils, et ce nom que je vous donne, n'est que l'expression de ma tendresse ; la nature vous a donné une autre mère qui mourut en vous donnant le jour ; vous êtes né comte de Ravensdale.

Edouard resta quelques instans immobile et pensif ; il fixoit monsieur et madame Evans, dont les yeux étoient baignés de larmes de tendresse et de satisfaction. O mon père ! ô ma mère ! s'écria-t-il ; car je ne pourrai jamais vous donner d'autre nom, expliquez-moi donc ce mystère, dont l'issue toute aventageuse qu'elle me puisse être, sous le rapport de la fortune, ne me consolera

pas du regret que j'ai de savoir que je suis né d'autres que de vous.

Mon cher Edouard, lui dit le bon Evans, vous rappellez-vous le jour que je vous reconduisis, jusqu'à Holyhead et me séparai de vous lorsque vous rejoignîtes, pour la première fois, votre régiment ?

Sans doute je me le rappelle et je ne l'oublierai jamais, répondit Edouard ; vous me prîtes la main à l'instant où je vous quittois pour monter à bord, et me dites que vous étiez dépositaire d'un secret sur mon sort, qui me seroit, sans doute, quelques jours d'une grande importance; mais que vous deviez encore me taire, parce qu'il ne pouvoit, en ce moment, m'être d'aucune utilité. Je n'ai pas oublié non plus le présent que vous me fîtes en me disant ces mots ; et la promesse que vous exigeâtes de moi : J'y serai fidèle.

Fort bien, reprit le vieillard ; le secret que j'avois à vous révéler, consis-

toit à vous faire connoître que vous n'étiez pas mon fils, et c'étoit tout ce qu'alors je savois sur ce sujet. J'ignorois absolument toutes les circonstances de votre naissance, qu'il n'a plût à la providence de me réveler qu'aujourd'hui ; et ne pouvant vous donner aucune lumière sur les auteurs de vos jours, je pensai que la partie de ce secret, la seule que je connusse moi-même, pourroit vous affliger sans vous être d'aucun avantage ; je me bornai à vous faire connoître qu'il y avoit dans votre destinée quelque chose d'extraordinaire que le hasard pourroit un jour vous dévoiler, afin que vous ne refusiez pas d'ouvrir les yeux aux lumières qu'il pourroit plaire au ciel de vous envoyer sur ce sujet. Je me tus sur le reste. La providence dont les voies sont secrettes, et qui suit de l'œil tous les pas des hommes, nous a conduit aujourd'hui à l'entière connoissance de cet important secret ; elle l'a dévoilé au grand jour, et a pris

soin elle-même de l'entourer de circonstances qui en rendent l'authenticité incontestable.

Monsieur Evans apprit à Edouard par quels événemens et de quelle manière il lui étoit tombé entre les mains. Le docteur lui donna aussi tous les détails qu'il put désirer sur le véritable état de la santé du lord Ravensdale; il lui apprit que la cause de sa maladie, étoit sur-tout dans l'angoisse du remord que lui causoit le souvenir de son usurpation; il ne lui cacha pas les motifs de la démarche qui lui avoit si bien réussi; et il ajouta, en se félicitant de la part qu'il avoit eu à la découverte du véritable héritier du nom de Ravensdale, j'espère, milord, que de long-temps on ne le verra s'éteindre, ainsi qu'il en a été menacé. Vous saurez conserver à vos descendans l'héritage de gloire que vous ont acquis vos ayeux.

Messieurs, tout ce que vous venez de m'apprendre est si extraordinaire que si je l'eusse entendu de la bouche de tout

autre que de vous, je serais loin de le croire, et je ne vous dissimule pas que cette étrange révolution dans mon sort a quelque chose qui m'étonne. Je vous supplie donc, d'abord, de ne me point prodiguer des titres qui m'ont été si étrangers jusqu'à ce jour, et qui certainement doivent me l'être encore, du moins jusqu'à ce qu'un acte authentique, émané de l'autorité suprême, ait consacré mon droit à les porter. En attendant, ajouta-t-il, en se retournant vers monsieur Evans, dont les yeux remplis de larmes se fixoient sur lui, que je sois toujours votre Edouard; ne me privez pas du doux nom de votre fils; c'est encore, ce sera toujours le plus précieux de mes titres.

Mon cher Edouard, quelque soit désormais le nom que je doive vous donner il me sera cher; si votre cœur éprouve encore quelque plaisir à m'appeler du nom de père, le neveu n'en ressentira pas moins à vous donner celui de fils. Le rang et la richesse qui vont

vous environner ne changeront rien aux sentimens que j'ai conservé pour vous depuis le jour où je vous trouvai abandonné de toute la terre et sans autre fortune que cet habit de simple toile, et teint de votre sang.

« Oui, je suis votre fils, je veux toujours l'être; mes yeux n'ont jamais vu le père qui me donna le jour; mon cœur ne méconnoîtra pas celui qui prit soin de mon enfance; ma mère eut à peine le temps de jetter un regard sur moi, et voici le sein que j'ai pressé, les yeux qui, les premiers, ont sourit aux miens. S'il plaisoit au ciel de me rendre mes véritables parens, ils auroient droit à tous mes respects; mais vous qui m'avez tenu lieu de père, et qui en avez rempli à mon égard tous les devoirs sans en avoir les obligations, vous aurez toujours des droits sur ce cœur que vous avez formé; vous ne lui avez pas appris à être ingrat, il ne peut perdre le souvenir de vos bienfaits. Edouard, en disant ces

mots, tenoit les mains du bon Evans et de sa femme entre les siennes, et il les pressoit tour-à-tour sur ses lèvres.

Cette effusion d'un cœur reconnoissant, et la modération avec laquelle Edouard avoit reçu la nouvelle de son élévation, confirmèrent le docteur Burton dans la bonne opinion qu'il avoit conçu depuis long-temps de la bonté de son naturel et l'excellence de son cœur. Il pressentoit avec une vive satisfaction que le nouveau lord Rivers feroit la gloire de sa patrie, et de l'ordre auquel il venoit, en quelque façon, de le rendre.

Evans et sa femme le fixoient avec des yeux pleins de larmes d'attendrissement. Ils jouissoient en silence de la douce impression qu'avoient fait sur eux les dernières caresses; et le calme du bonheur avoit succédé aux éclats de la joie; mais Edouard remplit son verre et porta la convalessence et le retour à la paix du vieux duc, en déclarant que c'étoit,

après son père, là présent, la personne du monde à laquelle il croyoit avoir le plus d'obligation, et qu'il respectoit le plus. La santé de lady Cécilia suivit bientôt ; et la bouteille passant à la ronde, la gaîté reprit ses droits sur tous les cœurs contens. Cette fête dura aussi long-temps que les bornes de la tempérance le purent permettre à Evans et au docteur, qui jamais, en aucune occasion, ne les avoient franchies. Enfin, on emporta les verres ; Edouard alla, suivant son usage, visiter Brillant et Bélisaire, c'étoit les noms qu'il avoit donné à ses deux chevaux ; il étoit auprès d'eux quand David arriva pour leur rendre aussi ses soins journaliers. Edouard remarqua un air d'embarras dans son fidèle compagnon, qui se tenoit, chapeau bas, à une certaine distance et en le regardant en face.

Qu'est-ce David, lui dit-il ? aurois-tu reçu quelque nouvelle fâcheuse de Molly Doran ?

Non, votre seigneurie; mais on dit là-haut que votre seigneurerie est un lord.

Eh bien, un lord te fait-t-il peur? ou serais-tu fâché d'apprendre qu'en effet j'en suis un?

A dieu ne plaise, votre seigneurie, je crains seulement que vous ne vouliez plus faire à un pauvre haire comme moi, l'honneur de causer avec lui.

C'est-à-dire que si tu devenois lord, toi, tu commencerois par oublier tes anciens amis.

A dieu ne plaise, votre seigneurie; mais je ne deviendrai jamais lord, moi!

Qui sait? il y a deux heures que j'étois aussi éloigné que toi de penser que cela put m'arriver; mais sois tranquille mon pauvre David, que je sois lord ou que je ne le sois pas, je n'en oublierai pas davantage que je suis homme, et que David Morgan a partagé avec moi beaucoup de misères qu'il n'appartient qu'aux hommes d'éprouver.

Le Ciel vous bénisse ! Je voudrois à-présent, que votre seigneurie fut une majesté.

Tu imagines que cela vaudroit beaucoup mieux pour toi ?

Je l'espère du moins, votre seigneurie.

Tu pourrois bien te tromper, mon enfant ; et il n'est même pas sûr que cela valut mieux pour moi ; je ne vois guère dans quel rang et sous quel titre je serois plus heureux que je ne l'ai été sous le nom d'Edouard Evans, et je te prie de vouloir bien ne pas m'en donner d'autres, du moins jusqu'à ce que j'aie bien décidément le droit de le porter.

He quoi ? n'êtes-vous pas lord ? On le dit; mais il y manque encore quelques formalités, et jusqu'à ce que tout cela soit bien assuré, je m'en tiens au nom d'Edouard que j'ai porté jusqu'à ce jour, et dont je me serois fort bien contenté jusqu'au bout.

Achèves cependant de penser tes che-

vaux, et te préparer à faire, sous peu, une visite à Molly Doran ; car j'imagine que nous passerons bientôt en Irlande.

Sa nouvelle seigneurie retourna à la maison et laissa David tout étonné de voir que son maître n'avoit pas perdu la tête en trouvant ainsi, tout-d'un-coup, la dignité de lord et cent mille écus de rente : Certes, se disoit-il, si j'en trouvois seulement la centième partie, j'en deviendrois fou. Il faut bien que cette tête-là soit autrement faite que la mienne.

Edouard en rentrant dans le salon, trouva que le bon curé et le docteur s'entretenoient encore des événemens extraordinaires que cette journée avoit révélés. En suivant la marche, ils ne pouvoient méconnoître la main de la providence qui les avoit conduis. Jamais, en effet, son action ne se manifesta plus clairement qu'à l'égard d'Edouard, disoit le docteur ; ce n'étoit pas assez de tout ce que vous avez remarqné vous même, il falloit encore qu'après son der-

nier naufrage, sauvé presque seul et d'une manière vraiment miraculeuse, il fut recueilli par la personne à laquelle il tient de plus près, et qui reçut en lui, sans le savoir, le fils de sa propre fille. Mais êtes-vous bien sûre, docteur, interrompit Edouard, que mistriss Waldron ait été absolument ignorante sur ce point?

Je le crois du moins, réponditle docteur, elle étoit encore à Ravensdale quand j'en suis parti, et je ne sache pas qu'elle ait rien dit ou rien témoigné qui annonça, de sa part, le moindre soupçon de la vérité.

Pour moi, reprit Edouard, je n'oserois affirmer qu'elle n'en eût pas quelque connoissance, et je me rappelle fort bien l'avoir souvent entendu me parler dans des termes qui me parurent alors tout-à-fait énigmatiques, mais que je crois, aujourd'hui, avoir indiqué assez clairement qu'elle me soupçonnoit d'être son petit-fils.

Cela ne seroit pas moins surprenant, reprit le docteur que tout ce que nous avons vû d'ailleurs; car je ne vois pas d'où lui auroit pu venir cette connoissance si ce n'est une inspiration d'en-haut.

Je ne puis croire, reprit Edouard, que le ciel ait interverti l'ordre de la nature pour un sujet de si peu d'importance ; cependant, je le repète, elle m'a plus d'une fois témoigné par ses discours et surtout par ses sentimens pour moi, qu'elle n'étoit pas dans l'ignorance du lien qui m'unit si étroitement à elle.

C'est encore un fait qui sera intéressant deconstater, et je m'en occuperai la première fois que j'aurai le plaisir de voir mistriss Waldron, reprit le docteur.

Je conviens avec Edouard, dit monsieur Evans, que le ciel sagement économe de l'exercice de sa puissance ne se communique aux hommes par les voies miraculeuse, que dans des circonstances importantes, et rarement

des intérêts purement temporels lui paroissent mériter une attention si particulière, mais ne peut-il point sans rien changer à l'ordre naturel et apparent des choses, suggérer telle idée, tel pressentiment qu'il lui plaît, à l'être qu'il à doué de la faculté de penser et de prévoir. Je ne prends pas sur moi la décision de cette importante question ; je la laisse, docteur Burton, à plus savans que moi, et ce qu'Edouard nous assure des discours et de la conduite de mistriss Waldron à son égard, pourront du moins servir à asseoir une opinion sur ce point.

L'arrivée de mistriss Evans, mit fin à la conversation des deux ecclésiastiques. Edouard aida sa mère à faire les honneurs du thé, puis il se retira dans sa chambre pour se livrer aux nombreuses réflexions que lui faisoient naître les événemens de la journée.

CHAPITRE LXV.

L'ESPÈCE d'indifférence, avec laquelle Edouard avoit reçu la nouvelle de la révolution survenue dans sa fortune, étoit l'effet de la modération qu'il savoit garder en toute circonstance, plutôt que d'un mépris sistématique pour les honneurs et les richesses ; il avoit le jugement trop bon pour ne pas sentir qu'un grand nom et un riche patrimoine, sont des avantages réels, et il recevoit comme un bienfait de la providence, celui auquel il venoit d'être appelé par des voies si étranges. Ce qui le charmoit, sur-tout, dans cet événement, c'étoit le nouveau rapport dans lequel il se trouvoit placé à l'égard de Cécilia. Il avoit à lui offrir un rang flatteur pour son amour-propre qu'elle avoit dédaigné pour l'amour de lui, et il pouvoit mettre à ses pieds,

comme un gage de son amour reconnoissant, l'héritage même qu'il croyoit recevoir d'elle. Son cœur délicat se livroit avec abandon à ces pensées qui faisoient, en ce moment, l'objet de ses méditations solitaires.

Ces rêveries furent cependant interrompues par le bruit d'un carosse qui s'arrêtoit devant la maison. Monsieur et madame Evans se demandoient qui pouvoit venir à cette heure, et Edouard étoit déjà à la porte à l'instant où une femme descendait de la voiture; il lui offrit la main, sans pouvoir distinguer ses traits, à cause de l'obscurité de la nuit, et il ne fut pas peu surpris, en entrant dans la salle, de reconnoître, en elle, Mist. Waldron ; elle-même ne reconnut Edouard que dans ce moment, et sans prendre le tems de parler à qui que ce soit de la compagnie, elle s'écria : O mon cher Ravensdale! Sang précieux de ma chère Lætitia! laisse-moi te presser sur mon cœur.

Oh ! ma bienfaitrice, reprit Edouard, ce n'est que d'aujourdhui que j'ai appris que vous êtes ma mère ! et en disant ces mots, il l'embrassoit, avec toute l'expression de la nature et de la reconnoissance, et il ajouta, en lui présentant madame Evans et son mari : Voilà celle que j'ai, jusqu'à ce jour, appelée du nom de mère, voici ceux qui vous rendent, après vingt-trois ans, le fils dont ils ont élevé l'enfance.

Mistriss Waldron ne put voir, sans une vive émotion, les nourriciers de son petit-fils; elle leur témoignoit sa reconnaissance, par des larmes d'attendrissement, et en remerciant le ciel, qui, en rendant son Edouard à sa fortune et à ses droits, le mettoit à même de reconnoître leurs soins. Elle salua enfin, le docteur Burton, pour lequel elle avoit toujours une estime particuliere, et que, dans la circonstance présente, elle étoit charmée de retrouver.

Madame Evans fit apporter, de nou-

veau le thé, et recommanda à Edouard, d'attendre, pour occuper mist. Waldron, des nombreuses questions qu'il avoit à lui faire, qu'elle se fût reposée et rafraîchie; et elle ajouta, en riant : Vous m'avez été jusqu'à ce jour obéissant et soumis, ne croyez pas que je veuille abandonner, sans les défendre, tous mes droits à une nouvelle venue.— Vous les conserverez, reprit Edouard, tant que je vivrai, ces droits, qui vous sont si bien acquis. Mon respect et mon obéissance se partageront entre vous, sans rien perdre de leur étendue, ajouta-t-il, en regardant mistriss Waldron, qui ne pouvoit lever les yeux de dessus lui, et ma joie est extrême de voir ainsi réunies les deux personnes du monde qui me sont les plus chères.

Mon cher Ravensdale, car ce nom vous appartient bien, répondit mistriss Waldron, ma joie ne le cède en rien à la vôtre, et ce m'est une vraie satifaction de pouvoir témoigner ma reconnoissance

à ceux qui, pendant vingt-trois ans, ont veillé à votre conservation et à qui je dois aujourd'hui le plaisir de revoir le fils que je croyois perdu.

Aussitôt que mistriss Waldron eût pris son thé, et quelle parut revenue de sa première émotion, Edouard qui s'étoit contraint jusqu'à ce moment, lui demanda enfin, des nouvelles de lady Cécilia et de lord Ravensdale.

Cécilia se porte bien, répondit mist. Waldron ; pour son père, vous devez cesser de lui donner le titre de lord, que son hypocrisie a trop long-tems usurpé sur le fils de ma Lætitia ; le titre de lord Ravensdale, n'appartient qu'à vous, mon cher Edouard, et grâce au ciel j'ai vécu assez long-tems pour pouvoir le remercier de vous l'avoir rendu.

Ce titre m'appartient, je me plais à le croire, à cause des droits qu'il m'assure à votre tendresse ; mais si vous avez quelques égards aux vœux d'un fils, vous me permettrez de ne le porter que

lorsqu'il m'aura été légalement conféré par un acte authentique de la législation, et vous vous abstiendrez de toute haine ou de mépris pour un homme que je suis habitué à respecter et à chérir comme un bienfaiteur, et qui fut mon appui, dans un tems où il me croyoit dénué de tout secours; et quant à l'usurpation qu'on lui reproche, l'aveu pénible qu'il en fait, après ving-trois ans, est suffisant pour le lui faire pardonner.

Il ne cherche pas à le nier, réprit mistriss Waldron, et je vous réponds qu'il ne fait nulle difficulté de vous reconnoître dès à-présent, pour le véritable lord Ravensdale ; il s'attend bien à vous le voir prendre.

Comment cela se peut-il ? et qui l'a pu informer d'un événement aussi extraordinaire, que celui de la découverte de ma naissance, que moi-même je n'ai appris que d'aujourd'hui ?

Oui, mais moi, je m'en suis doutée dès l'instant que je vous ai reçu à Glen-

demus, après votre nauffrage ; je fis part de mes idées, à cet égard, à miss Walker, et je vous parlai à vous même, dans des termes qui vous les auroient fait démêler si vous y eussiez fait attention.

Je ne fus pas sans les remarquer, reprit Edouard, mais alors je n'y attachai aucun sens; je présumai, du moins, que vous aviez quelques raisons, pour cacher celui qu'elles contenoient, et je ne cherchai pas à le découvrir. Aujourd'hui, cependant, je me les suis rappelées, et j'en ai fait part à mon père et au docteur, qui seront, l'un et l'autre, aussi charmés que moi, d'apprendre d'où vous pouvoit venir ce pressentiment.

Jusqu'à l'instant où je vous vis à Glendemus, reprit mistriss Waldron, je crus comme les autres, à la fable si artificieusement conçue par le faux lord Ravensdale, sur la mort de mon petit-fils, et je me tins même obligé à la reconnoissance pour la pension dont il me

laissa jouir, après la mort de ma chère Lætitia. J'étois loin de croire que cette foible libéralité n'étoit, de sa part, qu'un moyen de cacher l'horrible injustice que le ciel vient enfin de mettre en lumière; mais quand après vous avoir sauvé du nauffrage, Dieu, dont bénie soit la bonté, vous eût adressé à moi, et que le repos de la nuit eût rendu la fraicheur à vos traits défigurés par la fatigue, je fus frappée de leur ressemblance avec ceux de ma pauvre Lætitia, la feue lady Rivers. Vous prîtes par hasard, une guittare, qui lui avoit appartenu, et vous vous accompagniez une romance écossoisse, dont je fus touchée jusqu'aux larmes, car c'étoit un des airs favoris de votre mère, je le lui avois entendu chanter mille fois, et la ressemblance singulière que je trouvai entre vos deux manières de la chanter fût pour moi un nouveau sujet d'étonnement. Dès lors je fus frappée de cette idée, qu'une ressemblance si extraordinaire ne pouvoit

être un jeu du hasard, et que les rapports du sang pouvoient seuls l'avoir produit.

J'ignore s'il est une estime de la nature, une simpathie secrette, qui annonce au cœur d'une mère, la présence du fils que ses yeux ne peuvent reconnoître; mais je puis assurer, du moins, que cela se vérifia à mon égard, et que, dès cette première entrevue, j'éprouvai pour vous, des sentimens que je n'avois ressenti que pour ma chère Lætitia. J'étois instruite du généreux service que vous aviez, autrefois, rendu à celle que l'on a appelée, jusqu'à ce jour, lady Cécilia Rivers; je n'ignorois pas non plus votre passion pour elle, et le tendre retour de son amour désintéressé; cependant son frère mourut. Si, comme il étoit vraisemblable, vous obteniez la main de la sœur, je vous voyois propriétaire de l'héritage qui devoit appartenir aux enfans de ma fille; et je me disois: certes c'est mon fils; tant

d'étranges rapports ne sont pas les effets d'un vain hasard ; c'est Dieu lui-même, dont la main qui dispense toute justice, le rétablit dans l'héritage de ses pères. Cette idée m'étoit chère, et je ne pouvois m'en distraire; mais le sujet étoit si délicat, et supposoit de telless conséquences, que je résolus d'attendre, pour m'en ouvrir à qui que ce fût, que quelques nouvelles preuves vinssent à l'appui de celles que je croyois avoir. Je formai cependant le dessein de me transporter ici, et de m'assurer de la bouche même de nos respectables amis, si vous étiez, en effet, leur fils. J'étois occupée de ce projet, quand le prétendu lord Ravensdale, ou plutôt Dieu lui même, par son organe, découvrit au docteur Burton, le mystère d'iniquité, que je n'avois osé concevoir, et dont les détails me furent donnés par l'un des ses auteurs, Laurence Flinn. Bientôt on reçut les lettres du docteur Burton, dans lesquelles il rendoit compte de son entrevue avec

Michël Carrol, et de l'aveu qu'il en avoit tiré, que l'enfant avoit été déposé entre les mains d'un ecclésiastique du pays de Galles.

La pauvre Cécilia, dans la candeur de son cœur, me fit part de toutes ces circonstances; et ce moment fut le plus heureux de ma vie, car il ne m'étoit plus possible de douter que tous mes pressentimens s'étoient vérifiés; aussi, je ne fis nulle difficulté de les communiquer à lady Cécilia; et sa joie fut égale à la mienne, quand je lui appris que cet inconnu, dont l'existence devoit apporter tant de trouble dans sa maison, n'étoit autre que notre Edouard, lui-même.

Convaincue, aussi bien que moi, qu'il n'y avoit plus de doute à avoir sur l'existence du véritable lord Rivers, elle me conduisit à son père; je ne vous dissimulerai pas que mon premier mouvement fut celui du ressentiment, et que j'étois résolu à ne pas épargner les

reproches à celui qui voulut dépouiller mon fils, et qui m'a privé, vingt-deux ans, de ses embrassemens ; mais l'état de langueur dans lequel je trouvai ce vieillard que j'étois accoutumé à chérir et à respecter ; le remord et les regrets peints sur sa figure, et par-dessus tout, la présence de son innocente fille qui fondoit en larmes, me firent bientôt renoncer à mon dessein ; tout sentiment de haine s'éteignit dans mon cœur : je vous apporte des paroles de paix, dis-je au vieillard : « Dieu qui a permis que » votre faute se répara, vous pardonne » comme je vous pardonne moi-même ». Je lui fis part des soupçons que j'avois conçus long-tems avant que le malheur et le repentir lui eûssent, à lui même, arraché l'aveu de la vérité ; et je lui donnai l'assurance qu.il trouveroit, dans la personne d'Edouard, le seul, mais sûr remède à son mal.

Dieu soit loué ! s'écria le vieillard ; ce jeune homme est depuis long-tems

cher à mon cœur ; et si le ciel me rend en lui l'enfant que j'ai dépouillé, je cesserai de pleurer ceux que lui-même m'a enlevé, et je regarderai ce bienfait comme le gage du retour de sa miséricorde sur moi ; cette considération eût un effet aussi subit que sensible, sur sa santé : il parut recouvrer les forces avec l'espérance ; et quand je lui dis que j'étois décidé à partir de suite pour venir m'assurer ici, par moi-même, de l'exactitude des faits ; il se détermina à entreprendre, avec Cécilia, le voyage de Dublin : ils doivent y être arrivés l'un et l'autre, en ce moment ; et ils attendent sans doute, avec impatience, de nous voir tous près d'eux.

Edouard interrompit mist. Waldron, et lui demanda, tout bas, si elle n'avoit rien à lui dire de la part de Cécilia ? Pas un mot, reprit mistriss Waldron ; mais vous devez observer, ajouta-telle, que sa situation, à votre égard, est bien changée ; c'est de vous qu'elle attend,

maintenant, la fortune que son amour désintéressé vous destinoit, et qu'elle ne voudroit, soyez-en persuadé, accepter de nul autre, que de vous.

Ah! que ne suis-je déjà à ses pieds pour lui offrir et ma vie, et tout ce que je possède sur la terre.

Vous le pourrez faire bientôt, reprit le docteur, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on s'occupe de cette alliance, et pour moi, j'ai toujours desiré de la voir s'effectuer; mais aujourd'hui, elle devient indispensable, et ce mariage semble déjà résolu dans le ciel; et il sera ratifié sur la terre, reprit Edouard en souriant.

Le bon Evans racontoit cependant à Madame Waldron, qui ne se lassoit pas de l'entendre, ce qu'elle ne savoit pas encore de l'histoire d'Edouard; il lui fit voir la petite robe ensanglantée dans laquelle il l'avoit trouvé : la bonne dame versa quelques larmes en la regardant : c'est moi-même qui l'ai fait,

dit-elle, elle étoit du nombre de celles que je donnai à ma pauvre Lætitia, pour ses premières couches; je l'aurais reconnu quelque part que je l'eûsse vu; ces coutures sont bien les miennes, ajouta-t-elle, en en faisant remarquer la solidité; Edouard chercha à la distraire des tristes souvenirs que lui rappelloit la vue de cette robe; il seroit dommage, lui dit-il en riant, qu'un pareil chef-d'œuvre resta sans usage; vous l'avez destiné à l'héritier présomptif des lords Rivers, prenez seulement un peu de patience, et il ira, s'il plaît à lady Cécilia, bientôt à sa destination. Cette saillie de son petit fils décida tout-à fait la grand mère, et lui rendit toute la gaîté naturelle. Après le soupé, Edouard chanta quelques-unes de ces vieilles chansons Galloises, dont Evans et le docteur se rappelloient encore les refreins; mistriss Waldron se joignit à eux pour faire *chorus*, et chacun convint qu'il n'étoit pas possible de passer uue plus agréable

soirée ; Edouard seul étoit trop près de revoir lady Cécilia, pour être tout-à-fait de cet avis ; ce n'étoit qu'à ses pieds qu'étoit pour lui le bonheur ; et nous devons nous hâter de l'y conduire, en donnant toute fois, au docteur Burton et à mistriss Waldron, le tems de se reposer des fatigues de leur voyage.

CHAPITRE LXVI.

L'HUMBLE et hospitalière maison de Tigwin n'étoit pas, cependant, disposée pour recevoir de si nombreux hôtes, et ce ne fut pas une petite affaire pour mistriss Evans, que de loger tous ceux que cette journée *y* réunissoit; elle y réussit pourtant, mais il fallut qu'Edouard partagea le lit de son père, ou du moins de celui qu'il avoit, jusqu'à ce jour, chéri sous ce nom. Il étoit arrêté qu'on passeroit encore la journée du lendemain à Tigwin, et que le sur-lendemain on partiroit tous ensemble pour Dublin, car la présence de monsieur et de madame Evans, et leur témoignage, étoient nésaires pour constater la naissance d'Edouard, avec toute l'authenticité convenable. Carrol eût aussi l'ordre de s'y rendre avec les deux constables, mais seulement pour joindre le témoignage

de ce qu'ils avoient vu et entendu à celui des auteurs témoins, et avec l'assurance, pour Carrol, que cette affaire dans laquelle, après tout, il n'avoit que le moindre tort, n'auroit pas de suite fâcheuse.

Cependant, Edouard qui avoit à cœur de ne pas quitter Tigwin sans avoir fait quelques visites, desquelles il ne croyoit paspouvoir se dispenser,ordonna àDavid de seller ses chevaux. Le vieil Evans mena le docteur dans son jardin qu'il cultivoit lui-même, et lui en fit remarquer toutes les productions avec cette complaisance minutieuse d'un propriétaire; pour madame Evans, elle demeura avec mistriss Waldron, qu'elle entretenoit des gentillesses d'Edouard; elle lui raconta ses prouesses depuis le jour où il lui avoit souri pour la première fois, jusqu'à cet instant; et la bonne dame écoutait tout cela avec un ravissement qui n'appartient qu'à une grand mère d'éprouver. Madame Evans s'é-

tendoit sur-tout avec complaisance, sur les sentimens vertueux, et la pureté des principes qu'elle et son mariavoient inspiré de bonne heure, et dont elle avoit si bien profité; elle en étoit à cette partie de leur commun éloge, quand la fortune, qui se rit de l'orgueil des humains, s'avisa d'interrompre la conversation, en envoyant tout-à-coup, dans la salle, le petit Ned. Madame Evans qui avoit sur-tout recommandé à la gouvernante de le tenir caché, fut un peu surprise de cette entrée aussi brusque qu'importune; Ned étoit beau comme l'enfant de la nature; mistriss Waldron se leva pour l'aller embrasser, et demanda à madame Evans qui il étoit, et à qui il appartenoit; la bonne femme ne savoit que répondre, et rougit: l'enfant s'avisa d'appeller mistriss Waldron, bonne maman; et la chère dame qui avoit dans certains cas, une sagacité toute particulière, vit ce dont il s'agissoit, et s'adressant à madame Evans, il paroît, lui

dit-elle en riant, que malgré vos soins et ses heureuses dispositions, notre Edouard s'est quelquefois permis de déroger *à cette pureté de principes*.

Il est trop vrai, répondit madame Evans, et c'est la seule fois que cela lui soit arrivé; mais il avoua sa faute à son père: cet enfant vint au monde quelques mois après son départ pour l'Inde; je le reçus, et je pris soin de lui, en considération de mon Edouard dont il est le portrait vivant; et quoi qu'il puisse arriver, je suis résolue à ne me pas séparer de lui.

Oh, pour l'amour de moi, vous vous en séparerez bien pour quelques instans, interrompit mistriss Waldron, en prenant dans ses bras l'enfant qu'elle accabloit de caresses: la *pureté des principes*, ajouta-t-elle, nous défend de trouver bon qu'on nous donne de pareils marmots; mais la nature aussi, ne peut perdre tous ses droits; elle s'informa du nom et de l'état de la mère, et il fut convenu que

l'on laisseroit Edouard ignorer la découverte qu'elle venoit de faire : elle fit cependant venir la gouvernante qui prenoit soin de l'enfant, et lui donna cinq guinées pour reconnoître ses soins, et l'encourager à les continuer ; le pauvre Ned fut donc de nouveau, confiné dans sa retraite ; et la bonne servante, qui peut être ne l'avoit envoyé dans le salon que pour donner lieu à la séance qui venoit de se dénouer si heureusement pour elle, s'en fut on ne peut plus satisfaite.

Edouard, cependant, arriva à la porte de Molly-Price ; une nouvelle aussi extraordinaire que celle du changement de condition d'Edouard, ne peut être sue long-tems de toute une maison, sans l'être bientôt de tout le voisinage ; elle étoit parvenue jusqu'à la cabanne de Molly, et y avoit porté plus d'étonnement que de joie ; car la pauvre Molly croyoit sérieusement qu'un lord ne devoit pas s'occuper d'une pauvre femme

comme elle ; et elle ne fut pas peu surprise de sa visite ; elle le reçut avec l'air d'embarras, et la rougeur que la nouvelle fortune d'Edouard, et le souvenir de leur ancienne liaison, ne pouvoit manquer de produire ; la visite se passa affectueusement, mais avec toute la circonspection et la décence qu'exigeoit l'état repentant, et les nouveaux engagemens des deux parties. Molly étoit occupée à allaiter l'enfant qu'elle avoit donné, il y a environ deux mois, à son mari : Edouard lui demanda comment il en usoit à son égard, et si elle étoit heureuse dans son ménage ; aussi bien qu'on le puisse desirer, reprit Molly ; et sans des choses que je ne puis oublier. Dites que je ne puis pardonner, Molly.

Pardonner ! Et à qui ?

Mais à moi, continua Edouard.

A vous, monsieur Edouard, si l'on doit encore vous appeller de ce nom, je n'ai rien à vous pardonner ; ce n'est pas à vous que je dois m'en prendre, mais

bien à mon propre cœur qui, seul, m'a séduit. Si vous avez commis une faute, je ne suis pas moins à blâmer que vous-même.

La faute, reprit Edouard, nous appartient à tous deux; je le veux croire; mais je dois cependant la réparer autant qu'il est en mon pouvoir de le faire; et il la pria d'aller chercher son mari; en l'assurant qu'il veilleroit, pendant ce tems, à son enfant.

Richard, ainsi s'appeloit ce mari, arriva; c'étoit un garçon de bonne mine, robuste, et tout-à-fait propre au métier auquel la nature et la fortune l'avoient appelé; Edouard lui dit qu'il l'avoit envoyé chercher, parce qu'il lui vouloit du bien, et qu'il desiroit, d'ailleurs, qu'il assista à l'entretien qu'il avoit avec sa femme, avec laquelle il n'ignoroit pas qu'il avoit eu certaines relations avant son mariage. Richard avoua que Molly ne lui avoit pas laissé ignorer qu'elle avoit, comme beaucoup d'honnêtes filles,

ajouta Richard, eu mésaventure avant le mariage; mais que cela n'empêchoit pas qu'elle ne se conduisit fort bien dans son ménage; et que comme son intention, à lui, étoit de ne rien négliger pour la rendre heureuse, il espéroit qu'elle lui demeureroit fidèle.

Edouard l'affermit par son approbation, dans ses bons sentimens, et ajouta que, puisqu'il en étoit ainsi, et qu'ils étoient disposés à mériter leur bonheur par leur conduite, il se feroit un plaisir d'y contribuer par tous les moyens que la fortune lui mettoit dans les mains.

Il leur apprit qu'il devoit partir le lendemain pour Dublin, où il alloit pour prendre possession d'une fortune considérable; que son intention n'étoit pas d'y emmener son enfant, ni même de le prendre près de lui d'ici à quelque tems, et qu'il étoit dans l'intention de le confier aux soins de sa mère, à laquelle il donneroit une servante pour la seconder; et pour la mettre à même de subvenir à

ces frais, il remit à Molly, en présence de son mari, cinquante guinées.

Richard, ni sa femme, n'avoient jamais vu tant d'argent à-la-fois; et il ne leur étoit pas même venu dans l'idée qu'ils pussent jamais se voir propriétaires d'une telle somme : ils la reçurent donc avec toute l'expression de la reconnoissance et de la surprise. Edouard les quitta en leur promettant de ne pas s'en tenir à cette première générosité, et de ne les pas abandonner, tant que par leur conduite ils se rendroient dignes de ses bienfaits.

En sortant de chez Molly, Edouard alla visiter son bon homme de père qu'il n'avoit pas encore vu depuis son retour; c'étoit pourtant un de ses anciens amis, et il ne se rappelloit pas, sans attendrissement, les récréations de son enfance; il avoit passé d'agréables heures à entendre raisonner la harpe du vieux soldat sur laquelle il avoit, lui-même, pris ses premières leçons de musique. Quant

au vieux John, son amitié pour Edouard s'étoit, depuis, un peu réfroidie à l'occasion de sa fille; mais l'absence avoit éteint en lui toute rancune, et il fut ravi de revoir son jeune ami de retour, et en bonne santé.

Edouard s'excusa du mieux qu'il lui fut possible, auprès du bon homme; et comme il employa le même argument dont il venoit d'éprouver l'effet sur son gendre, la paix, entre eux, fut bientôt conclue; il invita le vieux soudrille à venir dîner au presbytère, et trinquer avec son ami David, en lui recommandant de ne pas oublier sa harpe; le bon homme promit de n'y pas manquer, et il se mit à rajuster les cordes cassées de sa harpe, bien résolu de donner, à Tigwin, un échantillon de son savoir-faire.

Edouard passa aussi chez monsieur et madame Watkin; mais ils étoient absens; leur fille, mariée à Cohbruke, étoit accouchée depuis peu, et ils y étoient

allés, l'un et l'autre, pour le baptême; cette circonstance, et celle de son prompt départ pour l'Irlande, le privèrent donc de voir ses deux anciens amis, et il rentra au presbytère sans plus s'arrêter; en arrivant, il trouva sa mère, c'est-à-dire, mistriss Evans, au milieu de ses hardes, de son linge, de ses meubles les plus précieux, et de ses moindres effets, pêle-mêle; elle faisoit ses malles, ou plutôt son déménagement, pour le voyage qu'elle devoit entreprendre le lendemain, et qu'elle regardoit comme une des grandes révolutions de sa vie: en effet, depuis qu'elle étoit au monde, elle ne s'étoit pas éloignée de vingt mille du toît qui l'avoit vu naître; quitter le pays de Galles, c'étoit pour elle, passer dans un autre monde; il ne lui étoit pas, jusqu'à ce jour, entré dans l'idée qu'elle put vivre ailleurs; et il ne falloit pas moins, pour la déterminer à cette étrange émigration, que l'espérance de contribuer à l'élévation de son

Edouard, et le desir de ne pas se séparer de ce cher fils et de son bon homme de mari, à la présence duquel elle n'étoit pas moins habituée, qu'à celle des montagnes de Galles. Le héros de la nouvelle Angleterre ne put s'empêcher de sourire, en voyant ces grands préparatifs; il invita la bonne mistriss Evans à ne se pas tourmenter de tant de soins; il lui conseilla de se contenter de prendre son linge et quelques robes, en ajoutant que ce seroit à lui à pourvoir à ce dont elle pourroit avoir besoin d'ailleurs; la bonne femme se rendit à ses avis; elle remit en leur place tous ses meubles, dont plusieurs venoient d'en être dérangés, pour la première fois, depuis vingt ans, et elle composa tout son bagage, de son linge de corps, et de deux de ses meilleures robes. Edouard lui rendit compte de la visite qu'il venoit de faire à Molly; et lui fit part de l'intention où il étoit de lui laisser son fils jusqu'à ce que son âge, et des circonstances plus

favorables, le missent dans le cas de l'appeller auprès de lui; ce plan contrarioit les vues de mistriss Evans qui étoit dans l'intention bien prononcée, de ne se pas séparer de son petit Ned; elle l'adopta, pourtant, sur l'assurance que lui donna Edouard, que quoiqu'il arriva, et quelque part qu'il fut, elle disposeroit de cet enfant comme de son propre fils, et l'iroit rejoindre, ou le feroit venir près d'elle, dès qu'il lui plairoit: elle termina cependant le grand œuvre de ses préparatifs de voyage, et descendit pour mettre ordre à ceux du dîner.

Adieu! du moins ponr long-tems, mets simples et frugals qu'assaisonne toujours l'appétit; adieu! légumes cultivés par nos mains; viandes et laitages succulens des troupeaux de nos montagnes; voilà la dernière fois, peut-être, que vous me serez servis à cette table qui est la mienne, sous ce toît qui m'appartient; peut-être j'aurai plus d'une fois sujet de vous regretter au milieu du

faste et de la splendeur d'une maison étrangère. Telles étoient les pensées qui occupoient le bon Evans, tandis que sa femme disposoit tout pour le repas; toute séparation, après une longue habitude, est pénible; l'idée que c'étoit la dernière fois qu'ils s'assoioient à cette table, dans ces lieux témoins, pendant vingt ans, de leur bonheur domestique, répandoit une sorte de mélancolie sur le front du bon Evans, et sur celui de sa compagne; Edouard s'en apperçut, et pour la dissiper, il eût recours à la musique, cet Antidote, certain de la tristesse, il fit placer Price dans un coin de la salle, et mettre près de lui David, et un large pot de bierre; il donna, d'autre part, ses soins à ce que le vin d'Oporto ne manqua pas aux convives; et grâces à ces précautions, et à la musique du vieux Price, la mélancolie fit part-tout, place à la gaîté, et les heures se passèrent avec la rapidité du plaisir: le pauvre Price fut, contre son usage, le

premier à se lasser de sa musique ; mais heureusement cela n'arriva que précisément à l'heure qu'il falloit pour prévenir son auditoire qu'il étoit tems de penser à se coucher ; chacun se retira en effet. Le pauvre John n'eût pas à regretter le tribut, un peu onéreux, qu'on avoit exigé de ses talens ; et le bon curé lui fit présent de sa vieille jument, qui l'emporta lui et son violon, sous la conduite de l'écuyer Morgan.

Le lendemain, dès le matin, les deux chaises de postes, commandées la veille, se trouvèrent à la porte ; dix heures sonnèrent, cependant, avant que mistriss Evans eût fini de mettre ordre à tout, et donné ses dernières instructions au père et à la mère de David, auxquels elle confia, en son absence, l'administration de la maison ; tout cela fait, il fallut encore aller faire ses adieux au petit Ned ; cette scène ne se passa pas sans larmes de la part de la bonne dame qui se promit bien d'user du droit que

lui avoit donné le père, de l'aller rejoindre, ou de le faire venir près d'elle quand il lui plairoit; enfin, après s'être laissé appeller trois ou quatre fois par son mari, elle arriva pour monter dans la voiture, où mistriss Waldron étoit assise depuis un quart d'heure; le bon curé prit place dans la seconde chaise, auprès du docteur Burton; Edouard et David, montés sur leurs chevaux, ouvrirent la marche.

Ils arrivèrent à Holyhead sans accident, et assez tôt encore pour avoir le temps de dîner avant que le paquebot partît.

Sur les six heures on vient les avertir qu'il étoit temps de se rendre à bord: Il faisoit nuit, le vent souffloit, et de l'auberge on entendoit le bruit de la vague qui se brisoit sur le rivage; à l'instant de sortir, la peur s'empara de la bonne madame Evans, qui auroit volontiers reprit le chemin du presbytère; mais sur l'assurance que lui donna mistriss Wal-

dron, que, de mémoire d'homme, jamais le paquebot d'Holyhead, n'avoit éprouvé d'accident, elle se laissa mettre à bord par Edouard. Il fit descendre les deux dames dans la chambre qu'il avoit arrêté, et leur conseilla de se jetter sur leurs lits.

CHAPITRE LXVII.

La vieille duchesse de Bedfort, dont le mari avoit été long-temps lord lieutenant d'Irlande, disoit que ce qu'elle avoit vu de mieux dans ce pays, c'est que le vent est toujours bon pour en sortir. L'exemple de nos voyageurs venoit à l'appui de cette assertion et jamais vent n'avoir été plus fait pour éloigner des côtes d'Irlande, que celui qu'ils eurrent pour y arriver. Edouard étoit assez accoutumé à la mer pour n'en être ni effrayé, ni incommodé, tel temps qu'il fit, et pourvu que le navire soit bon, et qu'il ait une cabane à sa disposition; mais il avoit à partager les frayeurs non communes de deux dames, et à donner ses soins au docteur et au bon curé qui souffroient beaucoup du mal de mer. Il passa toute la nuit à rassurer les unes et

à donner des secours aux autres ; les cris répétés de *luff! luff!* qui se faisoient entendre sur le pont et les secousses bruyantes que donnoient au navire les vaguesqui venoient se briser sur sa quille, étoient pour madame Evans et sa compagne, un sujet de terreurs difficiles à calmer ; et comme Edouard étoit le seul des passagers exempt du mal de mer et du mal plus grand, de la peine, il étoit aussi seul pour répondre à tous. Le vent se calma cependant, et devint moins contraire. Le lendemain, sur les deux heures après-midi, on passa la barre et une heure après ils abordèrent à Pigeonhouse. Edouard, instruit par l'expérience de son premier voyage d'Irlande, sut résister cette fois aux instances des officieux qui ne manquent jamais de se trouver au port pour offrir leurs services aux étrangers qui débarquent.

Il envoya Morgan chercher une voiture et ne quitta point sa compagnie

qu'il ne l'eut vue établie dans un des meilleurs appartemens de l'hôtel de la marine ; après qu'ils se furent un peu reposés et raffraichis, mistriss Waldron et le docteur, se firent conduire à l'hôtel du lord Ravensdale, pour le prévenir ainsi que Cécilia, de l'arrivée d'Edouard et des Evans, et les informer des découvertes qu'ils avoient faits et du degré de certitude qu'ils étoient parvenus à acquérir sur la naissance du premier. Pour lui il étoit resté à l'auberge avec le bon curé et sa femme, tant pour leur donner le temps de se mettre en état de paroître convenablement devant le vieux comte, que pour qu'il ne fut pas surpris lui-même de leur subite arrivée. Mais bientôt ils virent arriver la voiture de lord Ravensdale qui les venoit prendre; Edouard qui la reconnu y fit monter le bon curé et sa femme qui se virent pour la première fois de leur vie, assis l'un près de l'autre dans le fond d'une voiture décorée des armes

d'un lord. Pour Edouard, qu'on se figure si l'on peut, ce qu'il éprouva, lorsqu'en entrant dans Messiou-Square, il apperçut la maison des lords Ravensdale. Ils y arrivèrent bientôt; la porte leur fut ouverte. Edouard descendit le premier de la voiture pour présenter le bras à mistriss Evans; le bon curé les suivit de près. Ils trouvèrent dans le vestibule le docteur Burton qui les conduisit dans le salon où étoit Cécilia, dont-ils furent reçu avec la politesse la plus affectueuse; elle prit entre ses mains les mains de mistriss Evans et les baisa. Elle accorda la même faveur au vieil Evans; le bon homme, un peu confus de tant d'honneurs, y répondit par une profonde révérence. Edouard sourit et ses yeux rencontrèrent ceux de Cécilia, dont le trouble, pour avoir une toute autre cause, ne fut pas moindre que ceux du bon curé. Edouard alloit s'approcher d'elle, quand le docteur lui vint dire que le vieux lord l'attendoit dans son ap-

partement où il vouloit le voir en particulier. Vous ne viendrez pas avec moi, lui demanda Edouard? si, répondit le docteur, je vous accompagnerai, et ils sortirent sans avoir eu le temps d'adresser la parole à Cécilia. Heureusement ses yeux rencontrèrent encore une fois les siens; ce regard fut entendu et suppléa de part et d'autre à tout ce qu'on ne pouvoit se dire. La vue d'Edouard parut faire une vive impression sur le vieux comte; lorsqu'il entra chez lui, il mit un genoux en terre pour le saluer; mais lui le releva et le serra dans ses bras en versant un torrent de larmes.

Calmez-vous, milord, je vous en conjure, lui dit Edouard; ma plus chère espérance, en venant ici, étoit que ma présence sécheroit vos pleurs. Ce sont des larmes de joie, répondit le vieillard; des larmes de joie qui soulagent mon cœur d'un fardeau qui l'oppressoit depuis plus de vingt ans. Laissez-moi donc presser contre mon cœur celui qui

m'apporte le repos, après un si long-terme, et lui rendre un nom et des richesses dont je l'ai indignement dépouillé. Ces grandeurs usurpées faisoient mon tourment, qu'elles fassent la joie de celui à qui elles appartiennent légitimement. — Milord, répondit Edouard, je vous supplie. — Milord, interrompit brusquement le vieillard, cessez je vous en conjure, de me donner ce titre que j'ai porté trop long-temps, et qui ne peut m'être adressé que comme un reproche. Vous seul, lord Ravensdale, le pouvez prendre sans en rougir; il vous appartient et je le rends avec mille fois plus de véritable satisfaction que je n'en éprouvois à m'en parer à votre préjudice. J'ai déjà fait toutes les démarches nécessaires pour qu'il vous soit légalement confirmé....

Et de quel nom dois-je vous appeller? vous mon bienfaiteur. Qu'on m'appelle de tel nom qu'on voudra, pourvu

qu'on ne donne qu'à vous celui de lord Ravensdale.

Oh! s'écria Edouard, il est un nom cher à mon cœur, que je mettrois mon bonheur à vous donner, et sans lequel les richesses et les honneurs, dont la fortune m'accable, ne serviroient qu'à faire de moi un illustre malheureux.

Quel peut donc être ce nom, demanda le comte? —Qu'il me soit permis de vous appeller mon père, reprit Edouard! qu'il me soit permis de mettre toutes ces richesses aux pieds de celle qui possède, dès-long-tems, mon cœur; de partager, avec votre adorable fille, cette fortune que votre loyauté remet entre mes mains!

Milord, répondit le colonel Rivers, si quelque chose peut ajouter au bonheur que je ressens, de pouvoir vous rendre aujourd'hui, à votre rang et à votre fortune, c'est de vous voir desirer et de pouvoir consentir à une alliance qui m'est également honorable et chère,

Edouard, que nous appellerons désormais lord Ravensdale, cherchoit des termes qui pussent exprimer toute sa reconnoissance; mais le vieux colonel l'interrompit pour lui proposer d'aller rejoindre la compagnie, parce qu'il vouloit, sans tarder, le présenter sous son nouveau titre, et saluer lui-même, monsieur et madame Evans, ses nouveaux hôtes; en effet, il prit Edouard par la main, et le conduisit dans le salon: ma fille, dit-il, en s'adressant à Cécilia, je vous présente le nouveau comte de Ravensdale; il n'a pu arriver à ce rang sans vous priver de celui que vous avez occupé jusqu'à ce jour; mais la générosité est inséparable d'une belle âme; et il vous prie d'accepter de lui un titre plus élevé même que celui que vous croyez avoir reçu de votre père; lui refuserez-vous cette faveur? Cécilia rougit, mais elle ne retira pas sa main qu'Edouard venoit de prendre, et qu'il baisoit avec un respectueux transport; tous les té-

moins de cette scène étoient liés par les liens du sang, ou de l'amitié, aux futurs époux, et la conclusion de ce mariage, long-tems desirée par la plupart d'entre eux, fut, pour tous, un sujet de félicitations mutuelles.

Mistriss Evans et mistriss Waldron qui avoient chacune leurs droits sur le nouveau comte, s'approchèrent de lui en même tems, et lui prenant la main, elles l'unirent à celle de lady Cécilia.

Les parties étoient d'accord; les parens rassemblés, il y avoit présens deux ecclésiastiques pour eux; on auroit donc pu célbrer ce mariage à l'heure même, mais le colonel voulut qu'on le différa jusqu'à ce que la chambre ait définitivement prononcé la remise en possession de titre du nouveau lord. Le Parlement devoit s'assembler sous peu de jonrs, et cet affaire lui être présentée une des premières; comme le colonel étoit, d'avance, convenu de tous ses faits avec le lord-chancellier et les autres légistes de

la chambre, la déclaration passa sans débats, et le nouveau pair prit séance quelques jours avant l'ajournement de Noël. Ce jour là même, l'évêque de Limerick, ancien ami de la maison des Ravensdale, dont les domaines étoient dans son diocèse, vient demander à dîner au colonel, et le prier de le présenter au nouveau compte; chacun reçut avec joie ce nouveau convive, et Cécilia fit les honneurs du repas, avec cette grâce qui n'appartient qu'à la beauté. Le docteur Burton connoissoit depuis long-tems l'évêque; mais le bon Evans ne l'avoit jamais vu: le colonel le présenta lui-même à sa seigneurie, qui l'accueillit avec toute la déférence due à son âge, et qu'exigeoit encore l'éloge que chacun venoit de faire de sa vertu et de ses mœurs. L'aimable évêque étoit le seul des convives qui ne fut pas de la maison; il porta la santé du nouveau comte, et fit, pour sa prospérité, des

vœux auxquels chacun joignit les siens.
On desservit ; Edouard se leva, et témoigna le desir qu'il avoit que le jour où il venoit de se voir confirmer, par les organes des lois, un titre qu'il avoit été jusqu'alors, habitué à chérir et à respecter la personne de ceux qui le portoient avant lui ; fut aussi le plus heureux de sa vie : je dois, ajouta-t-il, m'empresser de remettre, aux pieds de celle qui en est si digne, des grandeurs et un rang que je ne lui ai repris, un moment, que pour jouir du bonheur de les lui rendre ; et il conclut à demander qu'on ne différa pas plus long-tems son mariage avec lady Cécilia ; le colonel appuya cette proposition ; Cécilia rougit, mais la sincérité est accompagnée de la pudeur, et elle ne chercha pas à paroître vouloir éloigner, par des délais affectés, une union depuis long-tems résolue dans son cœur. L'évêque réclama, sur le docteur Burton, le droit qu'il avoit à la célébra-

tion de cette cérémonie ; c'est moi, ajouta-t-il, en parlant de Cécilia, qui lui ai donné son nom ; j'acheverai mon ouvrage, en y joignant ce nouveau titre.

Cécilia, cependant, s'étoit retirée avec mistriss Waldron et mistriss Evans ; elle reparut bientôt, vêtue d'une robe blanche ; ses cheveux relevés sur le sommet de sa tête, avec un nœud de perles, sans autre parure que ses charmes, et avec cette simplicité qui n'est pas moins l'ornement de la beauté, que le symbole de l'innocence.

Le jeune lord, auquel sa nouvelle dignité n'avoit rien ôté de l'air de candeur et de modestie qui faisoient le charme de Ned-Evans, se leva le premier pour lui venir offrir la main ; et tout le monde le suivit dans le grand salon, où tout étoit disposé pour la célébration. L'évêque leur lût l'office avec la dignité et le recueillement qui convient à la grandeur et à l'importance de cette cérémonie ; il reçut leurs vœux, et leur

donna la bénédiction tant desirée. Ainsi se serrèrent ces nœuds dès-long-tems formés dans leurs cœurs, comme ils sembloient l'avoir été dans le ciel, dont l'intervention ne pouvoit être inconnue dans l'étrange concours des circonstances qui l'avoient conservé, et réunis enfin, l'un à l'autre, ces deux amans.

Jamais mariage n'avoit, à-la-fois, satisfait à tant de vœux, et concilié tant d'intérêts; aussi, fut-il célébré par tous les assistans, avec une unanimité et une franchise de joie, peu communne en pareille rencontre. Le vieux colonel sembla recouvrer, tout-à-coup, son ancienne gaîté; c'étoit depuis vingt-trois ans, la première fois qu'il goûtoit un plaisir sans mélange; il s'y livroit avec toute la sécurité d'une bonne conscience; ses respectables amis l'augmentoient, en le partageant; et l'hôtel de Ravensdale fut vraiment, ce jour-là, le sanctuaire du bonheur.

Cependant, la fin de la session appro-

choit; le nouveau lord et sa jeune épouse desirèrent passer les fêtes de Noël à Ravensdale, pour y dispenser, par eux-mêmes, à leurs vassaux, les libéralités d'usage à cette époque de la saison rigoureuse; ils y étoient encore portés par le desir de goûter, dans les retraites de Ravensdale, les charmes de la solitude si chère aux cœurs sensibles et heureux. Ils résolurent donc d'aller y jouir d'eux-mêmes, loin du fracas de la Ville, et dégagés du vain cérémonial auquel leur rang les y tenoit obligé; le colonel approuva ce dessein; il avoit toujours aimé la vie retirée de la campagne; il ne séjournoit ordinairement, à Dublin, que lorsque la tenue du Parlement y exigeoit sa présence; et il résolut d'y renoncer pour jamais, actuellement qu'il n'étoit plus dans le cas d'y être appellé par ce devoir qu'il avoit résigné entre les mains de son gendre; ce n'est pas qu'il eut pu postuler avec succès, une place dans la

chambre des communes, mais il avoit siégé vingt ans dans celle des lords, et il jugea, avec raison, que son âge, et les circonstances dans lesquelles il se trouvoit, lui défendoient de rentrer dans la carrière des affaires. Il résolut d'établir sa résidence dans sa maison de Riversfield, environ à neuf milles de Ravensdale, d'où il pouvoit venir voir souvent ses enfans, et en être visité. Quant à leurs intérêts domestiques, il se réglèrent facilement, et sans qu'il fût besoin de recourir aux lumières des gens de lois; le colonel abandonna, à son gendre, Ravensdale, tout le domaine en dépendant, et une somme d'argent comptant, équivalant aux produits qu'il en avoit retiré pendant les vingt-trois ans qu'il en avoit joui; il lui remit aussi la maison de Dublin, avec les meubles, les chevaux, les équipages, et le mobilier des familles dont elle étoit garnie; pour lui, il se réserva ses domaines héréditaires

qu'il avoit beaucoup améliorés, dont le produit ne s'élevoit pas à moins de soixante-douze mille livres de rentes, et qui devoient encore grossir, un jour, la fortune de sa fille et de ses petits enfans.

Le surlendemain du mariage fut marqué pour le jour du départ; le colonel, le jeune lord, son épouse, mistriss Waldron, le bon Evans et sa femme, quittèrent Dublin pour se rendre à Ravensdale; lord Burton resta à la Ville pour quelques affaires qu'il avoit à y régler; mais il promit à ses hôtes de les rejoindre bientôt, et de leur mener mistriss Burton, et miss Sophia, sa fille, l'ancienne et bonne amie de lady Rivers; la mauvaise saison, et le peu de durée des jours, ne leur permirent pas de faire le voyage en moins de trois jours, et l'on eût le tems d'être informé de leur arrivée à Ravensdale; aussi, ils trouvèrent tous les habitans réunis, et qui se portoient en foule dans Tarence, par la-

quelle ils devaient entrer; aussitôt qu'ils furent près de la voiture du nouveau lord, ils en dételèrent les chevaux, et la traînèrent eux-mêmes jusques dans la cour du château; ils firent le même honneur au vieux comte qu'ils avoient toujours chéri, et qu'ils saluèrent de trois vivat, à l'instant où ils le virent descendre de voiture, en pleine santé et avec cet air satisfait que les plus âgés d'entre eux se rappeloient, seuls, de lui avoir jamais vu.

Le nouveau Seigneur témoigna sa reconnoissance de l'accueil affectueux que lui faisoient ses bons vassaux; il fut, sur-tout, sensible aux témoignages d'attachement qu'ils conservoient pour leur ancien maître; il leur présenta lady Ravensdale, qu'ils étoient, dès long-tems, habitués à chérir et à respecter; la nouvelle dame reçut aussi leurs complimens, et les fit rassembler dans la grande salle, ou une barrique d'excellente bierre,

placée là, par ses soins, fut bue à sa santé, au milieu des acclamations de joie, et des vœux répétés pour la prospérité de l'illustre maison des Ravensdale.

CHAPITRE LXVIII.

Le but de tout romancier étant de mener son héros au plus haut degré de bonheur possible, par les voies qui sembloient les moins propres à l'y conduire ; nous avons rempli notre tâche, et nous pourrions terminer ici l'histoire de Ned-Evans, devenu lord Ravensdale, et époux de la belle Cécilia ; cependant, pour ne rien laisser à deviner à ceux de nos lecteurs qui ont pu s'intéresser aux personnages secondaires de cette histoire, nous les informerons, dans ce chapitre, du sort de ceux qui nous ont paru, à nous-mêmes, les plus dignes de cette attention.

Le capitaine Nettlefield fut le premier qui se présenta au château, après la révolution qui venoit de s'y faire ; ceux qui

ont fait attention à l'humeur hautaine et au caractère envieux de ce gentilhomme, pourront être surpris de cet empressement à venir rendre ses devoirs au lord Edouard Rivers ; et nous les informons qu'il y étoit conduit par la nécessité. Il se présenta avec tout l'embarras et l'air humilié d'un homme qui a des torts ; Edouard le connoissoit bien ; il n'avoit pour lui rien moins que de l'estime, et n'avoit pas oublié l'injure grossière qu'il en avoit reçu ; mais il jugea qu'il n'appartenoit pas au lord Rivers, de venger les offenses faites à Ned-Evans ; et il reçut monsieur Nettlefield avec plus de politesse qu'il n'eût cru devoir le faire en toute autre circonstance, et il le retînt même à dîner. Quand les sens se furent un peu rassurés, à l'aide de quelques verres de vin de Bordeaux, il demanda à milord, la faveur d'un entretien particulier ; celui-ci le conduisit dans sa bibliothèque, et s'y étant enfermé, il l'invita

à s'expliquer ; le capitaine commença par protester de son extrême repentir de la conduite qu'il avoit tenu avec milord, lors de leur rencontre en Amérique ; il le conjura de l'attribuer à la violence indomptable de son caractère, plutôt qu'à un dessein prémédité d'offenser l'homme pour lequel il avoit toujours eu le plus de considération ; et ajouta, qu'indépendamment de de ce reproche qui lui pesoit depuis long-tems, et dont il avoit voulu s'expliquer avec milord ; une autre considération, relative à lui-même, l'avoit fait lui demander cet entretien particulier, par l'ordre même de son père ; et il l'informa qu'il s'agissoit de l'état d'ordre dans lequel se trouvoient leurs affaires : il entra alors dans le détail de leurs charges qui montaient à un capital de 10,000 livres sterlings, bien que toute leur fortune n'excéda pas six cens livres sterlings de rente ; et il ajouta que, comme milord se trouvoit pour six mille livres sterlings sur l'état de ses créanciers,

et qu'il étoit impossible de satisfaire à tous, sans vendre le fond ; son père et lui avoient jugé qu'il étoit de leur devoir de lui offrir la préférence pour cette vente ; et il ajouta que c'étoit pour s'en acquitter qu'il s'étoit présenté, et avoit demandé l'honneur de cette conférence.

Pour notre affaire de l'Amérique, reprit lord Rivers, je l'ai oubliée, aussi bien que pardonnée ; et je vous prie, capitaine, qu'il n'en soit plus question entre nous ; quant au dérangement de vos affaires, j'en suis vraiment affecté ; car je ne puis me dissimuler que si vous êtes dans la nécessité de vendre votre terre, il ne vous restera rien, ou peu de chose.

Il est vrai, milord, mais la nécessité m'en fait la loi ; il me restera encore une petite rente, et avec ma paye de retraite, je puis, en restant à la campagne, faire vivre mon père et ma mère.

Je suis vraiment charmé, interrompit lord Ravensdale, de vous trouver dans

ces sentimens, et j'en augure avec plaisir, que vous accepterez la proposition que je vais prendre la liberté de vous faire, et qui n'a rien que de conforme aux dispositions honnêtes dans lesquelles vous me paroîssez être; je suis l'ami intime de monsieur Grainger; et si je répète ce nom devant vous, ce n'est pas pour vous rappeller le souvenir d'un tort; mais son aimable fille n'est plus; et elle laisse un enfant, digne en tout de sa mère, et dont son père n'a pas droit de rougir; vous m'entendez, M. Nettelfield, et si vous voulez réparer, autant qu'il est encore possible, vos torts à l'égard de l'infortunée à qui vous avez causé la mort, et ne pas refuser de reconnoître l'enfant qu'elle vous laisse, je prends sur moi d'arranger vos affaires, et de conserver, à votre père, son patrimoine.

Milord, dit Nettlefield, vous me voyez confus, et du souvenir d'une grande faute, et de la générosité avec laquelle

vous me la rappellez ; faites-moi, du moins, la justice de croire que je sais mieux estimer et chérir la vertu, que je n'ai su la pratiquer : permettez-moi de me livrer tout entier à vos soins ; quoi que vous ordonniez de moi, je m'y soumettrai.

Faites, dans cette circonstance, comme dans toute autre, ce que vous voudriez qui vous fut fait ; je n'ai pas d'autre règle à vous proposer ; et croyez, monsieur Nettelefield, qu'en la suivant, vous rencontrerez le bonheur qu'on cherche en vain à atteindre par une autre voie.

Tels sont les plaisirs et les occupations du lord Ravensdale, depuis trois ans qu'il possède ce titre et la belle Cécilia qui, déjà, lui a donné trois enfans ; un fils, l'espoir du vieux colonel, et deux filles tout-à-fait ressemblantes à leur charmante mère ; il y a tout lieu de croire que la famille n'en restra pas là.

Le colonel est encore plein de vigueur et de santé ; il passe la plus grande partie de son tems avec ses enfans dont il est également chéri ; et le jeune lord, après la sage habitude de ne rien entreprendre d'important, soit pour affaires particulières, soit pour les affaires publiques, sur lesquelles il a quelqu'influence en sa qualité de membre du Parlement, sans s'aider des conseils de l'expérience du vieux lord.

Il y a un an que le bon Evans et sa femme, qui avoient peu-à-peu oublié Tigwin et leurs vieilles habitudes, vivoient encore avec eux, et en recevoient les mêmes soins et les mêmes égards ; s'ils eûssent été, en effet, leurs véritables parens.

Mais le vieux recteur de la paroisse étant venu à mourir, l'évêque s'empressa de faire nommer à sa place, le bon Evans : c'est à-présent à la Rectorie de Ravensdale, qu'il demeure avec sa

femme, et qu'il partage avec les pauvres de sa congrégation, les six cens livres sterlings de son bénéfice. Il est en ce moment, sérieusement occupé d'un projet d'agrandissement de son jardin qu'il veut faire communiquer avec ceux du château de Manien ; qu'il auroit la jouissance du parc, sans sortir de chez lui : cette idée flatte le bon homme qui a conservé l'habitude de cultiver lui-même son jardin, et qui a un plaisir extrême à se voir secondé par le jeune lord, lui-même, qui se livre quelquefois à ce salutaire exercice, avec autant d'ardeur et de complaisance, que quand il l'appelloit encore son Ned-Evans.

La bonne femme qui lui avoit donné si généreusement l'hospitalité à Mneck-worm, a été appelée au chateau avec son fils, qui a actuellement seize ans, et auquel on fait apprendre le métier de jardinier.

Pour madame Evans, sa nouvelle

fortune n'a rien changé à ses mœurs; elle la supporte avec autant de modération quelle a su faire la pauvreté. C'est toujours elle qui a l'administration immédiate de son ménage, dont le soin partage tous ses momens avec le petit Ned qui ne la quitte pas, et qu'elle chérit d'autant plus qu'il est le portrait vivant de son père. Ce qui fait, sur tout, honneur au bon cœur et à la délicatesse de lady Rivers, c'est sa conduite à l'égard de cet enfant; c'est de son propre mouvement et à l'insçu même de son époux, qu'elle l'a fait venir à Ravensdale; c'est elle qui le lui présenta, en le priant de ne pas l'abandonner. Le jeune lord fut aussi surpris que charmé de ce procédé, qui auroit encore ajouté à son amour pour sa femme, si ce sentiment étoit susceptible d'être porté au plus haut degré qu'il ne l'étoit déjà sans cela. Il est cependant en pourparler pour acheter le domaine de Tigwin, qui vaut

environ six cents livres sterlings de revenu, qu'il compte assurer à son petit Ned.

Mistriss Waldron passe aussi la plus grande partie de l'année avec lord et lady Ravensdale; elle retourne cependant chaque été à Glendemus, et y emmène ses arrières petits enfans, parce qu'outre le plaisir qu'elle a d'être avec eux et le charme de ce lieu dans la belle saison, ils y peuvent prendre facilement l'exercice salutaire des bains de mer.

Pour David Morgan, il ne négligea pas son ancienne inclination, Molly-Doran, et comme par la fortune de son maître, il étoit devenu un excellent parti, il lui fut facile de toucher l'inhumaine. Lord Ravensdale lui accorda, en faveur de ce nouvel établissement, la jouissance d'une ferme du produit d'environ cent livres sterlings; et le mariage du valet, ne paroît pas moins disposé à prospérer que celui du maître. La bonne femme Doran a même eu la

satisfaction de revoir son fils, de retour d'Amérique, reçu par milord, comme un ancien frère d'armes. Il lui fit part des chagrins qu'avoit ressenti Awatta-Howee de ne le pas voir revenir; chagrins dont il s'étoit, cependant, bientôt consolé; car sa chasse de cette campagne, ayant été fort abondante, il en attribua le succès à l'intercession de son ami Warbiscondar, et il donna à son honneur un grand festin, aux principaux de sa nation, qui s'enivrèrent en buvant à sa santé, avec cette délicieuse liqueur, faite de chair de chien fermentée, qu'on ne rencontre que chez les sauvages.

Enfin, le capitaine Nettlefield, fidèle aux engagemens qu'il avoit pris avec lui-même, devant lord Ravensdale, a reconnu son fils, et se conduit de manière à mériter son pardon de M. Grainger, et à n'être pas indigne de la main de la belle Sophia, la fille du docteur Burton, pour laquelle il conserve un vieil attachement.

Ainsi tout prospère au tour de Ned Evans, devenu lord Ravensdale; mais les habitudes paisibles du bonheur, fournissent si peu d'événemens dignes d'être racontés, que si l'on retranchoit de l'histoire des hommes, le récit de leurs misères, elle se trouveroit presque réduite à rien, et par cette raison, nous ne pouvons pousser plus loin notre récit : heureux s'il a pu amuser quelques instans le lecteur, et lui faire partager notre conviction sur ce point : que la main de Dieu conduit les pas des hommes; que sans rien changer à l'ordre par lui-même établi, rien n'arrive, dans le monde sans son intervention, et comme il l'a dit lui-même : Quoique deux passereaux ne coûtent qu'un denier, il n'en tombe cependant pas un sur la terre, sans la volonté de celui qui est dans le ciel.

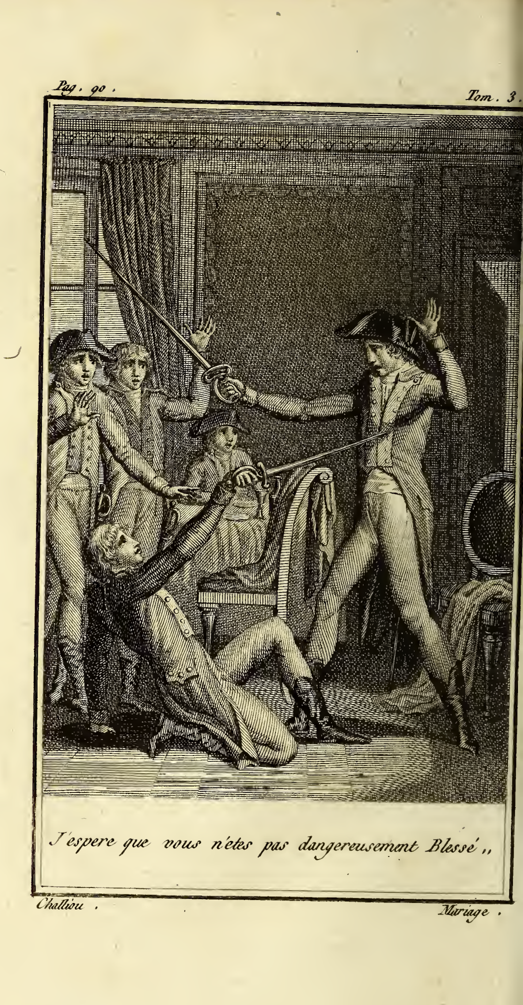
FIN *du quatrième et dern.* VOLUME.

HISTOIRE

DE

NED EVANS.


RPJCB



J'espere que vous n'etes pas dangereusement Blessé ,,

Challiou . Mariage .

HISTOIRE

DE NED EVANS;

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

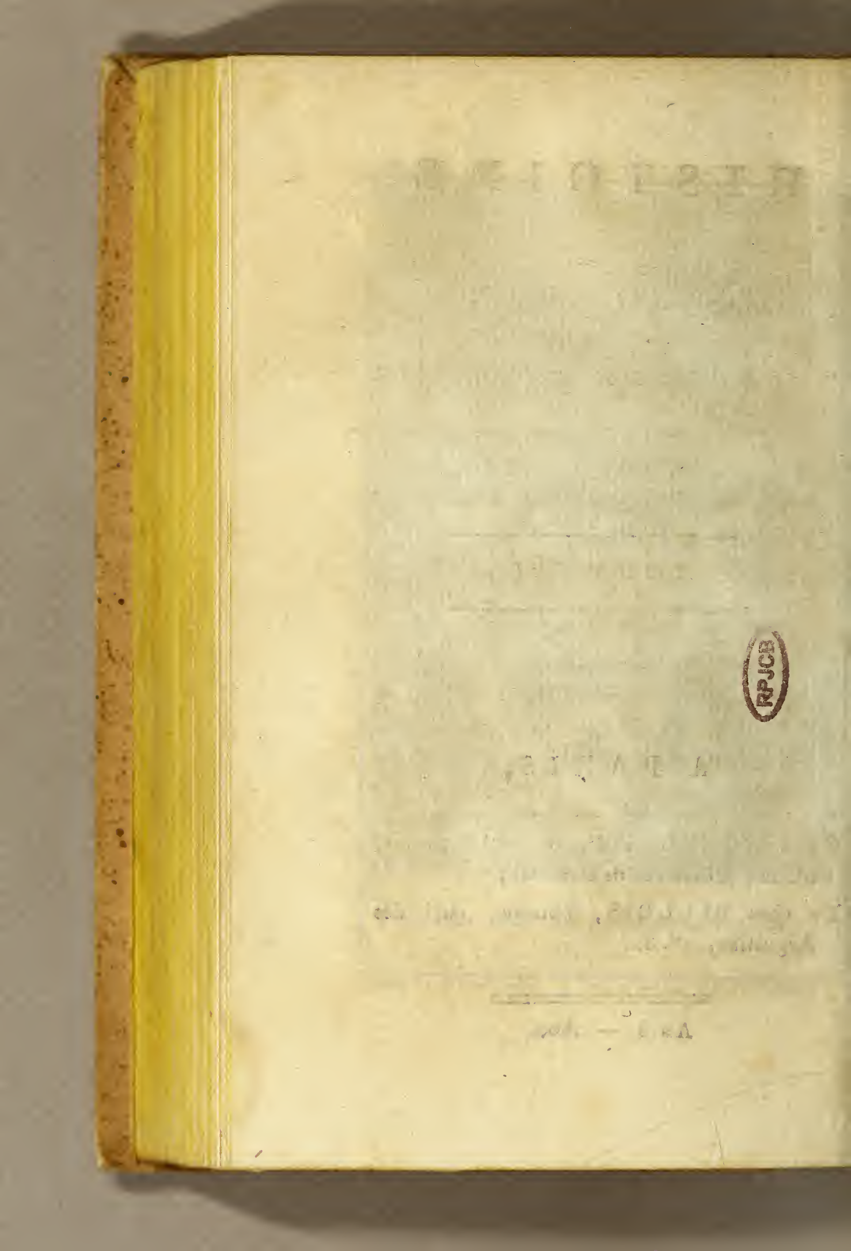
TOME III.

A PARIS,

CHEZ MICHEL, rue Neuve-Saint-Augustin, n°. 22, près la rue de Choiseul;

ET chez BILLOIS, libraire, quai des Augustins, n°. 32.

AN 8. — 1800.



HISTOIRE

DE

NED EVANS.

CHAPITRE XXXV.

LORD Ravensdale étant encore indisposé, n'avoit pu rejoindre la société dans le salon ; lorsque le thé fut desservi, il envoya le capitaine chargé de félicitations pour M. Evans, et lui fit savoir qu'il desiroit le voir dans sa bibliothèque. Il s'avança pour recevoir ce jeune homme avec la plus douce affabilité : après avoir rendu justice à son esprit, à sa bravoure, il lui parla avec chaleur des nou-

velles obligations qu'il venoit de contracter envers lui; il fit ensuite quelques réflexions sur la conduite étrange du lord Squanderfield à son égard, il en avoit appris tous les détails par lord Rivers et le capitaine. Ned s'efforça d'excuser lord Squanderfield; il ajouta que, pour sa part, il ne s'étoit senti nullement offensé par les discours que le vicomte avoit tenus, et qu'il ne conservoit aucun ressentiment de la froideur marquée qu'il lui avoit témoignée.

« Je sais, dit lord Ravensdale, que les bons esprits méprisent les sots propos; un auteur, pour lequel je connois votre estime, nous a dit qu'il étoit glorieux de savoir mépriser les injures. Quoi qu'il en soit, si les procédés grossiers du lord n'ont fait qu'une légère impression sur votre esprit, ils ont cependant dû laisser quelque déficit dans vos finances; c'est à moi à le combler, et je vous prie de vouloir bien accepter ces billets. »

Ned Evans fut embarrassé pendant quelques instans, il vouloit décemment refuser le présent, en alléguant au lord Ravensdale que c'étoit par ses bontés qu'il avoit été en état de satisfaire à la demande de lord Squanderfield.

« Nous ne raisonnons pas juste, répliqua lord Ravensdale ; ce que je fais pour vous est un acte de justice et non de faveur; ces cinquante guinées vous appartiennent, mais, mon jeune ami, je ne me regarde pas encore acquitté envers vous, je n'ai encore rien fait pour payer ma dette, et les intérêts en sont bien accrus par votre dernière aventure. Je vous prends donc dès aujourd'hui sous ma protection spéciale, j'espère qu'elle vous sera de quelque utilité pour votre avancement dans la carrière militaire, si Dieu conserve nos jours. Vous vous trouverez dans des circonstances souvent critiques, vous éprouverez sûrement des besoins ;

j'ai bien peur que votre paie, quoique ménagée avec sagesse, ne puisse fournir à tout. Je veux ajouter deux cents guinées par an à vos appointemens, qui seront remises par quartier au caissier de votre régiment ; vous pourrez les toucher à votre bienséance, j'en fais de même pour mon fils à qui j'accorde une gratification. Afin même que vous ne perdiez pas l'occasion de parvenir à la gloire et à la fortune, si elle se présentoit, faute d'argent, vous pouvez disposer de mille guinées qui vous appartiennent, et dont je suis dépositaire ; j'ai donné les ordres pour qu'on vous en passe le contrat, je vous en paierai les intérêts à cinq pour cent, dont il vous sera tenu exactement compte, jusqu'à ce que vous retiriez cette somme d'entre mes mains. »

« Milord, votre générosité est sans bornes, elle surpasse tout ce que mon imagination auroit pu supposer; je vous supplie de ne point m'accuser

d'ingratitude, si je ne trouve point d'expressions assez fortes pour vous exprimer les sentimens de reconnoissance dont je suis pénétré pour toutes vos bontés. Mais si un dévouement absolu à vous, milord, à toute votre famille; si le desir ardent de mériter la protection que vous m'avez si généreusement accordée, peuvent vous être offerts comme un gage d'une reconnoissance éternelle, permettez que je tombe à vos genoux, et que j'embrasse la main qui m'a tiré du néant, pour me placer dans une position aussi avantageuse. »

En disant ces mots, Ned pressa la main de lord Ravensdale contre ses lèvres, tandis que le vieux gentilhomme jouissoit du plaisir le plus délicieux que puisse goûter une ame pure et vertueuse.

Ned fit alors part à lord Ravensdale de l'intention où il étoit de prendre bientôt congé de lui, et d'aller rejoindre son régiment qui devoit

s'embarquer dans peu de semaines pour l'Amérique. Le lord aprouva sa résolution ; il espéroit que la guerre désastreuse des insurgens seroit bientôt terminée, et qu'il auroit alors le plaisir de revoir Ned à Ravensdale, où, il seroit sûr d'être toujours reçu avec une affection sincère et une douce cordialité, aussi long-temps que le lord en seroit le possesseur.

Ned fit une inclination et se retira. Il étoit singulièrement pressé d'aller trouver lady Cécilia, et de lui faire part de la générosité de son noble père; mais il réfléchit que cette confidence, qu'il étoit prêt à lui faire, pourroit passer pour une jactance et un mouvement d'orgueil ; il changea donc de résolution, et se rendit dans sa chambre pour méditer en silence sur les événemens de la journée qui avoient amené un changement aussi heureux dans sa position. A peine étoit-il entré, que la poste de Dublin arriva. David Morgan, que nous

avons perdu de vue parmi les hauts personnages de Ravensdale, se présenta avec un air radieux, et lui donna une lettre du pays de Galles. Ned baisa le sceau qu'il reconnut être de son père, et congédia David, en lui disant qu'il lui communiqueroit les nouvelles du pays, avant qu'il allât se coucher.

Il y a si long-tems que nous n'avons entendu parler de l'honnête curé, que nous sommes fort aises de le rappeler au souvenir de nos lecteurs, et sous le bon plaisir de M. Ned, nous allons leur donner connoissance de la lettre que le père vertueux écrivoit à son fils : comme nous sommes initiés dans les secrets de la famille, une pareille indiscrétion ne peut tirer à conséquence.

Ti-Gwin, 17 avril 1780.

MON CHER NED,

«J'ai reçu votre dernière lettre avec

une singulière satisfaction, parce que je ne connois point de qualité plus estimable que celle de juger soi-même ses fautes avec sévérité. Vous paroissez si sensiblement affecté de celle que vous avez commise, vous me parlez avec tant d'intérêt de l'infortunée qui, comme vous, a été victime d'une fatale imprudence, qu'il y auroit peu de générosité à moi à aggraver vos douleurs par des reproches mérités. Je n'ai donc que des consolations à vous offrir, et je vous assure que la pauvre créature a reçu de moi, dans sa triste position, tous les secours d'une tendre compassion.

„ J'aurois pu vous tranquilliser sur ce point beaucoup plutôt; mais je vous avoue que j'ai été quelque tems à revenir de la surprise que m'a causée un événement assez nouveau pour moi. Depuis j'ai éprouvé de grands embarras et toutes sortes d'agitations occasionnées par une circonstance arrivée quelque tems après votre dé-

part, dont je n'ai encore pu vous faire connoître les détails et la fin.

,, Vous saurez donc que mon vieux recteur, le docteur Ellis, a payé sa grande dette à la nature; comme j'ai été curé trente-six ans, desquels j'ai passé dix-huit à desservir la paroisse sans jamais m'être absenté que deux dimanches, mes bons amis sir Edwin Thomas et M. Rowland, les principaux propriétaires des environs ont eu la bonté de rendre un excellent témoignage de ma conduite envers mes paroissiens à M. l'évêque; ce témoignage a été appuyé par tout le village qui a cru devoir le signer. J'espérois que ces recommandations auroient quelque succès, sur-tout en pensant que l'évêque s'étoit toujours conduit avec moi avec infiniment d'égards et de bonté. Votre pauvre mère aussi se flattoit qu'une honnête aisance viendroit récréer nos vieux jours; elle avoit déja projeté des aggrandissemens assez con-

sidérables dans le presbytère ; elle se disposoit à porter quelques secours à nos voisins les plus pauvres qui, à dire le vrai, sont dans une position affreuse. J'essayai de réprimer ces élans d'une bienfaisance prématurée, sans cependant vouloir éteindre l'espérance à laquelle elle se livroit ; je pensois qu'il y auroit de la barbarie à interrompre les seuls momens de plaisir qu'elle goûtoit depuis que vous nous avez quittés ; pour lui complaire, je me joignis à elle pour bâtir des plans provisoires, sous la réserve du succès des démarches qu'on avoit eu l'honnêteté de faire en ma faveur.

,, A la fin, l'évêque écrivit à sir Edwin et à M. Rowland, une lettre dans laquelle il se lamentoit, en termes que j'ai cru sincères ; il regrettoit beaucoup de n'avoir pu leur accorder leur demande, étant lui-même engagé par une promesse qu'il avoit faite à un gentilhomme à qui il

étoit redevable de son évêché ; vous saurez que le nouveau titulaire est ami d'un membre du parlement nommé par le comté.

,, Ainsi donc, mon cher enfant, à moins que vous ne vous fassiez quelques amis parmi nos représentans, je cours les risques de vivre dans une affreuse indigence. Mais, hélas ! ceci n'est pas le pire de l'aventure. Notre nouveau recteur est venu à la paroisse, et a officié, pour la premiere fois, dimanche dernier. C'est un jeune homme de près de vingt-cinq ans ; comme il a vécu long-tems en Angleterre, ses mœurs ont quelque chose de moins austère que celles de nous autres bons Gallois. Lorsque je lui parlai du tems pendant lequel j'avois desservi la cure, il parut surpris ; il eut même l'air de gémir de ce que je n'eusse pas été nommé à une autre cure ; car, ajouta-t-il, je suis trop jeune pour penser à prendre quelqu'un pour me remplacer; cepen-

dant je ferai tout pour vous aider et vous être de quelqu'utilité.

» Ayant perdu la desserte de la cure, je me voyois sans moyen d'exister. Je vous avoue, mon cher Ned, que je fus frappé, comme d'un coup de foudre, après avoir acquis la triste connoissance d'un événement auquel je m'étois le moins attendu; comme je me trouvois privé de la moitié de mon revenu, je dois être excusé d'avoir été vivement affecté; cependant la peine la plus cruelle que j'éprouvai fut la crainte où j'étois que votre pauvre mère ne succombât en apprenant une pareille nouvelle. Je fus assez heureux pour m'être trompé. Je ne sais si les premières sensations qu'on éprouve après un grand malheur, sont moins vives, ou si votre mère s'étoit préparée depuis long-tems à supporter avec résignation tous les coups de l'adversité; tout ce que je puis vous dire, c'est que lorsque j'essayai de

lui parler, avec tous les ménagemens possibles, de l'infortune qui nous accabloit, je m'attendois presqu'à un violent désespoir ; au contraire, elle ne me parut pas même émue ; elle se tourna vers moi en me jetant un doux regard de bienveillance et d'amitié ; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et se laissant aller dans mes bras, elle me dit :

« Ne comptons jamais sur les hommes, mon mari ; ils sont méchans et trompeurs ; nous avons une consolation dans nos chagrins ; c'est notre Edouard ; tant qu'il vivra, je ne serai jamais malheureuse. »

» Depuis 26 ans, je suis l'époux fortuné de la meilleure des femmes ; mais je dois le dire, jamais je n'ai mieux reconnu la force de son esprit et sa haute confiance en Dieu que dans cette occasion ; jamais je ne l'avois vu sortir avec autant de gloire d'une épreuve aussi difficile. Elle n'a témoigné d'autre regret de la dimi-

nution de notre fortune, que de se voir dans l'impossibilité de continuer à distribuer de legers secours aux malheureux qui nous entourent. Tout ce qui peut lui rappeler votre souvenir lui est bien cher; aussi elle n'a pas voulu permettre qu'on déplaçât votre petit chapeau rond qu'on avoit suspendu au buffet, ni qu'on ôtât le bâton que vous aviez coutume de porter, et que vous avez laissé dans un coin. La nuit dernière, après souper, elle détacha le chapeau, et le mit pendant quelques minutes sur ses genoux :

« Tu ne nous quitteras jamais, dit-elle, tu as appartenu à mon Edouard, tu me consoleras de son absence; mais, mon ami, ajouta-t-elle, je suis bien aise aujourd'hui qu'il soit éloigné de nous, et qu'il ait plu à Dieu de lui ouvrir une carrière dans laquelle il pourra se soutenir honorablement. Hélas! il s'est soustrait aux mortifications qui n'au-

roient pas manqué de l'atteindre, s'il fût resté avec nous. »

» Ma bien-aimée, lui répondis-je, l'avancement de notre cher Edouard est l'ouvrage du ciel ; tout ce qu'il a fait pour lui est presque miraculeux ; ayez, comme moi, la ferme confiance qu'il ne nous abandonnera jamais. »

« A Dieu ne plaise, répliqua ma femme, que je désespère de son éternelle providence ! je suis pleinement rassurée, et quelque chose qui nous arrive, je suis persuadée que ce sera pour le mieux. »

« Ainsi, mon cher Edouard, vous voyez qu'une des circonstances les plus désagréables de ma vie n'a pas été sans produire quelque bien. Nous sommes tombés aussi bas qu'il est possible ; cependant gardez-vous de croire que nous soyons malheureux. Je serois presque tenté de me réjouir de ce revers, car il n'y avoit qu'un accident pareil qui eût pu faire diversion

à la profonde douleur que votre pauvre mère a ressentie de votre absence. Actuellement que nous n'avons plus à craindre de nouveaux coups de la fortune, nous sommes sans défiance sur cette capricieuse dame, et nous n'envions pas ses faveurs dont la jouissance est si précaire.

« J'ai donné à cette lettre une extension plus qu'ordinaire, pour que notre position actuelle ne vous causât pas trop d'alarmes. Je suis sûr que vous apprendrez avec plaisir que nous avons supporté avec résignation l'altération de notre fortune.

„ Les nouvelles du pays sont peu intéressantes ; notre voisin Watkin travaille toujours beaucoup, et j'ose dire avec succès, il amasse des trésors. Sa fille est venue nous voir fréquemment depuis votre départ, et, si je ne me trompe, elle mêle souvent ses larmes avec celles de votre mère. Heureusement le tems est un grand médecin ; l'on dit même,

que le jeune Colecbrook, de Ashfield, est parvenu à faire oublier à la fille de Watkin un tendre attachement qu'elle avoit conçu pour un autre. J'aurois déja dû vous parler de notre ami le docteur Jones ; lui et sa famille se portent bien et me chargent de vous rappeler à leur souvenir. Votre chien Towser est un excellent gardien, votre mère l'a pris sur sa protection immédiate depuis que vous êtes parti. Vous direz à Morgan que son père et sa mère sont en bonne santé, ils lui envoient leur bénédiction et ils espèrent qu'il prospérera en se conduisant bien. Vous ayant fait part de nos tracas domestiques, je n'ai plus rien de particulier à ajouter ; je vous prie seulement de présenter nos respectueux hommages à lady Cécilia. Fasse le ciel que vous retiriez le fruit des ferventes prières que nous adressons au trône de grace pour votre bien-être et votre bonheur ! Nous

attendons aussi de sa toute puissance que vous serez enfin rendu aux embrassemens de

Votre affectionné père et ami,

EVANS.

CHAPITRE XXXVI.

SI Ned eût reçu cette lettre quelques jours ou même quelques heures plutôt, il n'eût pas manqué d'être vivement affecté de son contenu, il eût ressenti la plus profonde douleur des infortunes qui sembloient se réunir sur son vertueux et vénérable père. La première pensée à laquelle il s'arrêta fut de se rappeler avec délices que le généreux lord Ravensdale lui avoit donné le matin même avec tant de munificence les moyens de rétablir la for-

tune de ses parens. Plein de cette idée, il retourna immédiatement vers le lord, et lui dit qu'il prenoit la liberté de le prier de lire la lettre qu'il venoit de recevoir.

Lorsque le lord en eut pris lecture, il jeta un coup-d'œil sur Ned, des yeux duquel une larme étoit prête à s'échapper; le plaisir brilloit sur tous ses traits, il découvrit sur-le-champ les sentimens qui remplissoient son cœur. Il fut touché de son émotion et la partagea lui-même; cependant, pour délivrer Ned d'un embarras assez pénible, il rompit le silence :

« Je lis dans votre contenance, mon jeune et aimable ami, le desir vertueux de votre cœur; vous voulez offrir les premiers fruits de votre fortune sur l'autel du devoir et de la piété filiale; j'applaudis à cette noble pensée, et je me réjouis de pouvoir vous aider dans ce sacrifice. »

« Milord a deviné mes intentions et la participation que vous avez la bonté de prendre à un acte commandé par la tendresse et la nature me comble de joie. »

« Je veux partager ce plaisir avec vous ; je vous ai déja dit que j'avois entre les mains mille guinées qui vous appartiennent, et que les intérêts ont dû courir dès aujourd'hui ; actuellement que voulez-vous que je fasse ? »

« Je desirerois que vous ayez la bonté de faire remettre regulièrement les intérêts à mon père. »

« De tout mon cœur; vous pouvez, quand il vous plaira, le marquer à votre digne parent. Je suis fâché que ce soit moi qui doive m'acquitter de cette commission, car je vous priverai de la plus douce jouissance que puisse éprouver un fils en donnant lui-même à son père les moyens de couler des jours heureux dans une honnête aisance ; ce père vertueux goûtera la délicieuse satisfac-

tion de savoir que c'est à la piété filiale qu'il est redevable de son bonheur. Croyez-moi, M. Evans, les richesses dont j'ai joui pendant ma vie ne m'ont jamais procuré un plaisir aussi vif que celui que je ressens ; jamais les mille guinées qui vous appartiennent actuellement n'ont rapporté à leur ancien propriétaire un plus riche intérêt sans compter celui qu'elles produiront, j'espère, dans la suite. Je suis enchanté de fonder avec votre père une connoissance plus intime par une circonstance aussi agréable, et cela, je ne le remets pas plus loin qu'au prochain courrier ; vous lui ferez passer un billet de banque de cinquante guinées comme premiers arrérages de la rente. »

Ned transporté de joie alloit se précipiter aux pieds du lord, lorsque celui-ci le prit part la main et la serrant affectueusement, il lui dit de ne parler à qui que ce fût de ce

qui venoit de se passer. Ned se retira pour répondre à la lettre de son père en ces termes :

Ravensdale, 27 avril 1780.

Mon cher père,

"J'ai sous les yeux votre lettre du 17, et je la mouille de mes larmes. N'attribuez point l'attendrissement que j'éprouve à des causes que vous pourriez soupçonner ; j'ai été, à la vérité, extrêmement affecté du malheur qui vous a privé de la desserte de votre cure, j'ai été pénétré du plus vif regret pour la faute dont je vous ai fait l'aveu ; mais ce qui me touche le plus sensiblement, c'est la manière délicate avec laquelle vous me reprochez une erreur fatale, c'est la générosité avec laquelle vous promettez votre protection à la malheureuse victime de mon imprudence

dans l'instant où elle a le plus besoin de vos secours.

,, Oh! mon père, si tous les parens se conduisoient avec autant de douceur et d'amitié que vous l'avez fait, je ne crois pas qu'on rencontrât dans le monde des enfans ingrats et dénaturés.

,, Si j'eusse appris quelques jours auparavant l'événement fâcheux relatif à votre dépossession, j'en aurois conçu une extrême affliction; mais, mon père, il est une puissance qui n'abandonne jamais les hommes vertueux et qui ne souffre jamais qu'ils gémissent dans l'indigence. C'est sans doute cette puissance qui m'a placé où je suis, et dirigé les événemens qui m'ont procuré l'avantage de pouvoir vous retirer de l'état de détresse, où les circonstances vous ont plongé. Notre aimable amie a éprouvé un accident terrible qui ont mis ses jours en danger; j'ai eu le bonheur, avec l'assistance du ciel,

de la délivrer d'un péril certain. Son généreux père m'a récompensé d'une manière magnifique ; il a desiré que je remisse dans cette lettre un billet de banque de vingt-cinq guinées ; il m'a chargé de vous mander que pareille somme vous sera envoyée tous les six mois, qui sont les intérêts d'une somme de mille guinées dont il m'a forcé d'accepter la réconnoissance. Ses bontés ne se sont point bornées à un pareil don, il me fait lui-même une pension de deux cents guinées par an. Je n'ai pas assez d'amour-propre pour croire qu'un tel excès de générosité est dû à mon mérite ; non, mon père, c'est le ciel qui a permis que le plus tendre des fils éprouve la délicieuse jouissance de jeter quelques fleurs sur la vieillesse du plus chéri et du plus respectable des pères ; je suis l'instrument dont il s'est servi pour honorer vos vertus.

„ Je jouis d'avance du plaisir que

goûtera ma mère, lorsque vous lui lirez cette lettre, sur-tout lorsqu'elle apprendra qu'elle a enfin la possibilité de mettre en exécution les plans de bienfaisance et d'agrandissement domestique qu'elle avoit formés. Je vous prie de lui dire qu'elle aura beau considérer mon chapeau rond, et se ressouvenir de celui qui le portoit, jamais elle ne pensera à moi aussi souvent que je pense à elle; quoique je n'aie pas devant moi d'objets apparens qui puissent me rappeler son souvenir, elle est cependant toujours dans mon cœur, elle est l'objet de mes plus douces réflexions.

,,Je vous ai déja fait part de la manière dont nous passons notre tems dans le château, je n'ai à me plaindre que de la rapidité avec laquelle il s'écoule, je n'ai à gémir que sur le peu d'instans de bonheur qu'il me laisse à jouir, bonheur suprême dont il n'est donné à aucune créature

humaine d'en goûter un plus parfait. Ah ! mon père, pourrois-je ne pas vous découvrir la source de cette félicité ?.... Oui, ... Cécilia m'aime, ... la plus aimable, comme la plus digne des femmes, pense, avec quelque intérêt à votre Edouard. Mais point d'indiscrétion, j'ai déposé mon secret dans le cœur d'un père chéri ; cependant, quoique je ne mette point de bornes à mes espérances, je puis vous assurer que je n'oublierai jamais un seul instant quel est l'honneur d'un soldat, et combien ma position est délicate. Dans quelques jours je vais m'arracher aux délices de ce paradis terrestre, peut-être pour ne plus jamais le revoir, ainsi que ses aimables commensaux ; mais une chose me rassure, c'est que je vivrai dans *son* esprit comme dans *son* affection ; je serois indigne d'un bonheur aussi grand, si une passion, quelqu'ardente qu'elle soit, pouvoit me détourner de mon devoir envers mon

roi et mon pays. Je compte donc quitter Ravensdale dans deux jours pour me rendre à Cork, où mon régiment est près de s'embarquer pour Charlestown. En m'éloignant de Ravensdale, je quitte un lieu enchanté où j'ai éprouvé la tendresse d'un père, la tendresse d'un frère, la fidélité d'un ami, et, par-dessus tout, le généreux attachement d'un amour désintéressé.

„ Pardonnez-moi, mon père, si mon cœur n'est pas entièrement à vous : je laisserai, en partant, la moitié de mon existence à Ravensdale, et cette existence, elle est annoblie par la douce sympathie qui l'unit à la divine Cécilia ; cette existence, qui vous sera toujours consacrée, semble avoir pris un nouveau degré d'activité depuis qu'elle est animée par le feu sacré de Prométhée.

„ Si j'avois quelques dispositions à être vain, je pourrois m'enorgueillir de la préférence que Cécilia m'a

accordée sur un rival que vous pourriez croire formidable; ce rival n'est rien moins qu'un vicomte né sur les bords de la Tamise, jouissant de 200,000 livres de rente; mais ce vicomte est un personnage si ridicule, qu'en vérité je ne me sens aucune envie de chanter victoire. Quoi qu'il en soit, il a de la fortune dans notre pays; c'est lui qui loue, ou plutôt qui avoit loué une ferme à la bonne vieille femme qui vous hébergea avec un si bon cœur la nuit que vous revîntes de chez l'arabe Muckworm; il s'appelle le vicomte Squanderfield, il a passé quelque tems au château. Sa conduite dure envers une infortunée ne m'avoit pas donné une opinion bien favorable de cette excellence; une connoissance plus approfondie n'a fait que confirmer mes soupçons.

,, J'ai appris avec bien du plaisir que mes vieux amis du pays de Galles prospèrent et se portent bien; je forme des vœux bien sincères pour le bon-

heur de Henriette Watkin, que vous me marquez devoir bientôt se marier à sa propre satisfaction et à celle de ses parens; je vous prie de me rappeler à son souvenir, à celui de sa famille et à celui de ceux qui sont assez obligeans pour s'informer de moi. David Morgan vous présente ses devoirs, ainsi qu'à son père et à sa mère; c'est un excellent sujet, un brave garçon, qui s'accorde merveilleusement avec le chef d'office; toutes les chambrières sont folles de lui; cependant comme son maître s'est décidé à sacrifier l'amour sur l'autel du devoir, je suis persuadé que notre David se conduira toujours en homme de cœur dans toutes les occasions où il pourra se trouver.

„ Actuellement, mon père, je ne sais de quel endroit il me sera possible de vous écrire, ni où je pourrai recevoir de vos nouvelles. Si l'idée d'être séparé de vous par quelques milles qui séparent le pays de Galles de

l'Irlande, me pénétra des plus vifs regrets lorsque je m'arrachai de vos embrassemens, que dois-je éprouver aujourd'hui, que l'Océan va mettre des milliers de milles entre vous et moi ? Je vous l'avoue, mon père, si je m'arrêtois long-tems à cette pensée, elle serait capable de m'inspirer la plus noire mélancolie ; pour la dissiper, je vais élever mon esprit vers celui qui veille sur la nature, et qui nous accordera la faveur de nous revoir encore. C'est dans cette douce espérance que je suis, avec les sentimens tendres et reconnoissans pour ma mère,

Mon cher père,

Votre très-affectionné et
respectueux fils,
EDOUARD EVANS.

Ned ne trouva point dans la soirée l'occasion de parler à Cécilia, qui se plaignit d'un mal de tête, et ne vint point à souper ; il est pro-

bable que cette absence étoit moins causée par une véritable indisposition que par une explication assez vive qu'elle avoit eue avec le lord Squanderfield. A la vérité, ce gentilhomme commençoit à s'appercevoir que ses prétentions auroient peu de succès ; et malgré la haute opinion qu'il avoit de lui-même, il soupçonnoit que l'humble fils d'un curé gallois avoit une influence secrète sur un cœur pur et noble, qu'il désespéroit, malgré son rang et sa fortune, de pouvoir jamais se concilier. D'après ces réflexions, il se détermina à abréger son séjour à Ravensdale ; mais il fut bien aise auparavant de faire connoître au vieux lord et à son fils la nature de ses soupçons sur l'attachement de lady Cécilia. La démarche qu'il se permit tourna à sa honte ; on n'ajouta aucune foi à un récit que l'on crut dicté par la méchanceté, et comme on savoit que Ned se disposoit à partir immédiatement pour son régi-

ment, on crut qu'il étoit inutile d'affliger Cécilia par des rapports qu'on jugea calomnieux.

CHAPITRE XXXII.

EDOUARD n'avoit plus que quelques heures à passer au château de Ravensdale; il alloit être privé des bontés du vieux lord et de la société de son adorée Cécilia.

Son ami, le capitaine Rivers, avoit consenti à l'accompagner à Cork; il vouloit le présenter au régiment quelque tems avant son embarcation. Le matin du jour de leur départ, ils allèrent faire leurs visites d'adieux aux gentilshommes des environs, et particulièrement à M. Nettlefield. Ned eut occasion de voir mistriss Nettlefield et ses filles; il ne put s'empêcher

de gémir en voyant la destinée de ces femmes aimables et charmantes livrées à la brutalité et à l'inconduite d'un homme sans principes. Ned, à son retour, ne manqua pas d'aller visiter la chaumière où, plusieurs jours auparavant, le hasard l'avoit conduit, et où il avoit versé sur une mère désolée le baume de la consolation; il y goûta le plaisir bien pur de recevoir les bénédictions d'une pauvre veuve qu'il avoit soulagée dans la plus affreuse détresse, et d'entendre les prières de la reconnoissance adressées par les lèvres charmantes de la jeune fille qui avoit recouvré la santé par ses soins; un doux sentiment de gratitude brilloit dans ses yeux, qui peut-être étoient les yeux les plus vifs qu'on eût jamais vus sous l'humble toit d'une chaumière irlandaise.

A la vérité, Ned n'auroit pas pu reconnoître son ancienne malade dans tout autre endroit où il l'auroit ren-

contrée. Le capitaine, qui ne conoissoit rien de l'aventure, et qui auparavant n'avoit jamais vu tant d'élégance dans une beauté rustique, étoit dans l'admiration.

“ Ma bonne dame, dit Ned, je suis venu pour prendre congé de vous, et vous dire que je vais dans un pays où la guerre est allumée, et où combat votre fils. Si je puis le rencontrer, en votre considération, je tâcherai de lui être utile. Je suis charmé de voir votre fille en aussi bonne santé ; j'espère, lorsque je serai de retour dans ce pays, vous voir dans une situation plus heureuse. ”

“ Puisse le ciel vous servir de bouclier dans le jour et de gardien pendant la nuit, répliqua la vieille femme ; puisse-t-il conserver vos jours et ceux de mon fils ! Hélas ! sans vos bons secours, ni moi ni ma fille ne vivrions aujourd'hui. ”

Ned se disposant à sortir, se leva

en disant quelques mots aux deux femmes, le capitaine ne put pas les entendre, car son ami étoit si discret lorsqu'il obligeoit, que, suivant le précepte du livre sacré, sa main gauche ne savait pas ce que faisait sa main droite.

Lorsqu'ils furent de retour à Ravensdale, ils trouvèrent le docteur Burton et sa famille qui étoient venus pour dîner. Le docteur avoit conçu la plus haute idée de Ned, et il desiroit singulièrement cultiver sa connoissance. Ned n'étoit pas moins jaloux de se concilier l'amitié d'un homme qui remplissoit ses devoirs religieux avec une dignité touchante, qui, à des connoissances littéraires, joignoit un goût exquis, et qui enfin, aux principes sévères d'une morale pure, savoit allier le charme des manières douces et engageantes ; la plus jeune de ses filles avoit le caractère très-intéressant, elle plaisoit généralement à tous ceux

qui aiment la beauté sortant des mains de la nature ; elle n'affichoit point ces airs minaudiers que nos petits-maîtres prennent pour de la grace, mais que les hommes de la nature regardent comme l'ouvrage misérable d'un art décevant. Cette jeune miss étoit l'amie intime de Cécilia : à ce seul titre, elle étoit sûre d'être considérée par Edouard. A la vérité, si lady Cécilia n'eût point possédé exclusivement le cœur de Ned, miss Burton étoit la seule dont les affections semblaient devoir inspirer et recevoir une impression profonde. Elle avoit peut-être conçu un peu plus que de l'estime pour ce jeune homme, mais elle n'avoit pas été long-tems à s'appercevoir, dans ses promenades avec lady Cécilia, que le cœur de son amie n'étoit point insensible ; d'après cette connoissance, elle avoit cru devoir étouffer le germe d'une passion naissante dont les progrès eussent été fatals à sa tranquillité. Cet attache-

ment, qui d'abord avoit eu quelque analogie avec un amour véritable, avoit donc été restreint dans les bornes de l'amitié ; Edouard y répondoit sincèrement par une pareille affection.

Lord Ravensdale fut en état de descendre pour dîner, et le soir, lord Squanderfield accepta l'invitation qui lui fut faite par le docteur Burton, de venir passer quelques jours dans sa famille. Miss Burton l'ainée, sa mère et tout le monde furent enchantés de cet arrangement ; il n'y eut que l'aimable et charmante Sophie qui n'en fut que médiocrement satisfaite.

Avant de monter en voiture, le lord prit cérémonieusement congé de la famille Ravensdale ; mais lorsqu'il passa devant M. Evans, il ne daigna pas même le saluer, mais il le regarda avec un air de hauteur assez insultant, et cet exemple fut suivi par le laquais qui marchoit im-

médiatement après lui : Ned rendit mépris pour mépris ; il pensa même qu'il ne pouvoit que s'honorer de l'impertinence d'un vicomte assez mal élevé pour se conduire aussi grossièrement vis-à-vis un jeune homme qui pouvoit au moins le valoir.

Dans la soirée, lord Ravensdale fit venir Ned dans sa bibliothèque, il le prit par la main et lui parla en ces termes :

« Je me félicite, M. Evans, de ce que vous ayez confirmé, par une conduite loyale, la prévention favorable que j'avois conçue de votre caractère, d'après le récit que lady Cécilia m'avoit fait de vos généreux procédés et de ceux de vos dignes parens à son égard, lorsqu'un accident affreux la mit sous votre protection dans le pays de Galles. Après mes enfans, vous êtes le jeune homme dont les intérêts me soient le plus à cœur, et personne, à la vérité, n'a plus de droits à la foible protection

qu'il est en mon pouvoir de vous accorder ; vous pouvez donc compter avec pleine assurance sur l'amitié la plus chaude, comme la plus désintéressée, c'est celle que je vous offre. Je suis fâché que des circonstances impérieuses vous forcent de vous éloigner de moi aussitôt ; mais mon fils William, je le sais, a pour vous l'affection d'un frère, et comme il a une expérience du monde que vous n'avez pas encore pu acquérir, je pense et même je suis assuré qu'il est en état de vous donner d'excellens avis, si par hazard vous éprouviez quelques difficultés ou quelques incertitudes, soit dans vos devoirs, soit dans quelqu'autre événement de votre vie : je serai satisfait quand j'apprendrai que cette amitié qui a commencé à croître si heureusement parmi vous est devenue plus intime et qu'elle vous a procuré un mutuel avantage en excitant dans vos jeunes cœurs une louable émulation,

et en vous aidant dans la carrière que vous allez embrasser. L'éducation que vous avez reçue de votre vénérable père a été si soignée, vous-même semblez en avoir si bien profité, que je n'aurai rien à dire sur la conduite morale que vous aurez à tenir; je me bornerai de vous prévenir dans le genre de vie auquel vous allez bientôt être engagé; il n'est aucune sorte de tentation dont vous ne soyez assailli, ni aucun genre de corruption dont vous ne soyez menacé par l'exemple. Vous aurez donc besoin de l'assistance de Dieu pour ne point succomber, et comme j'ai raison de croire, qu'avec les armes du ciel on surmonte les plus grands périls, et comme je sais aussi que vous avez la plus haute confiance dans sa providence éternelle, vous m'obligerez beaucoup si, dans des circonstances difficiles, vous parvenez à tourner l'esprit de mon fils vers des sentimens religieux; hélas!

tel est le malheur de la jeunesse, qu'elle oublie trop tôt les préceptes divins qu'on lui a inculqués. Je ne pense pas que vous vous oubliyez jamais au point de vous souiller de vices honteux, mais les armes sont une mauvaise école où les plus pernicieuses erreurs sont colorées avec des sophismes et avec le rafinement de l'art le plus séduisant. Là, la méchanceté et la vengeance sont appelées honneur ; la prodigalité, générosité ; l'adultère et la débauche, galanterie et bon ton ; l'irréligion, esprit, ainsi du reste. Mais le vice le plus commun et le plus ruineux dans les camps, est le jeu. J'ai appris avec peine que cette funeste passion avoit fait des déplorables ravages dans nos armées en Amérique. Malheureusement vous verrez nos officiers supérieurs donner l'exemple d'un pareil scandale ; j'ai cru devoir vous en prévenir, afin que vous ne vous croyiez pas auto-

risé par la conduite de vos chefs.

„ Je n'ai plus rien à ajouter; je vous remets sous la protection du ciel qui, j'espère, vous rendra sain et sauf à votre pays et à vos amis, parmi lesquels je desire que vous me rangiez comme un des plus sincères. Alors il aura plu à Dieu d'assurer le bonheur des peuples, en leur accordant l'olive bienfaisante de la paix. „

Lord Ravensdale prit ensuite une épée qui avoit appartenu à son neveu, le dernier lord Rivers; elle étoit d'acier poli et richement ornée de pierres précieuses; il la présenta à Ned, en lui disant qu'il desiroit qu'il la portât en mémoire de lui-même et de son ancien possesseur, auquel il pensoit réellement qu'il ressembloit beaucoup. En effet, si ce neveu n'eût pas été moissonné à la fleur de son âge, il eût sûrement, plus que personne, ajouté un nouveau lustre au nom de Ri-

vers. Ned reçut ce présent avec le plus profond respect, et après avoir remercié le lord, avec la plus vive effusion de tous les bienfaits dont il l'accabloit, il le pria d'agréer l'expression d'une éternelle reconnoissance; puis s'inclinant, il lui baisa la main, en l'assurant qu'il ne perdroit jamais le souvenir des sages conseils qu'il avoit eu la bonté de lui donner; il prit ensuite congé du lord avec une émotion visible, que le lord Ravensdale considéra avec plaisir comme l'expression fidèle des sentimens du jeune homme.

En quittant la bibliothèque, Ned se retira dans le jardin, il s'enfonça dans ses charmantes solitudes; il étoit plongé dans de profondes méditations, lorsqu'un événement vint appeler toute son attention. Il étoit nuit : quelques couches rougeâtres sillonnoient le ciel à l'horison, et annonçoient le coucher du soleil; d'un autre côté, l'astre ar-

genté de la nuit lançoit une lumière tremblante de son disque majestueux ; renfermés dans leurs nids, les oiseaux cachoient leur tête sous leurs ailes. Le silence règnoit dans les bosquets, un parfum délicieux s'exhaloit de la rose et du chevrefeuille rafraîchis par la rosée. Le sentiment de l'innocence et d'un amour heureux avoit, pour ainsi dire, mis en harmonie le cœur de Ned avec la nature, lorsqu'une voix douce et céleste sembla s'élever sur les ailes de la nuit ; les zéphirs retenoient leur haleine pour écouter des accens enchanteurs. Les sons harmonieux, accompagnés par les cordes frémissantes d'un luth, partoient d'un bosquet voisin ; c'étoit Cécilia elle-même qui chantoit. Ned s'approcha doucement du berceau où elle étoit assise ; immobile et l'oreille attentive, il dévoroit les chants de l'amour. Avec quel ravissement il entendit sa Cécilia chanter son amoureux délire !

Ned, impatient, n'attendit point le refrain de la romance, il franchit comme un trait l'espace qui le séparoit de sa bien-aimée, et se précipita à ses pieds. Cécilia ne parut point alarmée, et qu'auroit-elle eu à craindre ? Quel esprit malin eût osé approcher d'un lieu habité par l'honneur et l'amour ? L'heureux mais cruel moment étoit arrivé où il devoit jouir d'une dernière entrevue avec l'idole de son cœur. Les expressions de l'écrivain rendroient d'une manière bien imparfaite les sentimens dont étoient animés ces tendres et fidèles amans ; ils passèrent une demi-heure à goûter ces ravissemens purs auxquels aucune jouissance sur la terre ne peut se comparer, et qui dans le ciel doivent être le partage des anges. Quel est donc ce délire de l'amour qui semble doubler l'existence de ceux qu'il enflamme ? Ned étoit plein de son feu sacré, il avoit acquis un

courage nouveau, il étoit prêt à braver tous les dangers, à se soumettre à tous les événemens; il se disposoit même à supporter avec calme, avec l'intrépidité d'un soldat, la cruelle séparation qui devoit avoit avoir lieu le lendemain. Les deux amans passèrent le reste de la soirée avec cette sensibilité profonde qui règne entre des amis à la veille de se quitter pour ne plus jamais se revoir. Lord Ravensdale étoit retiré dans son appartement; lord Rivers, le capitaine, Ned, Cécilia étoient seuls à souper. Une touchante harmonie régnoit dans cette famille, dont chaque membre ressentoit pour Ned le plus sincère attachement. L'heure de la séparation arriva, des larmes coulèrent de tous les yeux; on se regardoit avec attendrissement; enfin la chambre où ils étoient tous rassemblés sembloit être une barrière qui s'élevoit entre le moment présent et l'éternité.

CHAPITRE XXXVIII.

A peine l'aurore commençoit à poindre, que déja les chevaux qui devoient conduire Ned et le capitaine dans leur voyage, hennissoient à la porte du château, impatiens de partir. Ned envioit le sort du villageois qui tous les jours pouvoit voir la divinité de Ravensdale; dans le délire de son imagination, il s'adressoit aux arbres que les profondes racines fixoient près du séjour de Cécilia. Errant dans le jardin, les yeux fixés sur les fenêtres encore fermées de l'appartement de sa bien-aimée, il adressa au ciel une fervente prière pour la conservation des jours de l'idole de son cœur, qui, ensevelie dans un profond sommeil, confioit

peut-être à des songes charmans, le récit de l'enivrante conversation de la nuit dernière. L'heure du départ étoit sonnée, Ned dirigeoit ses pas vers la grande porte, souvent il se retournoit pour jeter un dernier regard sur les bosquets qui se déroboient à sa vue. Enfin il monta à cheval et s'éloigna. Il s'arrêta un instant dans un endroit où il pouvoit encore voir les tourelles de Ravensdale.

« Adieu, s'écria-t-il, séjour enchanteur! adieu, objets de mon respect et de mon amour! Puisse le ciel verser sur vous ses bénédictions, et nous réserver le bonheur de nous revoir un jour! »

Comme le jour étoit déja avancé, la vue d'un pays pittoresque apporta quelque distraction à l'esprit préoccupé de Ned; des ruisseaux serpentoient dans des champs couverts de verdure; la timide alouette, s'élevant de dessus la terre, portoit dans les airs

ses chants joyeux. Une température douce, échauffant les esprits, sembloit les animer d'une nouvelle vie, et l'aube-épine en fleurs répandoit l'odeur la plus suave. Ned commençoit à respirer, et, joignant bientôt le capitaine qui avoit pris les devants, ils se livrèrent à leur gaîté ordinaire. Ils arrivèrent le second jour à Cork pour dîner; ils furent enchantés de trouver un excellent repas préparé, et fort bonne société pour le partager. Ned fut présenté aux officiers de son régiment qu'il n'avoit point encore vus. Après le dîné, on entama une conversation fort agréable, où notre jeune militaire prévint tout le monde en sa faveur par son esprit et son humeur joviale : à cette opinion favorable se joignit un nouveau degré d'estime, lorsque ses nouveaux camarades eurent appris qu'il ne devoit son brevet qu'à une action de bravoure, et qu'il s'étoit conduit à Ravensdale, dans une oc-

casion critique, avec une intrépidité rare. Le soir, Ned accepta une invitation qui lui fut faite par le capitaine Fanshaw, un des officiers du régiment, de venir prendre le thé chez lui. Il fut présenté à mistriss Fanshaw, fort jolie femme, entourée de deux enfans charmans. Cette épouse respectable ne vouloit point se séparer de son mari, elle étoit déterminée à le suivre, et à partager avec lui les fatigues et les dangers de la campagne. On passa une soirée délicieuse : mistriss Fanshaw étoit très-forte sur le piano, et avoit une très-belle voix; M. Fanshaw jouoit de la basse, tandis que le capitaine Rivers et Ned faisoient leur partie avec un violon et une flûte. Edouard chanta un rondeau, il l'exécuta d'une manière si supérieure, qu'il reçut les plus vifs applaudissemens des meilleurs connoisseurs. Ce petit concert, dans lequel figurèrent quelques autres dames, amies de mistriss Fan-

shaw, lui donnèrent l'idée la plus avantageuse de ses camarades et du nouveau genre de vie qu'il alloit embrasser. Aux jeux de l'harmonie, succéda un soupé ordonné avec goût; le plaisir et la gaîté en firent les frais. Enfin il fallut se retirer, et donner à la nature un repos dont elle a besoin, même dans les plus douces jouissances. Le capitaine et Ned avoient une chambre particulière dans la même maison; ils revinrent ensemble enchantés de la manière dont ils avoient passé la soirée.

Nos deux jeunes gens consacrèrent la matinée du lendemain à parcourir la ville et à observer les objets qui pouvoient fixer leur curiosité. Après plusieurs courses, ils arrivèrent au mail qui est la promenade publique; elle est fort grande, couverte d'arbres; c'est le rendez-vous des élégans et des beautés de la ville. A peine avoient-ils fait un tour ou deux, qu'ils aperçurent un petit homme rayonnant

de santé, et dont le ventre énorme annonçoit que le jeûne n'avoit jamais été beaucoup de son goût. Nos jeunes gens l'acostèrent avec un air ouvert, quoiqu'ils le vissent pour la première fois. L'ample citadin, s'étant apperçu qu'ils étoient étrangers et officiers, s'empressa de remplir les lois de l'hospitalité irlandaise, en leur faisant le meilleur accueil possible; et ici les dispositions naturelles de l'homme rond se trouvoient merveilleusement d'accord avec la coutume bienveillante du pays. Il les conduisit dans les édifices les plus remarquables de la ville, leur fit voir un muséum particulier, riche en curiosités de la nature et en chef-d'œuvres de l'art. Après les avoir accompagnés une couple d'heures, il les conduisit dans sa propre maison. Il leur dit alors qu'ils étoient chez l'alderman Suet, et qu'il alloit donner les ordres pour qu'on leur servît un bon dîner, il

ajouta qu'il se flattoit qu'ils boiroient le meilleur vin qu'on pût trouver dans Cork, et qu'il leur promettoit, par-dessus le marché, l'accueil franc de l'amitié. L'offre de l'alderman fut acceptée avec plaisir, sa bonne humeur et sa franchise avoient favorablement prévenu en sa faveur; en entrant dans sa maison, tout leur annonça l'opulence et le bien-être du propriétaire. Ils lui demandèrent la permission de sortir quelques heures pour aller à leur logis faire un peu de toilette, et s'assurer si personne n'étoit venu les demander; ils promirent d'être de retour le plutôt possible.

Dans leur chemin, ils passèrent par le marché aux fruits, où, parmi une grande variété de productions des jardins, ils remarquèrent de très-belles fraises en pleine maturité, et proprement arrangées dans de petits paniers; une femme, déja âgée et décemment vêtue, étoit assise tout près, et s'oc-

cupoit à tricoter. Le capitaine Rivers qui avoit assez envie de goûter les fraises, s'approcha pour en demander le prix ; comme il étoit prêt à conclure le marché, la bonne femme jeta les yeux sur Ned. A l'instant elle se lève, tombe à ses pieds, et couvre sa main de baisers. Ned, ainsi que le capitaine, étoient fort étonnés ; ils imaginèrent que la vieille n'étoit pas dans son bon sens ; la vérité est que cette brave femme se livroit aux plus vifs transports de la reconnoissance. S'apercevant de l'embarras de Ned, elle lui dit :

« Je vois bien que vous ne me reconnoissez pas ; mais les traits de votre figure angélique ne s'effaceront jamais de mon esprit, tant que j'existerai. C'est à vous que je dois l'aisance et la tranquillité dont je jouis actuellement ; c'est à vous que je dois la conservation de mes jours. Vous ne vous rappelez donc pas de l'infortunée que vous avez obligée si

généreusement sur la place S.-Etienne, lorsque le docteur Porpoise, au service duquel mon fils est mort, refusa de me rien donner ? »

« Je vous remets parfaitement bien actuellement, dit Ned, et je vous assure que je suis enchanté de voir un changement aussi favorable dans votre situation. »

« Puisse la bénédiction du ciel être toujours avec vous, vous avez sauvé la plus malheureuse des femmes ! Avec l'argent que vous m'avez donné, j'ai pu dégager mes effets et venir dans cette ville qui est mon pays natal. J'ai eu le bonheur de trouver mon frère dans une position assez avantageuse ; il m'a loué un jardin proche la ville, je vis avec lui, et j'apporte tous les jours mes fruits et mes légumes à ce marché. J'ai reçu des nouvelles de mes fils, qui sont tous deux matelots ; l'un sert sur la mer, et l'autre est actuellement dans le port, à bord d'un des navires

qui vont partir pour l'Amérique. Hélas! mon bon monsieur, sans vos bienfaits, je n'aurois jamais joui du plaisir de revoir aucun de mes enfans! Nuit et jour, j'ai prié pour vous, quoique je ne sache pas votre nom; mais celui qui connoît tout, vous récompensera un jour. »

La vieille femme pressa Ned de vouloir accepter un panier de ses fraises; elle le pria de lui dire où il demeuroit, parce qu'elle lui enverroit tous les jours les plus beaux fruits du jardin de son frère. Ned lui donna son adresse; jamais peut-être il n'avoit goûté une plus douce satisfaction, il réfléchissoit comment avec deux guinées il avoit pu retirer du gouffre du malheur une infortunée, et la rendre aux plus chères affections.

Sur les quatre heures, Ned et le capitaine retournèrent chez l'alderman Suet; ils furent agréablement surpris d'y rencontrer une société

qui ne leur étoit pas étrangère : elle étoit principalement composée des personnes avec lesquelles ils avoient passé la soirée la veille. Mistriss Fanshaw étoit fille de l'alderman, circonstance que nos jeunes gens ignoroient jusqu'alors. Ils furent présentés à sa sœur, jeune fille de vingt ans qui n'avoit point encore subi le joug du mariage, et qui faisoit les honneurs de la table de son père, car le bonhomme étoit veuf. Sa beauté et ses graces ne sembloient pas promettre qu'elle s'acquittât encore long-tems de cet emploi dans la maison paternelle. Elle avoit une figure charmante, capable de faire tourner la tête au stoïcien le plus rigide, et il y avoit peu de tables dans la ville dont elle n'eût fait le principal ornement.

Ned étoit impassible : son imagination préoccupée ne voyoit partout que sa Cécilia ; les attraits les plus séduisans ne faisoient, sur lui, qu'une bien foible impression ; il res-

toit fidèle à ses premières amours.
Le cœur du capitaine n'étoit pas aussi bien défendu, il n'avoit pu voir sans émotion les grands yeux noirs de miss Suet; le charme de sa voix enchanteresse, la tournure piquante de sa conversation lui avoient inspiré le goût le plus vif pour la fille de l'alderman.

Le dîner étoit excellent; les habitans de Cork conservent, depuis un temps immémorial, la louable coutume de bien traiter leurs hôtes; l'alderman, plein d'une sainte énergie, recommandoit son vin à tous les convives.

« Buvez, mes amis, s'écrioit-il, c'est un cordial parfait, il est chaud, il ne porte qu'à la tête. »

Comme la confiance étoit parfaitement établie, on but force bouteilles; la franchise et la bonne humeur de l'alderman firent passer à nos jeunes gens une journée fort agréable, quoique l'homme de loi

ne fût point partisan de la cause qu'ils avoient embrassée; il condamnoit la guerre d'Amérique dans son principe et dans la manière dont elle avoit été dirigée ; son opinion étoit très-désintéressée, car il retiroit de la guerre de très-gros profits ; il avoit une manufacture de draps et faisoit des fournitures considérables à l'armée ; mais M. Suet se piquait de patriotisme, et il faisoit moins de cas de l'argent que de la liberté et de l'humanité qu'il considéroit comme outragées par les débats sanglans élevés entre les deux nations.

« J'aime mon pays, disoit-il, j'aime le roi, je respecte la constitution ; mais je gémis amèrement de ce que le trône s'est entouré de gens aveuglés ou mal-intentionnés qui ont poussé leur souverain dans une guerre qui peut entraîner la ruine du royaume. »

« Pourquoi pensez-vous ainsi, dit le capitaine ? »

« Je persiste dans mon opinion. Je considère la guerre comme injuste dans son principe ; car l'Angleterre ne pouvoit pas avoir le droit de taxer l'Amérique sans son consentement. Je suppose que ce droit fût juste, je soutiens qu'il étoit impolique. Je suis certain que l'Amérique se seroit décidée à donner, de bon cœur, ce qu'on a voulu lui enlever à la pointe de l'épée. A l'ouverture de la campagne on disoit que ce seroit une affaire de deux mois au plus pour appaiser la prétendue révolte; on ajoutoit que deux mille soldats disciplinés seroient suffisans pour réduire tout le continent. Voilà la sixième campagne que nous faisons, chacune d'elles a été plus malheureuse que celle qui la précédoit, et après avoir perdu quarante mille hommes, accru notre dette de cent millions, nous n'en sommes pas plus avancés! Mais tout ça n'est pas le pis; nous avons, par

notre perfide politique, rendu d'implacables ennemis des peuples qui étoient disposés à être nos amis, et nous les avons forcés d'en appeler à leurs droits naturels. Un gouvernement sage et prudent se seroit bien donné de garde d'attirer l'attention des peuples sur leurs droits respectifs. Je vous le prédis, cette découverte ne se bornera pas à l'Amérique, les principes de liberté circuleront rapidement dans les cours de l'Europe, et produiront des effets auxquels vous ne vous attendez pas. »

« Mon cher alderman, dit le capitaine Rivers, voulez-vous permettre que nous allions faire notre cour à ces dames ? Encore un toast à l'unité et à la prospérité de l'empire britannique ! Votre prédiction sera sans doute fausse ; mais si elle étoit vraie, puissé-je mourir avant que de la voir s'accomplir ! »

L'alderman insistoit pour qu'on vuidât encore quelques bouteilles ;

mais la société préféra unanimement d'aller entendre les voix harmonieuses des dames, plutôt que de s'engager dans les débats bruyans de la politique. On se retira donc dans le salon. Miss Lucy y développa de nouveaux charmes aux yeux du capitaine Rivers qui eut le plaisir d'être à côté d'elle à la table du thé ; il se risqua même à lui adresser quelques complimens auxquels elle répondit sur le ton de la plaisanterie. Le capitaine étoit dans l'enchantement ; il n'avoit jamais vu aucune dame joindre tant d'esprit à tant de graces. On proposa des cartes après le thé ; les messieurs se récrièrent sur un amusement aussi insipide que le jeu : tous se rangèrent à l'avis de faire de la musique. Le capitaine brûloit d'entendre la voix de miss Lucy : elle chanta en s'accompagnant sur un luth dont elle toucha avec infiniment de goût. Le capitaine étoit aux cieux, il buvoit à longs traits dans la coupe d'amour,

et toutes les eaux du Léthé n'auroient point été capables de le guérir.

CHAPITRE XXXIX.

NED et le capitaine passèrent plusieurs soirées charmantes dans la société de mistriss Fanshaw, de sa sœur et de plusieurs autres familles aimables auxquelles ils furent présentés. L'alderman les invitoit souvent à des dîners solides où l'on offroit force libations au dieu des vendanges; toutefois le maître de la maison se plaignoit assez amèrement que l'on quittoit trop tôt la table pour aller faire la cour à sa fille; cependant, comme les jeunes gens ne manquoient jamais de faire un éloge complet de la cave du bonhomme, de son goût éclairé à bien choisir les vins, l'alderman leur per-

mettoit d'aller où il leur sembloit bon, après une séance bachique de quatre ou cinq heures.

Le capitaine Rivers étoit si enchanté de miss Lucy, que toutes les sociétés commençoient à lui devenir insipides lorsqu'elle n'étoit pas de la partie. Son ardeur guerrière s'étoit un peu refroidie, la généreuse impatience qu'il montroit peu de jours auparavant de voler aux combats, s'étoit calmée sensiblement. Miss Lucy n'avoit point vu sans intérêt la figure du capitaine; elle avoit été touchée de son mérite, et pour la première fois de sa vie, elle avoit perdu l'heureuse indifférence et l'aimable gaîté qui formoient son caractère. Elle évitoit de se trouver dans ces parties de plaisir qui sont si à la mode parmi les dames irlandaises, et qui sont vraiment fort agréables : elle ne se plaisoit que dans la solitude. Le soir, retirée dans sa chambre, triste et pensive, elle jetoit les yeux sur

l'astre de la nuit, ou quelquefois prenant sa harpe, elle en tiroit des sons mélancoliques; elle aimoit mieux vivre ainsi dans la retraite que d'aller se faire admirer dans les cercles et les bals les plus brillans de Cork. Tel est le pouvoir de l'amour sur les deux sexes, qu'il peut changer les dispositions naturelles du caractère et captiver toutes les facultés de l'ame !

Le capitaine étoit aussi blessé : il fuyoit le monde pour emporter dans la profondeur des forêts le trait qui lui avoit déchiré le cœur. Il aimoit à entendre le bruit des torrens et le cri sauvage des oiseaux de proie. Ce délire ne pouvoit être que de courte durée : le premier vent frais pouvoit détruire l'illusion, le démon de la guerre demandoit le sacrifice de deux cœurs, comme il l'avoit déja exigé pour Edouard et lady Cécilia.

C'étoit une consolation pour le capitaine de savoir que mistriss Franshaw alloit monter sur le même vais-

seau que lui. Il pourroit contempler dans la sœur quelques-uns des traits de sa bien-aimée, et cette vue lui rappeleroit en tout tems l'objet de ses plus chères pensées.

Ned n'étoit pas aussi heureux que son ami : lady Cécilia lui avoit défendu de rien révéler de leurs amours à son frère ; il étoit donc obligé de renfermer ses tendres feux dans son cœur ; seulement il se proposoit, dans la traversée, de charmer l'ennui du voyage en considérant sans cesse le gage sacré de leur affection, les nœuds de cheveux que Cécilia lui avoit donnés dans le pays de Galles, et qu'il portoit toujours attachés sur son cœur.

A la fin, le jour du départ arriva, jour fatal où les sentimens les plus tendres devoient céder à l'ordre inflexible du devoir, et où la gloire alloit éteindre, avec ses rayons dévorans, les flammes plus douces de l'amour et de l'espérance.

La flotte est prête et le vent favo-

rable ; Lucy, son père et d'autres amis sont sur le rivage, et agitent leurs mouchoirs en signe de derniers adieux, tandis que la chaloupe s'éloigne vers les vaisseaux. La compagnie regagne la ville, Lucy montée dans sa chambre, suit le vaisseau les yeux en pleurs ; Rivers contemple, du haut du tillac, la demeure de Lucy jusqu'à ce qu'il l'ait perdue de vue. Le rocher de Kinsale dont la tête blanchie d'écume a bravé les fureurs de l'Océan depuis le commencement du monde, présente son front antique et majestueux. Un brouillard grisâtre obscurcit son sommet, et bientôt la nuit couvrant la mer de ses voiles, le rocher et la terre diparoissent de leurs yeux.

Ceux qui n'ont point encore été sur mer, éprouvent toujours un sentiment de terreur inexprimable, lorsqu'ils sont au milieu du vaste Océan, et lorsqu'on vient à perdre de vue la terre, les édifices des villes ou les chaumières des villages ; on res-

sent une sorte de peine secrète qui agit même sur les esprits les plus enclins à la gaîté. La plupart de nos voyageurs furent sujets à ces accès de tristesse, ils réfléchissoient qu'ils alloient être séparés, par une étendue immense d'eau, de leurs plus chères affections. A la vérité, le capitaine Fanshaw avoit avec lui sa femme et ses enfans ; le capitaine Rivers trouvoit, dans mistriss Franshaw, quelqu'adoucissement au chagrin d'être éloigné de sa sœur. Le pauvre Ned étoit seul abandonné à lui-même ; souvent il se retiroit dans un coin du vaisseau, et là il se rappeloit en silence les montagnes de Galles, les bosquets de Ravensdale et tous les chers souvenirs qui l'attachoient à cet heureux séjour. Il ne pensoit que légèrement aux dangers qu'il avoit courus pendant sa vie ; cependant lorsqu'ils se présentoient à son imagination, l'impression qu'ils laissoient dans son esprit étoit tou-

jours agréable ; ils excitoient l'ardeur naturelle de son caractère et redonnoient une nouvelle activité à son ame; sentiment précieux sans lequel il n'est point de bonheur sur la terre. La destination de la flotte étoit pour Charlestown , ville qui s'étoit soumise aux armes de l'Angleterre , et où nos guerriers se flattoient de partager les mémorables exploits de leurs compatriotes. L'issue en a été malheureuse ; mais elle a servi à relever la gloire , le courage , la persévérance et l'habileté des chefs et des soldats qu'ils commandoient.

Le tems étoit superbe et le vent favorable : nos passagers furent quelque tems à reprendre cette habitude joviale de caractère qu'ils avoient perdue en quittant leurs amis de Cork ; d'ailleurs le mal de mer ajoutoit encore à l'ennui général. Cependant ils s'accoutumèrent insensiblement à leur nouvel état , et comme ils avançoient vers des latitudes

où la chaleur augmentoit de degrés, ils jouissoient d'un air frais sur le tillac, et s'amusoient à considérer les poissons volans et les couleurs brillantes des dauphins (1) pendant la fraîcheur des soirées ; ils faisoient souvent de la musique, et si Neptune et les Nayades eussent encore fait leur séjour dans le sein des eaux, comme les poètes nous racontent qu'ils en avoient autrefois la coutume, nous ne doutons pas que ces divinités maritimes ne se fussent élancées de leurs profondes retraites pour venir se récréer les oreilles, en jouissant d'un concert fort agréable.

Ils passèrent quelques semaines sans rien appercevoir autre chose que le soleil levant et le soleil couchant.

(1) Malgré notre profond respect pour la véracité du romancier anglais, nous sommes forcés de révoquer en doute l'existence du dauphin ; il est bien question de ce poisson merveilleux dans les annales mythologiques ; mais nous croyons fermement qu'il n'en existe point dans l'Océan. (Note du trad.)

Une étendue d'eau bleue et uniforme, qui s'étendoit à l'infini, bordoit par-tout l'horison. A la fin, un papillon vint s'arrêter à bord, tout le monde s'écria qu'on alloit bientôt toucher terre. Un dimanche soir, le dernier qu'on eut encore à passer sur le vaisseau, tandis que les principaux passagers, suivant l'usage ordinairement pratiqué en mer, buvoient dans la chambre du capitaine à la santé de leurs femmes et de leurs maîtresses, on entendit soudain un cri perçant de mistriss Fanshaw qui étoit assise avec ses enfans sur le tillac. La soirée étoit fort belle, et l'ainé des enfans, âgé d'environ quatre ans, s'amusoit à courir çà et là, comme il l'avoit déja fait souvent auparavant; soit que le pied lui eut glissé, ou qu'il eut heurté contre une planche, le petit malheureux tomba dans la mer et disparut. Mistriss Fanshaw vit l'accident, poussa un cri et perdit connoissance. Plusieurs personnes

arrivèrent aussitôt; la consternation et le désespoir de M. Fanshaw étoient au comble.

David Morgan se trouvoit sur le tillac ; n'écoutant que la première impulsion d'un cœur généreux, il sauta à l'instant dans la mer. Le vaisseau étoit déja éloigné d'une distance assez considérable de l'endroit où l'enfant étoit tombé : on n'apercevoit plus du tillac ni David, ni le petit infortuné. De la voile du perroquet on parvint à distinguer David qui se débattoit contre les vagues; mais on ne savoit point s'il tenoit l'enfant ou non. Mistriss Fanshaw étoit toujours sans connoissance ; son mari, livré à une anxiété affreuse, trembloit pour les jours de sa femme, pour ceux de son fils. Le capitaine Rivers étoit près de lui occupé à lui donner des soins ainsi qu'à son épouse. Ned s'élança dans la chaloupe, pour avoir une connoissance plus prompte de l'événement.

Lorsqu'on fut près de Morgan, on s'aperçut qu'il tenoit l'enfant, mais on ne pouvoit assurer s'il étoit mort ou en vie. On les prit tous deux dans la chaloupe, et on eut bientôt l'inexprimable plaisir de voir le petit bonhomme ouvrir les yeux et recouvrer ses sens par degrés. Lorsqu'il fut entièrement revenu à lui, l'enfant ne se rappela de toutes les circonstances de l'événement, que celle de la chute. Lorsque la mère le sentit dans ses bras, la nature lui fit éprouver une telle révolution, qu'elle faillit lui être fatale, car son état étoit beaucoup plus alarmant que lorsqu'elle avoit cru qu'elle avoit perdu son fils. Cependant un jour ou deux suffirent pour lui rendre sa tranquillité. On commença à remarquer que les chiens témoignoient leur joie par des aboiemens, et respiroient l'air avec une sorte de volupté ; l'instinct de ces animaux les avertissoit de l'approche de la terre, quoique personne ne pût

encore l'apercevoir. A la fin, pendant le calme de la nuit, un vent léger soufflant du rivage, apporta de douces exhalaisons aux passagers qui étoient sur le tillac. Ceux qui étoient dans l'intérieur du vaisseau accoururent pour jouir de ce nouveau plaisir, et sentirent eux-mêmes la justesse des expressions dont s'est servi Milton dans son beau poëme du Paradis perdu, où il rend compte d'une situation à-peu-près pareille.

Le lendemain matin, on aperçut le rivage qui sembloit de loin une forêt de vaisseaux, le terrein étoit parfaitement uni, les pins sembloient sortir du sein des eaux, parce qu'on ne pouvoit pas encore distinguer le sol sur lequel ils étoient plantés; bientôt un bateau s'avança pour recevoir les passagers, qui débarquèrent tous en parfaite santé sur le quai de Charles-town, à quatre heures après-midi.

Mistriss Fanshaw et ses enfans se reposèrent dans une hôtellerie, et

prirent quelques rafraîchissemens ; les hommes firent un peu de toilette, et se rendirent ensuite chez le commandant en chef qui les accueillit d'une manière distinguée. Après quelques conversations générales sur les affaires d'Europe, et sur les événemens récens de l'Amérique, le commandant s'informa des circonstances de leur voyage. Il fut vivement affecté de l'accident fâcheux arrivé au petit Fanshaw ; il fut tellement charmé de la conduite de David Morgan dans cette occasion, qu'il l'éleva sur-le-champ au grade de sergent.

CHAPITRE XL.

CHARLESTOWN, la capitale de la Caroline méridionale, étoit regardée avant la guerre comme une des villes les plus belles et les plus grandes de l'Amérique britannique. Elle est située au 32e. degré de latitude, au confluent des rivières l'Ashley et le Cooper, qui deviennent navigables pendant près de 23 milles. Quoique ces rivières soient peu considérables, en comparaison des autres fleuves de l'Amérique, cependant, en Europe, elles auroient plus d'apparence que dans la Caroline. L'entrée du port est assez difficile, parce qu'on y a mis une barre qui empêche d'entrer les vaisseaux trop chargés. La ville peut contenir dix mille habitans, et

peut-être trois fois autant de noirs et de mulâtres. La plupart des habitans sont riches, quelques-uns même jouissent d'une fortune immense. Ils ne sont jamais divisés par leur croyance religieuse, parce qu'ils suivent presque tous le rite anglican; leurs places publiques sont en plus grand nombre, et ont une apparence plus agréable que dans les autres provinces du continent. Avant que l'Amérique eût résolu de se soustraire à la domination de la métropole, les familles aisées de Charlestown avoient coutume d'envoyer leurs enfans en Angleterre pour y faire leur éducation. C'est ainsi que dans les principales maisons de cette ville on raisonnoit et on jugeoit à-peu-près de la même manière des divers objets de politique et de littérature, que dans les palais de ceux qui, en Europe, tenoient le rang le plus élevé. Cette circonstance, plus que toute autre, avoit contribué à rendre

aux étrangers Charlestown une des villes les plus agréables du continent. Mais, hélas ! l'Angleterre, par une odieuse prétention et par une accumulation d'outrages, a exaspéré un peuple tributaire en voulant lui arracher, par la force et par la violation de tous les principes de la liberté anglaise, un impôt qu'on auroit accordé s'il avoit été demandé avec décence ; nous avons aliéné les affections et changé les dispositions des Américains à un tel point que, lorsque nos voyageurs arrivent dans ces contrées lointaines, ils sont tout étonnés de ne plus reconnoître un pays qui, peu d'années auparavant, étoit si heureux, si riche et si fertile (1).

---

(1) Notre auteur est quelquefois un peu bavard ; nous demandons graces pour lui aux dames, en faveur de sa moralité. D'ailleurs, il faut considérer qu'on doit quelque reconnoissance à un romancier qui a la bonté de faire faire à ses lecteurs un cours de géographie et d'histoire, à travers les aventures chastes et honnêtes d'un jeune amoureux ; ce qui est à la fois instructif et amusant. (Note du trad.)

A neuf milles au-dessus de Charles-town, les deux rivières ont déja unis leurs eaux, une langue de terre les sépare ensuite; elles s'éloignent l'une de l'autre à une assez grande distance, jusqu'à ce qu'elles viennent se rejoindre au-dessous de la ville, d'où elles vont tomber dans l'Atlantique. Cette péninsule, avant la guerre, étoit un pays supérieurement cultivé, couvert de villages et des riches habitations des colons, dont la plupart avoient été élevés en Angleterre; ils avoient transporté dans ce paradis terrestre le goût et l'élégance de leur patrie. Ajoutez que le pays étant couvert de bois de toute sorte d'espèces, et d'une infinité d'arbres odoriférans, les nouveaux propriétaires auroient joui, dans un pays fertile, d'un avantage infiniment précieux; rien en effet n'étoit plus délicieux que le séjour de l'heureuse Amérique, la paix et l'abondance y avoient fécondé les germes fertiles

de l'industrie, et les vertus publiques et privées y étoient en honneur sous l'influence de l'innocence et de la beauté. Un démon, jaloux de tant de prospérité, voua à la destruction un pays favorisé par la nature. Hélas! un malheureux différend arma l'Angleterre contre ses amis; elle s'empara de Charlestown, et dès-lors cette superbe péninsule fut menacée de sa ruine.

A Dieu ne plaise que je veuille jeter aucun blâme sur la conduite des commandans et des troupes anglaises! je sais qu'ils n'ont fait que suivre rigoureusement les droits de la guerre; mais lorsque j'ai vu des femmes et des enfans de la première condition, obligés de se retirer presque nus dans des déserts, après s'être enfuis de leurs maisons incendiées; lorsque j'ai vu les productions précieuses de l'art et des sciences mutilées ou détruites par une brutale ignorance et un féroce vandalisme;

lorsque j'ai vu les richesses de la nature ravagées par une soldatesque effrénée, j'ai le droit de maudire l'art exécrable de la guerre, et tous ceux qui ont contribué à alumer son feu dévorant. On s'étonnera moins de la haine implacable que les Américains avoient juré au nom anglais, quand on saura avec quelle patience ils endurèrent des outrages, et avec quelle injustice ils furent attaqués. La providence éternelle disposera de l'Amérique avec sa sagesse ordinaire; déja elle a puni l'usurpation, et bientôt ce pays, jadis si florissant, reprendra son ancienne splendeur. Quoi qu'il en soit, l'effet de cette inimitié se fait sentir assez vivement à tous ceux qui sont obligés de rester dans la colonie.

Plusieurs des habitans étoient restés dans la ville après qu'elle s'étoit soumise aux armes britanniques, c'étoient presque tous des artisans de la classe la plus basse du peuple;

ces petites gens conservoient pour les Anglois une animosité violente ; les personnes d'une classe supérieure brûloient d'un ressentiment encore plus vif ; aussi il n'existoit pas le moindre indice d'amitié ou de considération entre la troupe et les bourgeois. L'armée faisoit paroître beaucoup de hauteur et de défiance, le peuple dissimuloit son indignation et ne faisoit aucun mouvement. L'Angleterre faisoit peu de conquêtes dans le pays, elle étoit entièrement occupée à se retrancher vigoureusement contre les attaques des insurgés, toute la colonie étoit encore au pouvoir des Américains ; il y avoit souvent entre les ennemis des engagemens sérieux, où beaucoup de sang étoit répandu, sans remporter aucun avantage décisif de part et d'autre.

Nos guerriers attendirent quelque tems avant de prendre une part active dans ces divers engagemens. La jeunesse est ordinairement suscep-

tible d'un enthousiasme violent; aussi Ned et le capitaine brûloient d'impatience de s'élancer dans les champs du carnage, de partager la gloire des plus braves, et de voir citer leurs noms avec éloge dans les fastes de l'honneur. Leur imagination étoit agréablement flattée en pensant à la glorieuse anxiété avec laquelle certainesdames parcourroient en Irlande les papiers publics, les larmes couleroient de leurs beaux yeux au récit d'un danger imminent : mais de quel éclat ne devoient-ils pas être animés, lorsque les noms des deux amans seroient inscrits sur les tablettes de la bravoure? C'étoit ainsi qu'avec les rêves de l'amour, Ned et le capitaine adoucissoient la rigueur des circonstances calamiteuses de la guerre. Heureux ceux qui s'accoutument à envisager, sous la face la plus riante, les objets qui leur sont présentés par l'impérieuse nécessité! On jugea qu'il étoit à propos de laisser reposer quel-

que tems les nouvelles troupes des fatigues du voyage, et de les accoutumer au climat, avant de les envoyer aux combats; cette décision contraria un peu nos jeunes gens qui se virent contraints d'ajourner leurs exploits militaires. A la vérité, si la prudence n'eût pas conseillé cette mesure, la nécessité eût forcé de la prendre, car il n'y avoit pas quinze jours que la troupe étoit à Charlestown, et déja la moitié des soldats étoient attaqués de maladies fiévreuses; le reste étoit si tourmenté, et même si enflé des piquures des musquites et autres insectes, qu'il pouvoit à peine se mouvoir; nos jeunes gens, par l'usage fréquent du quinquina et du madère sec, parvinrent à échaper aux maladies, mais ils ne purent se garantir des morsures des insectes qui recherchent principalement le sang d'Europe. Ils souffrirent extrêmement pendant un tems assez considérable; c'est une dette que les

Européens ne peuvent s'empêcher de payer à la nature du climat. Après avoir fait quelque séjour dans le pays, quoique les insectes continuassent à les mordre, ils n'éprouvèrent plus ni la douleur ni l'inflammation dont ils se plaignoient auparavant.

Tranquilles et sédentaires, nos guerriers n'avoient point encore paru dans les champs de Mars ; en revanche, ils furent souvent obligés de faire assaut en l'honneur de Bacchus. Il faut avouer que ni l'un ni l'autre n'étoient point dignes de soutenir la gloire de leur pays dans cette noble lice ; souvent ils refusoient d'entrer dans la carrière des enfans du dieu de la vendange, et quelquefois même ils la quittoient faute de cette généreuse intrépidité qui tient tête à tous les assaillans. Ils ne remportèrent pas également de brillans succès dans l'arène ouverte par la Fortune ; cette capricieuse divinité avoit un temple dans chaque tente et une

idole dans le cœur de chaque soldat. Comme ils ne jouaient pas, plusieurs officiers les regardèrent comme des philosophes qui s'étoient mis dans la tête quelques idées bizarres sur la propriété et la moralité, et qui devoient avoir meilleure grace à figurer comme chapelains que comme capitaines. Parmi ceux qui se plaisoient à accréditer cette opinion, on remarquoit le jeune Nettlefield, dont le régiment étoit alors à Charlestown ; il connoissoit, par les lettres qu'il avoit reçues de son père, toute l'histoire de Ned, même avant son arrivée. Peut-être étoit-il jaloux de l'accueil flatteur que notre officier avoit reçu à Ravensdale et du service important qu'il avoit rendu à lady Cécilia ; ce petit monsieur avoit la plus haute idée de lui-même, et il ne désespéroit jamais de se rendre aimable à toutes les belles auxquelles il voudroit prendre la peine de plaire. Il croyoit bien fermement que sa con-

duite envers miss Grainger n'étoit point connue; et quand bien même elle l'eût été, il s'imaginoit qu'elle se trouvoit justifiée par l'explication qu'il avoit donnée au frère en le tuant. Quelle qu'en fût la cause, Nettlefield avoit conçu un commencement de jalousie contre Ned Evans, qui, de son côté, avoit un souverain mépris pour cet odieux personnage, long-tems auparavant qu'il eût aucun soupçon de le connoître jamais.

Un soir plusieurs officiers firent la partie d'aller souper ensemble dans une maison publique. Ned Evans, les capitaines Rivers et Franshaw étoient du nombre des convives. Une autre société, où se trouvoit Nettlefield, avoit dîné dans la même maison. On joua le soir, suivant l'usage, Nettlefield perdit. A l'heure du souper, les deux sociétés n'en firent qu'une, tout le monde s'assit indistinctement. Le souper se passa très-bien, on but force bouteilles de vin sans aucune

apparence de mauvaise humeur de part ni d'autre, quoiqu'on eût mis sur le tapis la guerre d'Amérique, que chacun blâmoit ou approuvoit suivant son opinion ou son intérêt particuliers. On parla aussi de religion : Ned se plaignit de ce que, sur le continent, on eût souffert la ruine de tous les établissemens religieux, et il gémit sur le départ précipité des ecclésiastiques les plus respectables.

« Je ne m'étonne pas, dit Nettlefield, que le fils mielleux d'un curé gallois tremble pour les légumes et les fromages que la superstition des paysans imbécilles supplie son père d'accepter. Pour moi, je dis : Au diable la religion, tous les prêtres et toute leur postérité ; laissez les hommes se gouverner par l'honneur, c'est une chose qu'ils comprennent, et alors nous n'aurons pas besoin d'hypocrites ni d'enthousiastes. »

Il étoit impossible à un jeune homme de dix-neuf ans, sous l'habit

d'un officier, de garder le silence sur une attaque aussi peu méritée, quelle que fut la douceur de son caractère.

« Monsieur, répliqua Ned Evans, la folie de vos blasphêmes ne peut être égalée que par l'excès de votre mauvaise foi et de votre impertinence. Je sais me respecter moi-même, et jamais je ne rougirai de mon pays, de mon pére et de son état: je vous en préviens, monsieur; s'il vous arrive encore de parler d'honneur, ayez soin de vous informer auparavant si, parmi ceux qui vous écoutent, quelqu'un n'auroit point entendu parler de miss Grainger. »

A ce nom de miss Grainger, Nettlefield rougit, puis devint pâle comme la mort. Il se leva et s'approcha de Ned Evans, qui supposa que son aggresseur venoit lui parler pour l'engager à sortir. Nettlefield s'appuya derrière lui, et Evans se retourna pour entendre ce qu'il vouloit lui dire, lorsqu'à son extrême surprise,

l'aggresseur lui cracha à la figure. Le jeune homme, transporté de fureur, tire son épée, Nettlefield en fait autant. A la seconde botte, Evans blesse au bras son adversaire qui, se retirant en arrière, fait un faux pas et tombe par terre. Le ressentiment de Ned s'appaisa aussitôt, il se pencha vers Nettlefield et lui dit :

"J'espère que vous n'êtes pas dangereusement blessé."

Nettlefield ne fit aucune réponse; mais faisant un mouvement, il allongea son épée, qu'il tenoit toujours à la main, atteignit Ned, qui n'étoit point sur ses gardes, et le perça de part en part.

CHAPITRE XLI.

CETTE malheureuse aventure ayant eu lieu en moins de deux minutes, aucun des convives n'avoit eu la possibilité de la prévenir : toute la société avoit été choquée de la conduite indécente de Nettlefield, qui avoit provoqué d'une manière injurieuse un officier du corps; mais on fut révolté du trait horrible de l'aggresseur, qui avoit assassiné le confiant Evans, tandis que celui-ci s'informoit, avec une sollicitude généreuse, s'il n'avoit point été blessé dangereusement; tout le monde, rempli d'indignation, s'écria :

« Honte et infamie, à toi, Nettlefield ! »

L'épée avoit passé sur les petites

côtes du côté droit, qu'elle avoit effleuré, et remonté jusqu'à l'os de l'épaule.

« Mon cher Rivers, soutenez-moi, »

Etoit tout ce qu'avoit dit Ned Evans. Le capitaine l'avoit pris dans ses bras, et, aidé du capitaine Fanshaw et d'un autre officier, il l'avoit mis sur un sopha.

Le commandant en chef, ayant été informé de l'affaire et de toutes ses circonstances, ordonna que Nettlefield fût aussitôt arrêté. Il fit l'honneur à Evans de lui envoyer son chirurgien, à qui il recommanda de faire transporter le blessé dans sa maison.

Lorsque le chirurgien eut visité et pansé la blessure, il dit au capitaine Rivers que, quoiqu'il ne pût encore prononcer si elle étoit absolument mortelle, cependant elle étoit d'une nature fort alarmante, sur-tout parce que la saison étoit extrêmement défavorable (on étoit au mois d'août) à

cause de la chaleur excessive du climat et des fièvres épidémiques qui règnent constamment à cette époque.

Le capitaine Rivers avoit toutes les attentions délicates et empressées de l'amitié pour Ned, qui souffrit avec patience et courage des tourmens affreux; il ne laissa échapper aucun murmure ni aucune expression qui annonçât le moindre ressentiment contre son assassin. Le troisième jour, la fièvre se déclara avec de sinistres symptômes ; l'éclat de la santé qui brilloit quelques jours auparavant sur ses joues rosées, avoit disparu ; cette vigueur avec laquelle il domptoit les coursiers les plus fougeux, cette vigueur que peu d'hommes pouvoient braver impunément, s'étoit changée en une foiblesse inerte qui ne lui permettoit même pas de se mouvoir dans son lit ; ses yeux, dont la vivacité annonçoit l'esprit et la douceur, étoient languissans dans leurs pâles orbites ; son imagination, si

brillante, étoit plongée dans une nuit profonde, le délire s'en étoit emparé et lui avoit enlevé la mémoire et l'intelligence. Le capitaine Rivers ne quittoit pas Ned d'un seul instant; il avoit pour lui les soins et l'affection d'un frère : son état étoit très-languissant, et le chirurgien avoit déclaré qu'il n'avoit pas long-tems à vivre. Un soir que le capitaine étoit resté seul assis auprès du lit de son ami, Evans ouvrit soudain les yeux et sembla recouvrer ses sens.

« Mon Dieu ! s'écria-t-il, je vous remercie de ce que, dans ces contrées lointaines, loin des secours de mes parens, vous m'avez accordé, à ma dernière heure, les consolations d'un ami. — O Rivers! je vais bientôt être séparé de vous ; mais mon dernier soupir sera une prière pour vous et pour votre famille. »

« Mon cher ami, s'écria Rivers, je me réjouis d'entendre encore votre voix ; j'espère que vous avez encore

plusieurs années à vivre, et que votre retour à la raison sera le commencement de vôtre entier rétablissement. »

« Hélas non ! je sens l'approche de la mort; je l'attends avec calme, je crois même que je ne la crains pas, car, Rivers, je suis chrétien. — Actuellement, mon ami, j'ai à remplir un devoir qui est imposé à tout chrétien avant de quitter le monde, c'est de pardonner à ses ennemis; à la vérité, je ne sais si jamais j'ai eu quelque sentiment de haine pour personne; Nettlefield est devenu mon ennemi, je puis le dire; mais assurez-le bien, Rivers, que je lui pardonne de tout mon cœur; et s'il doit être mis en jugement à cause de ma mort, dites aux officiers qui l'interrogeront que j'espère qu'ils le renverront absous. — Oh ! voyez sur mon cœur, considérez ces nœuds; ils sont tissus avec les cheveux de votre sœur. — Je desirois ne point mourir avant de vous révéler un secret que j'ai bien sou-

vent été tenté de déposer dans votre sein, mais je n'ai jamais eu assez de courage pour le faire. J'ai osé aimer votre sœur : oui, mon cœur brûle encore pour lady Cécilia ; ces nœuds, ces cheveux que vous voyez, elle a eu la bonté de me les donner ; ils ont toujours été attachés sur mon cœur, et ils y resteront tant que je respirerai. Oh ! mon ami, lorsque je serai mort, prenez ces nœuds sacrés : peut-être recevra-t-elle quelques-uns de mes cheveux ; coupez-les, et présentez-les-lui comme le dernier gage du dévouement d'un homme qui, en mourant, n'éprouve pas d'agonie plus cruelle que celle d'être séparé à jamais de Cécilia. »

« Vous pensiez donc, mon cher ami, que ce secret ne m'étoit déja point connu ? Vous deviez sûrement supposer que la nature m'avoit refusé le don de l'observation. Actuellement je vais vous révéler à mon tour un autre secret : je sais que Cécilia vous

aime; ainsi ne parlez plus de mourir, je suis persuadé que vous allez vous porter de mieux en mieux; si vous ne voulez pas vivre pour moi, j'espère que vous aurez la bonté de vivre pour Cécilia, car je ne connois personne qui lui soit plus chère que vous. Combien donneriez-vous pour la voir? »

Un léger sourire effleura les lèvres d'Evans.

« Plus que je n'ai dans le monde. »

« Eh bien! considérez, voici quelque chose que je ne vous ai pas encore fait voir. »

Le capitaine montra à Ned une miniature d'un goût exquis, représentant Cécilia, qui s'étoit fait peindre à Londres lors de son voyage dans cette ville; Evans eut assez de force pour la contempler avec un plaisir inexprimable.

« Je vous prête la copie, dit Rivers, jusqu'à ce que vous ayez l'original; j'espère que ce portrait sera

pour vous un excellent cordial, il vous réconciliera peut-être avec la vie, et ralliera tous vos esprits autour de votre cœur. „

Je ne puis trop assurer si l'image de Cécilia fit un meilleur effet sur la santé de Ned que les soins des chirurgiens; ce qu'il y a de certain, c'est que la fièvre devint moins violente, que les symptômes alarmans de la blessure disparurent, et que bientôt après on déclara que Ned étoit hors de danger.

La victoire importante gagnée sur la montagne de Camden, par le lord Cornwalis, contre le général Gates, avoit tellement découragé les Américains et épuisé leurs ressources, que les troupes anglaises regardoient comme soumises toutes les provinces de la Caroline méridionale; et comme les insurgés n'avoient ni les moyens ni l'intention de rien entreprendre contre le vainqueur, il étoit probable qu'il se passeroit plusieurs mois avant

que les nouvelles troupes entamassent une action : cette sorte de trêve donna le tems à Ned de reprendre ses forces et de s'acclimater. Rien n'est plus salutaire et plus salubre que l'hiver de la Caroline ; sa bénigne influence rendit bientôt à notre convalescent, la fraîcheur de son teint et sa vigueur ordinaire : la lâche attaque dont il avoit failli être la victime, l'esprit qu'il avoit montré dans le différend qu'il avoit eu avec Nettlefield, avoient intéressé tout le monde à son rétablissement, et sur-tout les dames auxquelles mistriss Fanshaw avoit raconté son histoire dans les termes les plus flatteurs ; aussi Ned étoit-il invité avec une attention particulière à toutes les parties de plaisir; les dames américaines, qui en général entretenoient fort peu de relations avec les officiers anglais, se relâchèrent en faveur du beau jeune homme ; souvent elles se plaignoient d'être for-

cées de considérer comme ennemi celui qu'elles auroient desiré chérir comme ami. Ned étoit redevable de cette prédilection au hasard qui l'avoit assez bien servi pour obliger une des femmes les plus distinguées de la ville. Cette dame se promenoit avec sa fille âgée de douze ans ; elle passa par mégarde les bornes que le commandant avoit fixées : la sentinelle les aborda grossièrement et prit la jeune fille par le bras avec tant de violence, que la pauvre enfant se trouva mal; la sentinelle insulta ensuite la mère avec une insolence et une indécence extrêmes. Ned arriva assez à tems pour être témoin de cette scène ; il réprimanda sévèrement le factionnaire, qui avoit eu raison d'arrêter la dame et son enfant, mais qui avoit abusé de sa consigne pour les outrager ; il l'assura que la sentinelle recevroit une punition exemplaire pour une pareille insulte. Il prit ensuite la jeune fille dans ses

bras, et parvint, à force de caresses et de douces paroles, à dissiper ses craintes et à la conduire, ainsi que sa mère, dans leur maison. Le factionnaire reçut deux cents coups de verges pour sa dureté et son insolence.

La dame offensée occupoit un des premiers rangs de la ville; son mari, qui jouissoit d'une grande fortune, étoit membre du congrès dont son père avoit été président. Cette famille s'étoit toujours fait distinguer par l'intégrité de ses mœurs et par son zèle et son habileté dans les affaires publiques. Attachés à leur pays par la nature, dévoués à sa cause par principes, le père et le fils avoient été, dès le commencement, des agens actifs de la révolution; de pareilles dispositions avoient excité parmi les chefs du parti royal un ressentiment violent et une animosité terrible contre cette famille.

Une maison de campagne charmante, où demeuroit le mari de la

dame, située sur la rivière d'Ashley, à seize milles de la ville, fut jugée, sans nécessité et à dessein, propre pour servir de barraque aux soldats : une collection précieuse de tableaux que le propriétaire avoit choisis lui-même en Italie, fut détruite par ces vandales ; une bibliothèque considérable, renfermant des ouvrages des meilleurs auteurs, dans toutes les langues, fut livrée à la dévastation et au pillage ; la soldatesque brûla Homère, Virgile, Racine et Milton, pour allumer sa pipe ou servir à d'autres usages ; un magnifique cabinet de physique et d'histoire naturelle fut ravagé ; les promenades dans les jardins, dessinées dans les plus belles proportions et suivant le stile le plus élégant de l'Europe, auroient dû au moins être ménagées pour les plaisirs de la bande ; non, on coupa les arbres, on renversa les statues, on auroit retourné le sol, s'il eût été possible ; la tombe

même où reposoient en paix les froides cendres de leurs ancêtres, cette tombe qui, dans toutes les familles américaines de distinction, est placée dans un endroit retiré du jardin consacré à cet effet; eh bien! ce dépôt sacré ne put échapper à la fureur sacrilège des soldats, ils le mirent en pièces; les ossemens furent arrachés du sein de la terre et dispersés; les arbres vénérables qui ombrageoient cet auguste sanctuaire furent coupés et brûlés. Si les morts étoient traités avec tant d'indignité, il est probable que les vivans ne devoient pas être épargnés. Le père et le fils qui, aux termes de la capitulation de Charlestown, avoient eu la permission de rester dans la ville avec leurs familles, furent ensuite forcés d'en sortir pendant la nuit, malgré l'article solemnel de la capitulation qui fut violé sans aucun prétexte; d'autres compatriotes qui étoient dans de pareilles circons-

tances, partirent avec eux pour se rendre à Augustine; ils n'eurent pas même le tems de prendre les moyens pour s'assurer des choses nécessaires à l'existence de personnes de leur rang. Il ne faut donc pas s'étonner si, d'après des traitemens aussi cruels et sans nécessité, la vengeance eût allumé le ressentiment le plus vif dans le cœur de ceux qui leur étoient les plus chers. La misère et l'infortune sembloient être le partage de tous ceux qui étoient attachés à l'indépendance de l'Amérique, et sans doute le courage des hommes se seroit affoibli dans plusieurs circonstances, si la noble grandeur d'ame des femmes ne les eût exhortés à persévérer : celles qui occupoient le plus haut rang, et qui par conséquent devoient être le plus sensibles aux malheurs du tems, supplioient leurs fils, leurs maris, leurs frères de ne jamais souffrir que des affections de famille ou des désagremens person-

nels leur fissent oublier qu'ils se devoient entièrement à la défense de leur pays. De toutes ces héroïnes, la plus distinguée étoit mistriss Middleham, la dame que Ned avoit protégée contre l'insolence de la sentinelle. Mistriss Middleham joignoit à une fortune considérable la dignité d'une très-belle femme et les grâces d'une éducation européenne. Ned fut une exception à l'indifférence, pour ne point dire à la haine qu'elle portoit à tous les officiers anglais en général ; elle avoit pour lui beaucoup de considération. Les sentimens de reconnoissance qu'elle témoigna hautement pour l'aimable politesse de Ned, valut à celui-ci plus d'attentions de la part des dames américaines, qu'elles n'en montroient aux autres officiers de la garnison.

CHAPITRE XLII.

Le repos dans lequel la troupe anglaise étoit forcée de rester à Charlestown pendant l'hiver, et qu'elle croyoit devoir durer encore quelque tems, fut bientôt interrompu au commencement de la campagne, lorsque Green remplaça Gates dans le commandement des troupes continentales. Ce courage, qu'on avoit cru entièrement éteint, se ranima avec une ardeur nouvelle. L'exécution du colonel américain Huynes, accompagnée de circonstances horribles, et qui semblèrent ne pouvoir être aucunement excusées par la cour martiale, devant laquelle il parut, enflamma les esprits, et remplit tous les cœurs de fureur et d'indignation.

Le corps, dans lequel servoient le capitaine Rivers et Ned, eut ordre de marcher contre les insurgés ; l'heure, si long-tems attendue, approchoit, les deux amis brûloient de partager les dangers et la gloire de leurs compatriotes.

La première action où ils furent commandés, fut d'aller surprendre un avant-poste américain, à quelques milles de l'armée. Les insurgés avoient été extrêmement harassés la veille, par une longue marche, sans provisions et à peine habillés ; ils s'étoient arrêtés pour se remettre de leurs fatigues en prenant un peu de sommeil. La nuit étoit très-noire, et quoiqu'ils eussent pris toutes sortes de précautions pour éviter une surprise, leurs vedettes furent enlevées subitement et égorgées sans avoir pu donner l'alarme. Le parti anglais arriva, sans être découvert, au camp où régnoient le repos et le silence ; le carnage fut effroyable ; la plupart

des Américains furent tués dans leur sommeil ; un pauvre jeune homme de seize ans embrassoit les genoux de Ned et imploroit sa pitié ; jamais la voix de l'humanité ne s'étoit fait entendre en vain à notre officier ; le jeune homme étoit encore à ses genoux, et Edouard le relevoit en lui donnant la main, lorsque Nettlefield, qui étoit près d'eux, s'écria :

« Damnation ! voulez-vous épar-
» gner un rebelle ? »

Et à l'instant cet homme féroce lui plongea son épée dans le cœur. Presqu'aucun insurgé n'échappa, tandis que du côté des Anglais aucun des leurs ne fut ni tué, ni blessé. Cette boucherie fut appelée une action glorieuse, et les soldats reçurent toutes sortes d'éloges du commandant pour leur courage et leur activité. Je passe sous silence plusieurs engagemens, dans lesquels nos jeunes gens déployèrent beaucoup d'intrépidité et d'adresse ; le récit de ces scènes sanglantes

ne pourrait plaire qu'à des oreilles militaires ; j'observerai seulement que dans tous ces engagemens, quoique la victoire fut ordinairement fidelle aux armes de l'Angleterre, cependant les véritables avantages restèrent toujours aux Américains, qui reprirent rapidement l'une après l'autre, toutes les places qu'ils avoient perdues l'année précédente. Enfin, le 8 septembre, l'armée anglaise fut attaquée par le général Green en personne, à la tête de toutes les forces américaines, destinées à défendre la Caroline méridionale. L'action s'engagea à quatre heures du matin. Les Américains chargèrent avec beaucoup d'impétuosité ; ils furent repoussés par les Anglais, et la déroute alloit être complette, si le principal corps de leur armée ne fût venu à leur secours ; l'action devint alors générale ; on se battit avec fureur de part et d'autre. Deux soldats voulurent arracher le dra-

peau des mains de Ned ; ils payèrent de leur vie leur témérité. La victoire sembloit se décider en faveur des Anglais. Les Américains commmençoient à plier, lorsqu'un renfort des provinces de Maryland et de Virginie arriva à leur secours fort à propos, et fixa l'avantage de leur côté. Les Anglais furent mis en déroute, et un corps de cavalerie, commandé par un parent du général Washington, les chargea avec une telle furie qu'il ne leur donna pas le tems de se rallier. Le capitaine Rivers fit tout ce qu'il put pour ramener au combat le corps qu'il commandoit ; tandis qu'il pressoit ses soldats de faire face à l'ennemi, et qu'il donnoit lui-même l'exemple de la bravoure, il fut frappé à la poitrine par un boulet qui le renversa par terre. Les chevaux de l'ennemi s'approchoient avec vîtesse ; mais, ni l'amour de la vie ni la crainte de la mort ne put décider

Evans à quitter son ami ; il le prit sur son dos, et le porta ainsi à travers un feu nourri, jusqu'à ce que lui-même fut atteint d'une balle dans la hanche qui le fit tomber, sans qu'il lui fut possible de faire un pas en avant. Les Américains, sans faire attention aux deux amis, continuèrent leur poursuite, et il est étonnant que nos officiers n'aient point péri sous les pieds des chevaux. Le ciel protegea Ned qui prodigua ses soins à son ami, et reçut son dernier soupir. Le noble et généreux Rivers, épuisé par la perte de son sang, mais conservant la connoissance jusqu'à son dernier soupir, serra affectueusement la main de Ned, et tandis qu'il lui exprimoit sa gratitude pour le dévouement qu'il lui témoignoit, il expira dans ses bras. Lorsque le cœur de Rivers fut froid, que ses yeux furent fermés pour jamais, que sa voix fut éteinte, il est impossible de peindre l'état af-

freux où se trouva le malheureux Edouard : il contempla le corps de son ami avec une douleur muette, jusqu'à ce qu'un torrent de larmes vînt soulager son cœur.

« Oh Rivers ! ô mon cher ami !
» pourquoi le ciel n'a-t-il pas per-
» mit que je meure aujourd'hui avec
» toi ? »

L'ennemi avoit quitté le champ de bataille, et poursuivoit les Anglais en désordre ; il étoit fort possible qu'il ne revînt pas sur ses pas ; il avoit laissé nombre de blessés derrière lui ; quelques-uns donnoient encore quelques signes de vie; mais ils n'avoient point la force de se relever. La blessure de Ned n'étoit point mortelle ni même dangereuse, mais il ne pouvoit point se tenir sur ses jambes. La nuit avoit couvert de ses ombres une plaine baignée de sang, la solitude et le silence remplaçoient le bruit des armes, les cris des blessés et des mourans ne se

faisoient plus entendre. Le cadavre de son ami gissant près de lui, sa main froide qu'il tenoit encore dans la sienne, le déterminèrent à attendre une mort qu'il supposoit inévitable. Dans une situation aussi terrible, il n'étoit point sans consolation; il s'étoit abandonné à la providence de Dieu; il avoit mis toute sa confiance dans sa suprême justice, et se préparoit avec résignation à suivre son ami. Un souvenir tendre de ses parens et de l'idole de son cœur, s'éleva, il est vrai, dans son esprit, mais il ne se rappela ces objets si chers que pour les recommander au ciel; toutes ses pensées n'étoient dirigées que vers l'éternité, dans le sein de laquelle il alloit être appelé. Le silence de la nuit n'étoit interrompu que par les foibles gémissemens des blessés qui étoient couchés sur le champ de bataille. A la fin, Ned crut entendre quelque bruit; bientôt après, il dis-

tingua la figure d'un homme qui s'approchoit, et qui examinoit avec attention les corps des malheureux étendus par terre. Le pauvre Ned n'osoit faire un mouvement, ne sachant s'il voyoit un ennemi ou un ami. A la fin, la nature l'engagea à demander secours et protection à l'inconnu. De quel transport il fut saisi ! de quelle reconnoissance il fut pénétré envers le ciel, lorsqu'il se sentit lui-même soutenu par David Morgan ! Ce brave et fidèle garçon s'étoit apperçu, après que l'ennemi eût fini sa poursuite, que son maître et le capitaine Rivers ne se trouvoient point au camp, il s'étoit aussitôt décidé à braver tous les dangers et à retourner sur le champ de bataille, pour tâcher de découvrir quelque chose; la providence dirigea ses pas vers l'endroit où Evans étoit couché, et à une heure, où l'épaisseur de la nuit leur permettoit de quitter, sans être apperçus, un théâtre de sang et

d'horreur : la joie de David Morgan ne fut pas moins vive que celle d'Evans ; leur première pensée fut de remercier Dieu pour la protection singulière qu'il venoit de leur accorder dans une circonstance aussi critique. Ned embrassa, pour la dernière fois, le corps de l'infortuné Rivers ; il l'arrosa des larmes précieuses d'une amitié sincère. Le bon Morgan prit son maître sur ses épaules, s'enfonça dans une épaisse forêt, espérant se cacher jusqu'à ce que Ned eût repris assez de forces pour rejoindre un corps de l'armée anglaise.

En Amérique, les forêts ne sont point rares, nos deux malheureux amis eurent le tems de s'avancer dans l'intérieur du bois bien avant que l'aurore eût éclairé le champ du carnage ; la détresse de Ned étoit extrême ; ayant été blessé à l'os de la cuisse, il lui étoit impossible de marcher ni même de se tenir debout ; ils n'avoient à leur disposition, ni

nourriture pour appaiser leur faim, ni eau pour éteindre une soif dévorante que la chaleur du climat, jointe à la fatigue, avoit fait naître. Morgan avoit bien un fusil ; mais une explosion auroit pu faire découvrir leur retraite. Ce fidèle camarade n'étant point blessé, auroit pu aisément pourvoir à sa propre sûreté ; mais il se seroit regardé comme coupable de trahison, s'il eût abandonné son maître ; il étoit résolu à vivre et mourir avec lui. Si Morgan eût eu moins de générosité, Ned devoit périr, blessé comme il l'étoit ; il lui étoit aussi impossible de se procurer le moindre secours que le jour où il étoit né. Morgan, qui portoit toujours Ned sur ses épaules, s'arrêta dans l'endroit le plus épais de la forêt ; il le déposa au pied d'un arbre pour aller à la découverte d'une source d'eau, tandis qu'Edouard étoit livré à ses tristes réflexions, et qu'il s'occupoit plus de la perte de son ami

que de sa propre infortune ; son attention fut éveillée par un objet d'une nature extraordinaire qui parut à ses yeux, à peu de distance de l'endroit où il étoit couché, un écureuil gris, aussi gros qu'un lapin ordinaire, sautant de branches en branches sur un arbre qui étoit vis-à-vis de Ned ; il paroissoit être dans une agitation assez pénible ; il sembloit vouloir s'éloigner de quelque objet vers lequel il étoit continuellement ramené par une attraction irrésistible. Quelquefois il cherchoit à descendre de l'arbre ; mais alors ses jambes de derrière fléchissoient ; il poussoit un foible cri, et revenoit sur ses pas ; quelquefois il vouloit s'échapper par une branche horisontale ; mais ses efforts étoient impuissans à cause de sa grande foiblesse, et il étoit toujours obligé de revenir. Une circonstance aussi extraordinaire paroissoit inexplicable ; à la fin, Ned découvrit, à travers les broussailles,

la tête d'un énorme serpent à sonnette, qui rampoit au pied de l'arbre, et dont les yeux étoient constamment attachés sur le pauvre animal qu'il destinoit à devenir sa proie : il tenoit ouverte son énorme gueule qui, à la fin, engloutit le malheureux écureuil ; le monstre ne le dévora qu'avec quelque difficulté ; car son gosier étoit beaucoup plus large que le reste de son corps.

On ne sait pas encore par quels moyens ces reptiles mortifères parviennent à fasciner les yeux des petits animaux condamnés par la nature à leur servir de pâture ; mais le fait est incontestable. Ce pouvoir destructeur s'étend à une certaine distance, et semble être placé dans les yeux ; car si le serpent est détourné de son objet par quelqu'accident, l'animal se soustrait au charme fatal, et s'échappe facilement. Tandis que Ned contemploit ce singulier phénomène, et méditoit sur

cette triste vérité qu'aucun être vivant n'est exempt d'infortune, David revint apporter une excellente nouvelle ; il avoit découvert une source ; il apportoit même de l'eau dans son chapeau, qui, dans un autre tems, n'auroit pas été un vase bien propre à inviter à y boire ; mais alors le chapeau de David valoit cent fois mieux que les plus belles porcelaines de la Chine ; il y avoit près de trente heures que le pauvre jeune homme blessé n'avoit rien bu. David fut assez heureux pour rencontrer des raisins sauvages, qui, dans cette saison, étoient en pleine maturité. Quoique ces fruits fussent âpres au goût, cependant ils rafraîchirent nos voyageurs : ce peu de nourriture suffit pour ranimer les esprits malades d'Edouard ; il continua à mettre sa confiance dans celui qui ne l'avoit point abandonné dans un désert, et qui avoit envoyé à son secours un ami qui, seul au monde, pouvoit lui être utile.

CHAPITRE XLIII.

EDOUARD n'eut pas plutôt raconté l'aventure du serpent à sonnettes et de l'écureuil, que David alla à la recherche du formidable reptile; il le trouva qui se tenoit au soleil dans un taillis au pied du grand arbre où il avoit dévoré sa proie. Sa voracité fut cause de sa ruine; il y avoit peu de minutes qu'il avoit mangé l'écureuil, le petit animal n'étoit pas encore passé dans son estomac, il étoit resté dans son gozier et l'incommodoit beaucoup; il l'empêcha même de pouvoir s'échapper; David lui coupa la tête d'un coup de sabre. Après cette amputation, tout danger de poison disparut, et le pauvre écureuil échut en partage à David.

La prise n'étoit point du tout mauvaise, un écureuil est un aussi bon manger qu'un lapin. Ils auraient même pu goûter du serpent, en cas de nécessité : ce reptile, purgé de son poison, n'est pas, à la vérité, un ragoût succulent, mais il est supportable. Nos voyageurs ne jugèrent pas à propos pour le présent de se régaler de ce dernier mets.

Morgan dépouilla l'écureuil, il aluma ensuite du feu avec de la poudre et de la bourre, et n'eut point de peine à l'entretenir au milieu des forêts de l'Amérique. On dressa un bûcher funéraire pour le pauvre animal qui fut rôti, et ensuite Edouard et Morgan lui firent l'honneur de le manger, ce qui les reconforta sensiblement.

Comme les écureuils sont fort communs dans les forêts d'Amérique, nos voyageurs se promirent bien de renouveler un aussi agréable festin; mais en même tems ils prirent leurs

précautions pour ne point être exposés à brûler leur poudre ; ils étoient résolus de ne se servir de leur fusil qu'à la dernière extrémité.

Lorsqu'ils eurent fini leur repas, Morgan proposa à Edouard de le reprendre sur son dos pour le porter jusqu'à la source d'eau qu'il avoit découverte; il espéroit pouvoir dans cet endroit lui panser sa blessure et le mettre en état de pouvoir bientôt se tenir sur ses jambes. Cet infatigable ami, dont la franchise égaloit l'attachement, fraya un chemin avec son sabre à travers les broussailles et les taillis, et avec les branches, il forma une espèce de berceau assez grand et assez fort pour qu'Edouard pût s'y étendre en sûreté ; il en remplit le fond avec de la mousse, production singulière qui pend en longs festons des vieux arbres de l'Amérique ; sa couleur grise imprime une sorte de respect, et annonce l'antiquité de ces monumens des forêts. Cette mousse

est douce, légère et élastique; les sauvages d'Amérique s'en servent pour en faire une espèce de plancher dans leurs huttes.

Lorsque David eut fini son berceau, et qu'il l'eut garni de mousse, il le suspendit avec de longues racines d'arbres, qu'il lia ensemble aux branches d'un vieux chêne qui ombrageoit la source, et l'éleva à quatre pieds de terre. De cette manière, Ned pouvoit se reposer en sûreté, il n'avoit plus rien à craindre de l'approche des serpens ou autres reptiles venimeux. David plaça son maître dans le berceau, Edouard trouva dans cette position beaucoup de soulagement : Morgan se perchoit lui-même sur les branches voisines de celles où il avoit suspendu le berceau, et là il veilloit sur son cher maître avec la plus tendre inquiétude.

Il avoit déja passé trois semaines dans la forêt d'une manière assez uni-

forme ; Edouard étoit presque guéri de sa blessure, il étoit en état de sortir de son hamac, et de se promener un peu dans les environs. Morgan étoit seul chargé de la partie des provisions ; il avoit inventé des trébuchets et des piéges dans lesquels il lui arrivoit souvent de prendre quelques hôtes sauvages de ce désert, et, avec sa chasse, il ne craignoit pas de périr de faim avec Edouard. Un jour qu'il étoit absent pour vaquer à cette indispensable occupation, et que son pauvre maître, couché sur un banc, se rappeloit les tristes circonstances de la mort de son ami Rivers, et qu'il s'abandonnoit aux doux souvenirs associés à ce nom, il fut soudain alarmé par un coup de fusil tiré près de lui, la balle traversa son chapeau et s'arrêta au milieu de l'arbre qui étoit derrière son dos. A peine eut-il le tems de se lever, qu'il fut encore plus effrayé par des hurlemens affreux ; il vit devant

lui un parti d'Indiens qui s'avançoient avec des massues et des instrumens tranchans ; ils proféroient, dans leur langage, des menaces féroces qui, chez les sauvages, sont le prélude de la mort. Ned se crut perdu.

Comme il étoit dans l'impossibilité de résister ou de fuir, il resta immobile à sa place, déterminé à attendre le coup de la mort que cette horde barbare lui préparoit, avec tout le courage d'un homme et la résignation d'un chrétien. Les Indiens respectent la bravoure; ils s'aperçurent que Ned étoit jeune et parfaitement fait ; ils se déterminèrent à ne point le massacrer, mais à l'amener avec eux comme prisonnier. Ces Indiens étoient de la tribu de Agigua, une branche des Cherokees ; ils habitoient sur les bords d'une rivière dont ils ont pris le nom. Dans les commencemens de la guerre d'Amérique, le parti anglais voulut s'assurer de cette peuplade comme d'auxiliaires ; des

agens britanniques leur donnèrent très-imprudemment des armes ; les Indiens, fort indifférens sur le succès de l'un ou l'autre parti, résolurent de garder la neutralité, et d'exterminer indistinctement les Anglais ou les insurgés, lorsqu'ils pourroient le faire avec impunité. Le malheureux jeune homme qui paroissoit devant eux, étoit sans défense. Seul et blessé, sa situation auroit excité la compassion dans un cœur capable de quelque sentiment de générosité : malheureusement la pitié n'est point connue dans le catalogue des vertus des Indiens ; on peut s'assurer de cette vérité, en allant faire quelque séjour chez ces nations inhospitalières. Ned, qui savoit parfaitement quel étoit leur caractère, se décida à leur laisser faire ce qu'ils voudroient, et à tout souffrir sans opposer la moindre résistance. Les Indiens commencèrent à le dépouiller de tous ses vêtemens et à se les

partager entre eux ; l'un d'eux échangea généreusement une vieille pièce d'étoffe qu'il avoit autour des reins, contre les culottes d'Edouard. Le sauvage n'alla pas loin avec sa nouvelle acquisition ; il s'apperçut bientôt que les haut-de-chausses le gênoient dans sa marche ; il les défit aussitôt et les jeta avec tout ce qu'elles contenoient, et reprit au malheureux prisonnier sa pièce d'étoffe. Comme Ned étoit convaincu qu'il alloit être massacré, il s'inquiétoit fort peu de son état de nudité ; il desiroit seulement conserver jusqu'à la mort les cheveux de Cécilia qu'il portoit attachés à son cou. A la vérité, ce fut la seule chose que les Indiens lui laissèrent sur le corps ; ils considéroient ces nœuds de cheveux comme un emblême représentant les divinités tutélaires, Manistow ou Routam. Les Indiens ont une piété singulière ; ils vous feront périr dans les tourmens, mais ils n'auront jamais la prétention de

vous faire abjurer votre religion et votre dieu. Le parti qui avoit notre jeune homme en sa puissance pouvoit être composé de douze sauvages; ils avoient aussi avec eux deux autres prisonniers blancs : l'un des deux étoit connu d'Edouard ; il étoit soldat dans le régiment de Nettlefield, et fils de la pauvre femme qu'il avoit secourue en Irlande. Cette rencontre affecta vivement le soldat, car le pauvre Doran ne manquoit pas de reconnoissance ; leur commune infortune avoit fait disparoître toute distinction et toute différence de grade. Les féroces Indiens lièrent tous leurs prisonniers ensemble, les chargèrent de tout le butin qu'ils avoient enlevé, et les firent marcher tout nus devant eux.

Doran étoit tombé entre les mains des Indiens, depuis une quinzaine de jours, après une escarmouche subséquente à l'action générale dans laquelle Edouard avoit été blessé ;

l'autre prisonnier étoit un américain des milices de la Caroline, il avoit été enlevé par les sauvages, lorsqu'il désertoit et qu'il cherchoit à retourner dans son pays. Les Indiens prenoient tous ceux qu'ils rencontroient, sans s'embarrasser dans quel service ils étoient engagés ; ils ne demandoient qu'à tuer et à piller. Les deux prisonniers n'avoient d'abord échapé à une mort certaine qu'en servant de bêtes de somme à ces sauvages : ils portoient le butin qu'ils avoient fait ; mais peut-être étoient-ils réservés aux plus cruelles tortures.

Le pauvre Ned fut adjoint à ces malheureuses victimes. Comme on le conduisoit gârotté à travers une forêt où il avoit trouvé un asyle pendant trois semaines, il ne put s'empêcher de faire des réflexions assez tristes sur la gradation des malheurs attachés à la vie humaine. Un accident fâcheux nous arrive, nous sommes au désespoir ; un autre encore plus

terrible nous accable, et la première infortune dont nous nous plaignions a perdu son amertume et finit par exciter nos regrets. Certes les vieux arbres auxquels le berceau de Ned étoit suspendu, les attentions de David Morgan prodiguées par l'amitié, la situation précaire et misérable dans laquelle il s'étoit trouvé, lui parurent un paradis en comparaison des peines et des douleurs auxquelles il étoit en proie. Au milieu de sa douleur profonde, il ne pouvoit s'empêcher de penser, avec un brisement de cœur, aux inquiétudes mortelles dont son pauvre ami seroit dévoré, lorsqu'il seroit de retour auprès du berceau et qu'il ne trouveroit plus son malheureux maître. Malgré le déplorable état auquel il se trouvoit réduit, son ame, soutenue par la religion, se montra supérieure à sa mauvaise fortune; il se regardoit comme perdu au monde pour jamais; son esprit étoit calme; il éloigna toute pensée

d'attenter à ses jours, quoiqu'il s'attendît à une mort affreuse, car il supposoit qu'arrivé au pays des Indiens, il seroit sacrifié suivant la coutume, et livré à d'horribles tortures. Les douleurs de sa hanche étoient singulièrement appaisées, l'exercice les avoit fait diminuer, et elles avoient entièrement disparu. Quoiqu'aucune idée consolante ne se présentât à son esprit, il s'efforça d'en bannir le découragement; il cherchoit à se familiariser avec sa nouvelle situation, bien détéminé à souffrir tous les tourmens avec la fermeté d'un Indien. Il commença, le second jour du voyage, à se douter, par avance, du traitement qu'on lui préparoit. Le pauvre Carolien, n'ayant pas le courage de Doran, et encore moins celui d'Edouard, se lamentoit en pleurant, il exprimoit, dans ses gestes, le plus vif chagrin; ses compagnons d'infortune épuisèrent tous les moyens pour l'empêcher de se livrer au désespoir.

Les Indiens, qui s'aperçurent de cette foiblesse, lui témoignèrent un extrême mépris, et l'un d'eux s'approchant de lui, tandis qu'il étoit assis par terre, lui dit, dans son langage, qu'il avoit le cœur d'un stinkbintsein (animal timide qui n'a d'autre défense que dans l'odeur insupportable qu'il lance de ses narines), et non d'un homme; et en même tems il lui fendit le crane d'un coup de massue : il le dépeça ensuite sur la place, et tenant entre ses dents la chair sanglante de l'américain, il détachoit les liens qui le gârottoient avec Ned et Doran. Après cette opération, on se remit en route comme à l'ordinaire.

CHAPITRE LXIV.

Un meurtre commis avec autant de célérité et d'atrocité remplit d'horreur et d'effroi Ned et son malheureux compagnon. Ils trembloient que les Indiens ne choisissent l'un d'eux pour devenir bientôt leur victime. Ned eut le malheur de broncher et tomba sous le fardeau dont il étoit chargé ; il lui étoit impossible de se relever à cause des liens avec lesquels ses mains étoient attachées à celles de John Doran. Le jeune sauvage qui avoit massacré l'infortuné Carolien, s'approcha aussitôt de lui, tenant son couteau sanglant dans la main. Le pauvre Edouard crut que son dernier moment étoit arrivé ; il présenta même sa tête pour recevoir

le coup fatal. L'indien coupa les cordes dont il étoit gârotté, et l'aida à se relever ; il le déchargea même d'une partie du bagage qu'il portoit, le prit sur ses épaules en lui offrant la pipe qu'il tenoit à la bouche. Cette bonté étonna d'autant plus Ned qu'il s'y attendoit moins, et lui fit croire que le cœur de ce sauvage n'étoit pas entièrement étranger à l'humanité. Sa figure, quoique farouche, portoit l'expression d'une nature bonne et franche. Ned prit sa pipe qu'il savoit être un symbole de paix parmi les Indiens : il fuma pendant une minute, rendit la pipe au sauvage en lui présentant sa main droite que l'Indien serra dans la sienne, et depuis ce tems il s'attacha à Edouard comme à son ami.

Ce jeune guerrier, dont le nom étoit Awattowee (en indien, tueur de bêtes fauves), s'étoit intéressé à Ned, non parce qu'il y étoit porté par quelque sentiment de compassion,

mais parce qu'il avait observé avec quelle constance de courage son prisonnier supportoit son infortune.

Chaque nuit qu'ils campèrent (si pourtant on doit donner ce nom à une halte où ils n'avaient d'autre tente que le ciel et les arbres qui à la vérité les protégeoient de leurs longues branches couvertes d'un épais feuillage), nos malheureux prisonniers, Edouard et Doran, étoient déchargés du fardeau qu'ils portoient, et alors ils ressentoient encore plus vivement la fatigue dont ils étoient accablés ; leurs mains étoient attachées avec de jeunes branches d'épine-vinette entrelacées ; elles étoient serrées avec tant de force, que le sang se retiroit vers l'extrémité de leurs doigts. Ils étoient attachés avec ces cordes à un grand arbre contre lequel ils pouvoient s'appuyer, mais il leur étoit impossible de se coucher au pied. Les Indiens alumoient un grand feu, ils y

préparoient toutes les provisions d'animaux sauvages qu'ils avoient tués ; lorsqu'ils avoient fini leur repas, ils consentoient à en donner les restes à leurs prisonniers ; quelquefois ils leur délioient les mains, mais rarement ; ils avoient toujours sur eux l'œil de la surveillance la plus jalouse. Lorsqu'il leur arrivoit de ne pas avoir d'animal pour leur nourriture, l'Etussu Zargetoon, qui est une sorte d'intendant ou de commissaire très-considéré, qui les accompagne dans chaque expédition, fournissoit à chaque sauvage une ration égale de bled rôti, mais toujours avec une grande économie. Ce bled est consacré d'une manière religieuse ; on invoque solemnellement, avant de le manger, les bénédictions de l'Être suprême ; le commissaire est chargé de le distribuer dans une exacte proportion aux naturels du pays comme aux prisonniers, parce qu'ils supposent que ce bled est la propriété du Très-

haut, qui dispense ses bienfaits à tout le monde sans distinction. La faim la plus dévorante ne pourroit engager un Indien à dérober la moindre quantité de ce bled, ni à retenir la portion que l'Être divin veut qui soit donnée à toutes ses créatures. A la vérité, dans la circonstance présente, ils ne furent point obligés d'avoir recours à leur dépôt sacré, car ils n'étoient point dans une contrée d'Indiens ennemis; ils longeoient l'extrémité frontière des habitations des blancs qu'ils ne manquoient jamais de piller, et dont les plantations abondoient en choses les plus essentiellement nécessaires à la vie. Ils avoient choisi la nuit prochaine pour exécuter un vaste pillage. Ils étoient près des habitations les plus reculées des blancs, sur les confins du grand désert; ils avoient encore près de 500 milles de marche avant d'arriver chez leur propre nation. Aussitôt que le soleil fut couché, les sauvages tinrent conseil

autour du feu ; il fut décidé que quatre de la bande partiroient à minuit, et s'avanceroient jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé quelque plantation qui seroit pillée et ravagée, et qu'ils en apporteroient le plus de provisions qu'il seroit possible. Rien n'égale la prudence avec laquelle les Indiens attaquent un ennemi ; l'expédition est d'autant plus glorieuse, qu'on a causé plus de mal et fait une moindre perte. Toute leur science militaire consiste en stratagêmes et en surprises ; la superstition influoit singulièrement sur leurs expéditions. Aussitôt que la lune eut cessé de répandre sa lumière argentée, et qu'une nuit profonde eut couvert la nature entière, les quatre sauvages, parmi lesquels se trouvoit Awattahowee, reçurent du commissaire une boisson consacrée par des rites religieux, composée de certaines plantes et herbes infusées pendant trois jours et trois nuits dans l'eau ; ils croient par

ce breuvage se rendre leur divinité propice, ils marchent au combat avec plus de confiance. Le commissaire donna au chef de l'expédition une quantité de bled rôti sacré, assez considérable pour pouvoir être remise tous les jours à chacun des braves, pendant tout le tems qu'ils étoient censés devoir être absens.

Le commissaire mit dans un sac fait avec des peaux de bêtes fauves, le bled, après l'avoir remué trois fois dans la grande caisse qui le renfermoit. Les Indiens croient que si quelqu'un s'avisoit de porter une main profane sur ce dépôt sacré, Istooboolo, ou le grand maître de la vie, qui est l'Être suprême, puniroit le coupable en desséchant sa main. Ayant reçu toutes les choses nécessaires à leur expédition, les sauvages partirent; le chef entonna la première strophe d'un hymne solemnel, qui fut immédiatement répétée par ceux qui marchoient der-

rière lui, et ils continuèrent leur chant jusqu'à ce qu'ils ne furent plus entendus de leurs amis. Aussitôt qu'ils furent éloignés à une certaine distance, ils gardèrent le plus profond silence; ils ne se parloient plus que par signes convenus entre eux, de peur d'avertir l'ennemi de leur approche ; ces signes consistent en l'imitation des cris des animaux qui habitent les déserts, comme les oiseaux et les bêtes féroces. Tout sauvage habile dans l'art des combats ou plutôt des rapines, saisit l'imitation avec une telle perfection, que souvent les animaux eux-mêmes y sont trompés. Ils se suivent l'un et l'autre dans une ligne droite à la distance de trois ou quatre pieds, et cherchent à marcher sur les pas de celui qui précède ; ils prennent cette précaution pour que l'ennemi ne connoisse point leur nombre s'ils viennent à être découverts. Les quatre braves marchèrent toute la nuit sans découvrir au-

cune plantation ; mais à la pointe du jour, ils aperçurent, du haut d'une colline, une habitation à environ deux milles de distance. Après avoir reçu leur portion de bled consacré, ils se couchèrent entre des troncs d'arbres, se couvrirent de quelques branches, et échappèrent ainsi au danger d'être découverts.

Pendant ce tems-là, le pauvre Edouard et Doran souffroient beaucoup de l'absence de Awattahowee ; ils restèrent attachés à un arbre, le reste de la bande des sauvages dormit autour d'eux, et s'imposa un jeûne très-rigide pour assurer le succès de l'expédition. Nos deux prisonniers, en proie à la faim et à la soif, ne pouvoient penser sans horreur aux cruautés que les quatre Indiens alloient exercer sur des Américains sans soupçon comme sans défense ; ils trembloient d'être enveloppés dans une boucherie générale. Ils restèrent toute la nuit et tout le

jour suivant dans cette déplorable situation, jusqu'à ce que leurs forces furent épuisées. Le matin du second jour, on entendit le signal de l'arrivée des maraudeurs, qui bientôt après parurent eux-mêmes amenant avec eux un vieillard et un jeune homme chargé du butin pris dans leur habitation. Un des sauvages étoit absent ; ce n'étoit cependant point Awattahowee. Si les quatre braves fussent revenus sains et saufs, ils eussent annoncé leur arrivée par des cris de joie et en hurlant le chant du triomphe ; mais un des leurs avoit péri, ils donnèrent seulement le signal du retour et s'avancèrent l'un après l'autre dans le plus profond silence. Leur premier soin fut d'appaiser les mânes du défunt, ils chantèrent un hymne funèbre en sa mémoire, et menacèrent d'une vengeance horrible le vieillard qui l'avoit tué d'un coup de fusil ; ils s'occupèrent ensuite à se restaurer l'estomac et celui de

leurs camarades qui éprouvoient des besoins assez pressans. Awattahowee eut la bonté de delier de l'arbre Edouard et Doran; à la vérité, ni l'un ni l'autre n'étoit guères en état de tenter de s'échaper. Les deux malheureux prisonniers furent amenés au milieu des sauvages, qui leur firent partager le repas qu'ils avoient préparé. Cette sorte de bienveillance n'étoit que le prélude de l'effroyable barbarie à laquelle les Indiens alloient se livrer.

Le nom du vieillard étoit Joseph Atkins; lorsque les sauvages assaillirent sa maison, sa famille étoit alors composée de son épouse, de deux filles (l'une d'elles étoit une femme mariée qui nourrissoit son enfant) et de son fils, âgé d'environ seize ans; deux autres fils et le mari de sa fille étoient absens; ils portoient les armes pour la défense de leur pays. Cette malheureuse famille étoit endormie, lorsqu'elle fut éveillée, au

milieu de la nuit, par des hurlemens affreux, qui sont toujours le signal de l'attaque des sauvages. L'infortuné vieillard, connoissant les projets meurtriers de ces brigands, et s'étant aperçu qu'ils n'étoient qu'au nombre de quatre, avoit conçu l'espoir de les repousser avant qu'ils eussent pu enfoncer la porte : il tira donc de sa fenêtre deux ou trois coups de fusil qui renversèrent un des Indiens. Cette mort rendit furieux les autres sauvages, et les porta aux plus terribles transports de la rage. La porte fut brisée. Je demande pardon à mes lecteurs, si je leur mets sous les yeux les effroyables détails d'une cruauté exécrable. Les malheureuses femmes perdirent la vie avec l'enfant, en présence de son malheureux père, qui, lié étroitement avec son fils, fut forcé d'être spectateur de cette scène d'horreur. Après avoir dépecés leurs victimes dans leur fureur, (cérémonie

qu'ils n'oublient jamais) ils se mirent en devoir de dépouiller la maison de tout ce qu'il pouvoit y avoir en boissons et en provisions ; ayant trouvé un petit cheval dans l'écurie , ils le chargèrent , ainsi que leurs prisonniers , de tout ce qu'ils purent emporter ; ils mirent ensuite le feu à la maison , dansant à la lueur des flammes autour du malheureux propriétaire qui , insensible aux ravages de l'incendie , pleuroit sur la mort des objets les plus chers à son affection. Les Indiens s'occupèrent à rendre les derniers devoirs à celui de leurs camarades qui avoit été tué : ils l'enterrèrent avec tous ses trophées militaires , et ils auroient sacrifié le vieillard à ses mânes , s'ils ne l'eussent réservé pour un spectacle public. Les captifs avancés en âge sont certains d'expier le sang qu'ils ont versé par les tortures du feu. Les prisonniers plus jeunes sont ordinairement offerts aux familles

qui ont perdu leurs parens, pour être reçus dans leur demeure : si les prisonniers sont assez heureux pour être acceptés, ils succèdent aux droits du défunt ; ils héritent même de l'affection qu'on lui portoit. Les vieillards ne doivent s'attendre à aucune compassion, et cet usage barbare s'étend même sur les pères indiens décrépits ; les enfans, à leur sollicitation, ne font aucune difficulté de leur casser la tête. Lorsqu'on eut fini le festin, les sauvages se régalèrent de quelques bouteilles de liqueur qu'ils avoient prises dans la maison du pauvre Atkins. Cette boisson les excita à se donner le barbare divertissement de torturer le vieillard : ils commencèrent par le mettre nu, et lui peindre le corps avec différentes couleurs qu'ils portent toujours avec eux pour leur propre usage ; ils arrachèrent ensuite les cheveux blancs de sa tête vénérable, et lui dirent, par forme de plaisan-

terie, qu'il étoit bien fou d'avoir vécu aussi long-tems, et qu'ils alloient lui rendre un vrai service en le faisant partir de ce monde. Peu de tems après, ils approchèrent des torches de pin enduites de poix, si près de sa peau, que la chaleur y faisoit lever des empoules, ils laissoient tomber sur lui la liqueur brûlante. Lorsque les tortures furent prêtes de lui faire perdre connoissance, les sauvages lui jetèrent de l'eau froide pour rappeler ses esprits, et lui donnèrent de la nourriture et quelques verres de ses propres liqueurs, pour le remettre en état de souffrir de nouveaux tourmens. Son malheureux fils, attaché à un arbre, étoit témoin du supplice de l'auteur de ses jours; toute la sollicitude de ce père souffrant se portoit sur son enfant; il vouloit empêcher la fâcheuse explosion de son désespoir et de sa fureur, qui n'auroit pas manqué de lui attirer un traitement aussi hor-

rible de la part des bourreaux. Le pauvre Edouard et Doran furent aussi forcés de regarder en silence cette épouvantable tragédie, et de dissimuler l'émotion violente que la pitié et le ressentiment faisoient naître tour à tour dans leur cœur.

CHAPITRE XLV.

Les Indiens s'étoient procuré, par le meurtre et le pillage, une quantité suffisante de provisions pour le reste de leur voyage; et n'ayant point d'ennemis dont ils eussent à craindre la rencontre, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés dans leur pays, ils se remirent en chemin, en se livrant à des accès de gaîté extraordinaire. Quoique ces sauvages soient très-cruels et irréconcialibles envers leurs ennemis, cependant ils possèdent

plusieurs vertus ; ils se distinguent par leur franchise et leur généreuse hospitalité. Un Indien ne vous trompera jamais, à moins qu'il n'ait été lui-même trompé le premier. Si vous exceptez les circonstances où la haine d'un ennemi ou le desir insatiable de vengeance les portent irrésistiblement à toutes sortes de crüautés, tous les autres vices qui ont dénaturé leur caractère, sont dus à la corruption que quelques-uns de leurs compatriotes ont introduite chez eux par leur communication avec les blancs ; ce caractère est naturellement ouvert, généreux, affectueux et sincère. Ned tira de grands avantages de ces dispositions naturelles qui se trouvoient dans le cœur d'Awattahowee. Ce sauvage avoit senti pour notre prisonnier de l'amitié, et comme il lui en avoit donné des preuves, il étoit incapable de la lui retirer, à moins que Ned ne s'en rendît indigne.

L'âge de ce jeune indien étoit à-peu-près le même que celui d'Edouard, et si l'on excepte un vice fatal d'éducation qui le portoit à la férocité dans les débats sanglans où la coutume ou le besoin l'engageoit, il avoit un cœur accessible à toutes les vertus. Ce sauvage, qui avoit été témoin du courage soutenu qu'Edouard avoit montré dans l'infortune, avoit conçu de lui une haute opinion; il s'étoit même imaginé qu'il ne seroit point indigne d'entrer dans les rangs des guerriers indiens, et cette élévation au grade de guerrier étoit, dans les idées du sauvage, la plus éminente dignité à laquelle un mortel pût prétendre. Le projet d'Awattahowee étoit d'exciter l'ambition d'Edouard, de lui inspirer du goût pour leurs institutions, et de le faire entrer lui-même dans sa famille. Il avoit une sœur; elle étoit plus âgée que lui d'un an; elle passoit généralement dans son

pays pour une beauté ; elle avoit été mariée à un jeune sauvage d'une famille très-distinguée ; il avoit malheureusement péri, dans une chasse, quelques mois auparavant, et avoit laissé sa femme enceinte de son premier enfant. Awattahowee desiroit qu'Edouard pût plaire à sa sœur, et que celle-ci l'adoptât pour remplacer le défunt, auquel cas Ned auroit succédé à tous ses droits, et auroit même hérité de son nom. A la vérité, considérant la figure de Ned, et réfléchissant sur l'alternative où il se trouvoit d'être brûlé, si une famille n'exerçoit envers lui l'acte de l'adoption, le sauvage avoit de grandes espérances sur le succès de ses vues.

Awattahowee ne cessoit de témoigner à Edouard l'amitié qu'il ressentoit pour lui ; il lui en donnoit même souvent des preuves assez fortes ; quelquefois il le soulageoit du fardeau dont il étoit chargé, en le portant

avec lui ; d'autres fois il partageoit son eau-de-vie, qui étoit sa liqueur favorite : Ned ne pouvoit, sans manquer aux lois de la reconnoissance, ne pas répondre aux marques d'attachement que le sauvage se plaisoit à lui donner ; cependant, malgré les sentimens affectueux qu'il avoit voués à l'Indien, il ne pouvoit penser, sans frémir, au sang innocent dont il savoit qu'Awattahowee ne se souilloit que trop souvent ; cependant il faut avouer que le crime est moins dans l'action que dans l'intention de celui qui le commet, et si nous réfléchissons sur le genre d'éducation qu'avoit reçu Awattahowee, sur les préjugés nationaux dont son jeune cœur avoit été imbu, nous pourrions prononcer, malgré tout ce que nous savons déja, que le sauvage n'étoit point indigne de la reconnoissance d'Edouard; telle est la marche de l'esprit humain. Ned ne trouvoit que joie et consolation

dans la présence de celui qui, peu de jours auparavant, lui faisoit horreur. Doran et le jeune américain éprouvoient aussi les bontés de l'Indien; mais le vieillard vénérable, qui avoit le plus de droit à la compassion des sauvages, n'excitoit aucune pitié. Il avoit tué un Indien, le ressentiment étoit encore trop vif; d'ailleurs, il étoit coupable du crime irrémissible d'être avancé en âge. Il fut donc voué à la vengeance, et s'il ne fut pas immolé sur-le-champ, c'est qu'ils le réservoient pour figurer dans une fête où il devoit être sacrifié dans leur patrie. Ils marchèrent dix-sept jours dans le désert avant d'apercevoir le lac d'Agigua; les vilages de leur tribu sont situés sur ses bords et sur ceux de la rivière qui prend sa source dans ce lac. On signala cette vue agréable par des chants et des danses, en donnant une double portion d'eau-de-vie, et en inventant de nouvelles atroci-

tés contre l'infortuné Joseph Atkins.

Sur un des points du lac s'étend un rocher très-élevé dont le sommet est couronné par des arbres toujours verds. Au pied de ce rocher sont des cavernes sombres et profondes qui servent de retraite à différentes espèces d'oiseaux aquatiques, aussi bien qu'aux monstres amphybies qui se trouvent sur les lacs d'Amérique. Les Indiens, d'après une tradition immémoriale, ont attaché des idées superstitieuses à ce rocher; ils l'appellent Ashemie-Maristoo, qui veut dire, la demeure de l'esprit. Ils supposent que l'air qui traverse les cavernes est la respiration de l'esprit qui y habite; les plus courageux Indiens n'osent pas en approcher sans crainte, et jamais ils ne passent à côté qu'en plein jour. Lorsque les Indiens marchèrent prèsde ce rocher, ils plièrent le corps et jetèrent dans le lac différens objets qu'ils avoient sur eux, et particulièrement des grains

du bled consacré, comme une marque de reconnoissance qu'ils témoignoient à la divinité pour les avoir alimentés avec cette nourriture dans leur voyage, et les avoir ramenés sains et saufs dans leur pays. Lorsqu'ils approchèrent du village, loin de se hâter de voir leurs amis et leurs parens pour les instruire de toutes leurs aventures, ils suivirent leur chef l'un après l'autre; les prisonniers étoient au centre, et tous gardoient le plus profond silence. Ils n'entrèrent point dans le village le jour de leur arrivée, mais ils campèrent pendant toute la nuit dans un endroit désigné à peu de distance. On avoit planté au milieu du camp une longue perche peinte en noir et en rouge, à laquelle les prisonniers furent attachés. Le malheureux Joseph Atkins, qui depuis quelques jours, n'étoit plus en état de marcher, avoit été lié sur son cheval, et tous deux étoient à la perche.

Ned, avec son autre compagnon d'infortune, partagèrent le même sort. On donna à tous les prisonniers une assez grande quantité de bled de l'Inde broyé, et cuit avec de la graisse d'ours, ragoût fort commun dans le pays, et qu'on appelle *sagamity*. Ned, graces à la protection de son ami Awattahowee, reçut un peu de rhum, mêlé avec son eau, pour digérer la graisse d'ours.

Le lendemain, la caravane arriva dans le village dans le même ordre et en silence, les prisonniers furent mis en sûreté dans une maison qui servoit d'arsenal aux Indiens, jusqu'à ce qu'une assemblée eût décidé de leur sort. Cet arsenal, qui consistoit dans une grande pièce oblongue sans fenêtres, n'étoit éclairé que par le haut ; il étoit garni, dans le pourtour de l'intérieur, de différens affûts, sur lesquels reposoient des mousquets et des arcs avec leurs flèches. On entroit dans cette pièce

par une porte basse qui n'étoit élevée que de quatre pieds : au milieu de l'arsenal étoit un poteau auquel les prisonniers furent attachés. Les murailles étoient peintes en rouge avec des raies noires. Les instrumens tranchans appartenant aux familles, ou pris sur l'ennemi, étoient suspendus dans cette pièce ; de tout leur attirail militaire ces armes sont ce que les Indiens sont le plus jaloux de posséder. Ces instrumens sont renfermés dans des étuis de peau, la poignée est peinte en rouge, et souvent elle est ornée de petits coquillages ou de pierres luisantes.

Telle étoit la chambre dans laquelle nos malheureux prisonniers furent conduits, et de laquelle on ne sort fort souvent que pour être livré aux tortures.

Les Indiens ne se hâtèrent point de décider sur leur sort, et les patiens ignorèrent pendant tout le jour et la nuit suivante ce qu'on leur réservoit.

Edouard s'occupa pendant tout ce tems à se fortifier l'esprit contre de funestes craintes ; il s'efforça d'inspirer du courage à ses compagnons d'infortune , il les exhortoit à subir avec fermeté les cruelles épreuves qu'on leur préparoit ; il leur citoit des exemples sublimes de dévouement donnés par quelques grands hommes de l'antiquité ; il leur parloit des héros qui avoient méprisé la mort , quoiqu'ils ne fussent point soutenus par l'idée consolante de l'immortalité de l'ame ; les innombrables martyrs de la foi servoient de texte à sa pieuse éloquence ; il célébroit avec enthousiasme les vertus magnanimes de ces hommes qui bravoient les supplices affreux des tyrans , pour conserver intact le dépôt sacré de leur religion. C'étoit avec de tels discours qu'Edouard parvint à adoucir les angoisses d'une horrible incertitude , et à calmer les accès de désespoir auxquels les pri-

sonniers étoient prêts à se livrer. Les terreurs de ses compagnons étoient appaisées; Joseph Atkins étoit résigné à la mort, qui seule pouvoit terminer ses malheurs et guérir les blessures cruelles de son cœur, que le tems n'auroit jamais pu cicatriser.

Le lendemain matin, des chants guerriers annoncèrent l'approche des Indiens ; tous les prisonniers furent conduits au milieu de la file des sauvages qui marchoient un à un sur la même ligne; ils arrivèrent sur une grande place au milieu du village. Tous les habitans, hommes et femmes, jeunes et vieux, y étoient assemblés. Au centre de la place étoit élevé un poteau noir, à l'extrémité duquel étoit suspendu un tison allumé; trois autres poteaux peints en rouge étoient placés à quelques distances du premier. Edouard, Doran et le jeune Américain furent mis à nu et attachés à leurs poteaux respectifs. Le vénérable Atkins eut les

poings fortement liés, une longue corde de racines, attachée au sommet du poteau noir, le serroit par le cou, elle ne le blessoit point, elle ne servoit qu'à l'assujétir à une distance de quelques toises qu'il pouvoit parcourir autour du poteau. Une paire de moccassins, ou souliers indiens, faits de peau d'ours noir, garnie de ses poils, fut mise à ses pieds; cette opération est le signal d'une mort inévitable. Les chefs se retirèrent de l'enceinte, le supplice alloit commencer; les femmes et les enfans furent chargés de l'exécution. O nature! avec quelle sacrilége barbarie tes lois saintes furent outragées! des démons vomis des enfers s'étoient emparé de tes droits et avoient violé l'asyle sacré où tu déposas tes plus chères affections, le cœur des femmes fut livré aux furies. Chacune de ces cannibales, armée d'une torche enflammée, attaquoit le foible Atkins, nu et sans défense,

tandis que d'exécrables enfans lui tiroient des flèches, lui lançoient des morceaux de bois alumés qui l'atteignoient dans toutes les parties du corps. Une de ces femmes lui arracha un œil avec une sorte de scalpel, et plaça sur-le-champ dans l'orbite un charbon ardent, tandis qu'une autre lui offroit de l'eau-de-vie pour le rappeler à la vie. Aucun Indien, quelque fût son âge et son sexe, ne témoigna la moindre pitié pour ses souffrances. Les femmes chantoient avec une joie frénétique, les hommes qui entouroient l'enceinte y répondoient par de longs éclats de rire. A la fin la tête blanche du vieillard s'inclina vers la terre, et une Indienne, en lui appliquant un coup de massue, mit un terme à ses tourmens. Le malheureux fils d'Atkins, condamné à être témoin des tortures exercées contre son père, reçut de lui une leçon terrible de courage et de résignation. Attaché à son poteau, il s'imaginoit bientôt voir

commencer son supplice, ou celui d'Edouard et de Doran; ces deux derniers attendoient avec une sorte d'impatience le moment où ils alloient être délivrés de la tyrannie des sauvages.

Les Indiens, satisfaits de cette première récréation sanglante, levèrent le cadavre de dessus terre, et le dressèrent contre le poteau qu'ils entourèrent de roseaux secs et de pins; ils mirent le feu à cette espèce de bûcher, et dansèrent autour en se réjouissant et en chantant des chants guerriers.

Lorsque tout fut consumé, une vieille matrone, qui n'avoit assisté à la tragédie que comme spectatrice, s'avança vers Ned et resta quelques minutes immobile devant lui. Elle prononça quelques paroles qu'il ne put comprendre, mais qu'il supposa être le prélude de la mort; lorsqu'elle eut fini son antienne, elle lui jeta ses bras autour du cou qu'elle lia avec

une large bandoulière. Son ami Awattahowee, qu'il n'avoit point encore vu depuis son emprisonnement dans l'arsenal, se présenta et coupa les liens qui l'attachoient au poteau. Quoiqu'il fût absolument nu, la vieille femme ne fit aucune attention à cette absence de vêtemens; elle le prit par la main et répétoit souvent ces deux mots, *Alhemie janis*, qui veulent dire, *Venez, mon fils*; Awattahowee faisoit tous ses efforts pour faire comprendre à Edouard qu'il avoit trouvé une mère.

Edouard s'aperçut bien qu'il venoit d'échaper à une mort immédiate, mais il étoit bien inquiet de savoir quel sort la vieille lui réservoit, et quel genre de reconnoissance elle alloit exiger de lui pour la faveur singulière dont elle l'avoit honoré.

CHAPITRE XLVI.

Edouard, paré des seuls ornemens que la nature lui avoit donnés en naissant, marchoit avec une sorte de majesté entre Awattahowee et la vieille femme, escorté par la multitude qui témoignoit sa joie par des chants et des acclamations. Quoique comblé d'honneurs, il n'oublia point ses compagnons d'infortune; il se retourna pour voir ce qu'ils étoient devenus; il eut le plaisir de s'assurer qu'ils avoient été détachés du poteau et arrachés à la mort qui les menaçoit. Weenacoba (ou poule d'Inde), ainsi s'appeloit la protectrice de Ned, conduisit son fils adoptif dans son wigwawm, habitation assez commode. Son premier soin fut de frotter le corps d'Edouard

avec de la graisse d'ours. Cette opération, nouvelle pour lui, n'étoit pas des plus agréables ; cependant elle lui fut d'une grande utilité ; car elle garantit sa peau des morsures des musquites et autres insectes, et sa tête de l'excessive ardeur du soleil. La vieille mit ensuite sur les épaules de Ned un large ceinturon auquel étoit suspendue une peau de panthère ; elle avoit été préparée avec tant d'art, qu'elle étoit aussi douce que le velours ; ce nouveau vêtement le mit plus à son aise ; les manières libres de la vieille avoit alarmé sa pudeur d'une étrange manière. Weenacoba poudra les cheveux de Ned avec du vermillon, et s'asseyant elle-même sur une espèce de sopha, elle contempla la figure de son protégé avec la plus vive satisfaction ; enfin elle attacha aux pieds d'Edouard une paire de moccassins, et de cette manière, il fut complettement habillé.

Ayant ainsi pourvu libéralement à la mise extérieure de son fils adoptif, la vieille jugea avec raison qu'il pouvoit avoir besoin d'une réfection intérieure, et elle se mit sur le champ en devoir de la lui préparer. Awattahowee, qui avait assisté à la toilette d'Edouard, lui montra un siége sur lequel il s'assit, et lui secouant la main, il sortit du wigwawm.

On doit naturellement supposer que Ned, délivré des craintes d'une mort affreuse, avoit donné à son imagination un cours plus riant; cependant il ne se dissimuloit point que sa situation ne fût encore très-critique, ne pouvant comprendre aucune des paroles qui lui étoient adressées, ni conjecturer ce qu'on vouloit faire de lui; il se trouvoit dans une perplexité assez pénible; il s'imaginoit cependant bien qu'il n'avoit à attendre de sa nouvelle hôtesse que des bontés; il la voyoit occupée à lui préparer un consommé indien, et

elle n'interrompoit son ouvrage que pour jeter sur lui des regards de douceur et de satisfaction. Toutes ses inquiétudes cessèrent en apercevant Awattahowee, qui amenoit avec lui un autre jeune homme, d'une origine mixte; il étoit né d'une femme indienne et d'un négociant anglais. Ce jeune homme avoit été dans les établissemens des blancs avec son père, et, pendant qu'il avoit vécu avec sa mère, il avoit retenu assez d'anglais pour pouvoir se faire comprendre dans cette langue. Son nom étoit Quanshebo ou *Porte-balles*, parce que souvent son père l'avoit employé à ce genre d'exercice. Après les premiers complimens, que Ned fut aussi surpris qu'enchanté d'entendre prononcer en anglais, le jeune homme lui dit que la femme qui l'avoit adopté étoit la veuve d'Ostaboa, famille de la première distinction dans la nation, et mère d'Onondoga, qui avoit épousé la sœur d'Awattahowee, et qui

avoit été dévoré par un ours lorsqu'il étoit à la chasse. Awattahowee fit tous ses efforts pour engager sa sœur Sheerasta, ou le *lys blanc*, à donner sa main à Edouard; mais elle déclara que son cœur brûlant encore de l'amour le plus tendre pour l'époux qu'elle avoit perdu, elle avoit résolu de ne point lui donner de successeur; elle ajouta qu'elle étoit près de donner le jour à un fils qu'elle nourriroit de son lait, et qui hériteroit du nom et de la gloire de son père.

« Awattahowee t'aime, dit-elle à Edouard, depuis qu'il a fumé avec toi la pipe de paix; lorsqu'il a vu que j'étois décidée à ne point me remarier, il s'est servi de toute son influence sur Weenacoba pour la déterminer à t'adopter pour son fils, à la place d'Onondoga; elle le lui promit, pourvu que ton attitude au poteau funèbre annonçât l'ame d'un homme courageux; elle déclara en

même tems qu'elle t'abandonneroit à ton malheureux sort, si tu avois la foiblesse de te livrer à un abattement honteux. L'événement à prouvé que tu étois digne de son amitié; actuellement, frère, elle se flatte que tu auras pour elle les attentions d'un fils, et que tu en rempliras les devoirs; en revanche, elle aura pour toi la tendresse et l'affection d'une mère. Dans peu de jours elle t'adoptera devant nos prêtres, et dès-lors tu deviendras un des guerriers de l'illustre nation d'Agigua. „

Tandis que Quanshebo expliquoit à Edouard quelle étoit sa nouvelle situation, les yeux de Weenacoba étoient souvent fixés sur son fils adoptif. De quelques sensations que Ned fut agité, il devoit certainement à la vieille et à Awattahowee un large tribut de reconnoissance; il se félicitoit de ce que la fidélité exemplaire jurée par Sheerasta à la mémoire d'Onondoga, l'avoit exempté

d'une épreuve qu'il redoutoit plus que la mort ; plein de cette idée, il prit la main de Weenacoba, et la porta à ses lèvres, comme un témoignage des sentimens qu'il ressentoit véritablement pour elle. La vénérable Indienne répondit à cette prévenance par un vif embrassement et par de tendres caresses.

Le repas destiné pour Edouard étoit préparé ; il consistoit en une patte grasse d'ours cuite avec deux jeunes chiens, un plat de bled indien ; une natte bien propre fut étendue sur le plancher, et le chaudron fut placé au milieu. On servit à chacun une tasse de terre et une cuillier de bois ; la bonne Weenacoba fit les honneurs de la table. Edouard, qui n'avoit pas mangé depuis vingt-quatre heures, et qui, depuis six semaines, n'avoit fait de repas qu'au péril de sa vie, trouva le ragoût des petits chiens excellent, et il se convainquit encore plus de cette maxime, que la santé

un bon appétit donnent un goût exquis à toute espèce de mets. Lorsque la compagnie eut mangé suffisamment pour ne point charger la nature, la bonne hôtesse présenta à ses convives d'autres tasses remplies d'une liqueur composée d'amandes broyées, infusées dans de l'eau bouillante; elle fermente après avoir été reposée pendant quelques jours, et devient une boisson acide d'un goût assez agréable : en y ajoutant une légère portion du doux suc de l'érable, arbre qui abonde dans le pays, cette liqueur est alors saine, nourrissante et agréable, on peut en boire sans danger une assez grande quantité. Le chalumet de paix termina le repas; quoique Ned ne fût pas fumeur, il ne put cependant refuser de prendre la pipe de celui auquel il étoit redevable de la vie, de celui avec lequel il ne desiroit rien tant que de vivre avec fraternité et amitié.

L'heure du repos étant arrivée,

Weenacoba lui montra une sorte de réduit pratiqué dans la maison, d'une dimension assez grande pour pouvoir s'y coucher à son aise. Sur la terre étoient quatre troncs d'arbre d'un pied de hauteur, qui soutenoient quatre petites perches sur lesquelles on avoit mis une grande quantité de mousse, et sur cette mousse étoit placée une épaisse peau d'ours à longs poils, une autre peau d'ours lui servoit de couverture. Il étendit ses membres fatigués sur ce lit sauvage où il trouva le repos et la tranquillité; le sommeil suspendit un instant les chagrins et les regrets que l'attente d'une mort certaine avoit fait oublier, mais l'éloignement du danger leur avoit donné un nouveau degré d'amertume.

Nous allons laisser Edouard reposer dans les bras de Morphée, et y reprendre les forces de son corps et de son esprit, pour nous occuper d'une recherche assez intéressante;

nous voulons parler du fidèle David Morgan, dont nous sommes à même de donner des nouvelles au lecteur.

Nous avons déja dit que David s'étoit enfoncé dans la forêt pour visiter les piéges qu'il avoit tendus aux oiseaux et aux bêtes farouches; il espéroit y trouver quelque animal imprudent pour la provision commune; il avoit laissé Edouard, qui déja étoit en état de marcher un peu, couché sur un banc au pied d'un arbre, aux branches duquel son berceau étoit suspendu. Morgan avoit été absent pendant quelque tems, il revenoit fort content et fort joyeux; il avoit été assez heureux pour prendre un perroquet et deux écureuils; il entendit le coup de fusil tiré par les Indiens, il entendit même siffler la balle qui avoit manqué mettre un terme aux souffrances d'Edouard. Jamais décharge de mousquéterie, même au milieu d'une bataille, ne lui avoit fait éprouver une terreur

pareille à celle dont il fut saisi. Il laissa tomber les animaux qu'il avoit pris, pour voler au secours de son maître ou partager son sort. Lorsqu'il arriva au pied de l'arbre où Ned s'étoit reposé, un silence profond régnoit dans la forêt; il vit que son maître étoit disparu; sa consternation fut extrême et sa douleur sans bornes. Il trouva le berceau mis en pièces; n'apercevant aucune trace de sang, il se flatta qu'Edouard n'étoit point mort. Tandis qu'il étoit livré à un profond abattement, le bruit des chants de guerre frappa son oreille. Il monta aussitôt sur un grand arbre, grimpa jusqu'à la cime d'où il découvrit un parti d'Indiens qui traversoient la forêt avec leurs prisonniers; les cris affreux de cette horde sauvage se perdant insensiblement dans le lointain, David mesura toute l'étendue du malheur d'Edouard. S'il lui avoit été possible d'être de quelque utilité à son maître par quelque

entreprise, Morgan seroit accouru à son secours, quand bien même il eût été certain de perdre la vie. Avec son bon sens il réfléchit que le service le plus essentiel qu'il pouvoit lui rendre, étoit de faire part de sa situation à son régiment, si lui-même il pouvoit rejoindre l'armée anglaise. Il descendit de l'arbre, dit un dernier adieu à la retraite hospitalière où ils avoient trouvé un abri dans leur détresse, et s'éloigna, non sans verser des larmes en pensant à un maître chéri, et en réfléchissant douloureusement sur le peu de probabilité de le revoir jamais. Il savoit dans quelles mains barbares il étoit tombé, il gémissoit sur cette triste fatalité qui avoit déja entraîné Edouard dans plusieurs dangers imminens. La première impulsion qu'il suivit fut celle de la nature et du devoir ; il songea à conserver une vie qui pouvoit encore être utile à son maître. Comme il étoit persuadé que des

bandes d'Indiens parcouroient la forêt, il se détermina d'abord à aller rechercher les provisions qu'il avoit laissées, bien résolu de ne marcher que pendant la nuit.

Il trouva le perroquet et les écureuils dans la même place où il les avoit laissés ; il monta ensuite sur un des arbres les plus garnis de feuillages, jusqu'à ce que la nuit vint le couvrir de ses ombres protectrices. Il dépouilla un chevreuil de sa peau, dont il fit une espèce de havresac ; il s'en servit pour serrer les écureuils et les autres provisions qu'il pouvoit se procurer. Aussitôt que la nuit fut venue, David descendit de son habitation aérienne, et marcha à travers les ténèbres. Des milliers de vers luisans qui, dans cette saison de l'année, fourmillent dans les forêts d'Amérique, ressemblent à des étincelles qui brillent dans toutes les directions ; les rayons de lumière qu'ils répandent éclairèrent Morgan dans

sa marche ; il ne lui arriva rien d'extraordinaire dans les deux premières nuits de son voyage, mais à la troisième, en s'avançant dans la forêt, il agita le feuillage ; ce léger bruit alarma un parti d'Indiens qui étoient couchés autour d'un petit feu que Morgan n'avoit point aperçu. Les sauvages se levèrent aussi-tôt, et, saisissant leurs armes, ils se mirent à fouiller dans les environs. David étoit immobile derrière un arbre, glacé de terreur et d'effroi ; un des Indiens passa tout près de lui. En cet instant une bête fauve, attirée par la lumière, s'étoit approchée du feu : les Indiens, qui l'aperçurent, la couchèrent par terre d'un coup de fusil : comme ils supposèrent que l'animal tué avoit causé leurs alarmes, ils retournèrent gaiement à leur première station ; tandis qu'ils étoient occupés à dépecer leur proie, David continua sa marche dans le plus profond silence et avee une extrême précaution, jusqu'à ce

qu'une distance de chemin assez considérable l'eût mis à l'abri de tout danger.

CHAPITRE XLVII.

L'AURORE commençoit à paroître, David s'aperçut qu'il s'approchoit des terres; il monta sur un arbre fort élevé, placé sur une éminence qui se trouvoit dans la forêt, afin de reconnoître le pays. Il découvrit sur sa gauche, à une distance d'environ cinq à six milles, quelques habitations de blancs; il distingua au-delà un chemin bien frayé; il aperçut à sa droite d'autres habitations; il résolut de s'en détourner, parce qu'il supposoit que ces contrées étoient attachées à la cause américaine. Il continua sa route en

plein jour, ayant grand soin de la diriger de manière à éviter des rencontres funestes. Il marchoit dans la partie du bois la plus épaisse, malgré l'excessive difficulté qu'il y avoit à pénétrer à travers toutes sortes d'obstacles. Le soir, il s'aventura à se rapprocher d'un sentier qui bordoit la forêt. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il rencontra deux enfans portant deux petits sacs sur leur dos ; il se hasarda à les aborder et à leur adresser la parole. Ils lui répondirent qu'ils étoient les fils de M. Farlane, planteur écossois, et que leur père étoit parti pour l'armée : ils ajoutèrent que leur mère étoit à la maison, qu'ils revenoient de l'école qu'un autre Ecossois tenoit dans le voisinage. Morgan ne pu savoir de ces enfans dans quelle armée servoit leur père ; cependant, comme l'épouse étoit au logis, il se décida à accompagner les enfans, persuadé qu'il trouveroit dans l'hu-

manité de mistriss Farlane secours et hospitalité ; il pensoit aussi que si cette femme étoit assez barbare pour lui refuser l'assistance qu'il alloit solliciter, il trouveroit dans ses armes une ressource assez efficace pour protéger sa retraite. C'est une remarque assez généralement faite, que les personnes les plus maltraitées de la fortune sont celles qui sont le plus portées à exercer les vertus hospitalières. David eut un exemple de cette vérité dans la circonstance présente : la bonne femme et son mari avoient autrefois émigré de leurs montagnes, pays justement célèbre par son hospitalité ; plusieurs de ses compatriotes qui, comme lui, avoient fui l'oppression féodale et un ciel inclément, avoient transplanté leurs affections et leurs qualités nationales dans les bois de la Caroline ; ils seroient sûrement parvenus à améliorer leur situation, si on leur eût permis de goûter les douceurs de la paix ; quoi-

qu'ils fussent peu attachés au sol où ils étoient nés, cependant l'amour de leur pays n'étoit point encore éteint dans leur cœur. Ces braves gens s'étoient réunis au reste de leurs compatriotes pour soutenir le parti de l'Angleterre. M. Farlane, propriétaire de la maison, servoit alors dans un corps de loyalistes. Rien ne pouvoit arriver de plus heureux à Morgan que la rencontre des deux enfans qui, dans l'innocence de leur cœur, le conduisirent chez leur mère. Il est inutile d'ajouter qu'il y reçut l'accueil le plus amical; il resta quelques jours dans la maison de cette bonne femme jusqu'à ce qu'il fût entièrement refait de l'extrême fatigue qu'il avoit continuellement éprouvée depuis la malheureuse journée de l'engagement sérieux qui avoit eu lieu entre les Américains et les Anglais. Après avoir repris son ancienne vigueur, Morgan partit, sous la conduite de deux jeunes gens dont les pères

avoient aussi émigré d'Ecosse, et qui étoient restés attachés à la cause loyale. Dans tous les endroits où ils passèrent, ils eurent la douleur d'apprendre que l'armée britannique avoit essuyé de nouveaux échecs. Les Français s'étoient joints aux Américains, les Anglais avaient été obligés de battre en retraite devant ces forces combinées; l'armée britannique, sous le commandement de lord Cornwalis, s'étoit rendue à l'ennemi, et cet événement étoit entièrement décisif pour le succès des Américains. Morgan, avant ce désastre, avoit rejoint son régiment; chaque officier apprit avec plaisir la nouvelle qu'Edouard étoit probablement en vie. Le capitaine Fanshaw sur-tout, qui avoit cru Ned tué avec le capitaine Rivers, qui avoit versé sur leur perte les larmes d'un frère, se réjouit bien vivement de ce que l'un des deux vivoit encore; il se flattoit qu'Edouard pourroit être rendu à ses amis et à son pays.

Dans le même tems Edouard continuoit à recevoir de Weenacoba les marques les plus sincères d'une tendresse maternelle ; elle l'adopta pour son fils devant toute la peuplade indienne ; il fut en conséquence mis sur la liste des guerriers d'Agigua.

Comme la cérémonie de l'adoption est assez singulière, nous croyons devoir en rapporter tous les détails.

Weenacoba fit d'abord savoir quelle étoit son intention aux deux principaux guerriers et à un vieux prêtre qu'elle pria de présider à la cérémonie. Elle annonça ensuite publiquement qu'elle alloit donner une fête, à laquelle elle invita autant de chefs qu'elle trouva de provisions pour bien les traiter. Tous ceux qui apportèrent quelque nourriture furent bien reçus. Le mets le plus friand étoit un potage fait avec de l'eau, de la chair d'ours, du chien, et une sorte de fève. Les convives, et surtout les jeunes guerriers nouvelle-

ment élus, desirent vivement avoir part à ce mets; car telle est la propriété de ce potage, que, durant trois jours, le corps reste pur et les songes sont favorables. Les Indiens ont pour coutume de n'entreprendre aucune affaire sérieuse sans avoir auparavant jeûné et consulté les songes. Le troisième jour on demanda à Edouard quel rêve il avoit fait ; il répondit qu'étant seul devant un lac, il avoit vu trois ours sortir des bois, et vouloir se baigner dans l'eau, mais qu'un grand cygne qui nageoit sur le lac, avoit attaqué les ours et les avoit tués l'un après l'autre. Nous ignorons si Edouard avoit réellement rêvé d'ours et de cygne, ou si seulement il avoit inventé un songe favorable à la circonstance, tout ce que nous savons, c'est que le prêtre indien déclara que le songe étoit d'un excellent augure ; il le baptisa sur-le-champ du nom de Warbishcondar, ou le *Cygne blanc.* Après cette céré-

monie, on fit passer Ned dans la chambre aux sueurs; il étoit absolument nu; il s'agissoit de le purifier de tous les restes d'impureté dont il pouvoit être encore souillé. Cette chambre est ainsi préparée : trois poteaux sont plantés dans la terre à des distances convenables; cet espace triangulaire est entièrement fermé par des couvertures ou des peaux: au milieu est un trou où l'on a placé des pierres brûlantes sur lesquelles on jette de l'eau de temps à autre; la vapeur qui s'élève se répand sur la personne enfermée, et favorise une transpiration abondante. Ned se soumit à cette opération aussi long-tems que le prêtre le crut nécessaire; ensuite il fut porté sur les bras de deux guerriers indiens, qui le plongèrent, tout couvert de sueur, dans la rivière. Il paroîtra peut-être étonnant qu'on puisse survivre à un pareil traitement; cependant aucun de ceux qui ont subi cette épreuve n'en ont

jamais éprouvé la moindre incommodité. Lorsqu'il fut retiré de l'eau, on le déposa sur le dos dans un lieu préparé pour le recevoir; le prêtre commença à opérer sur sa peau pour y graver les marques de son adoption de la manière suivante : il dessina quelques figures sur sa poitrine avec un bâton pointu trempé dans de la poudre à canon délayée dans de l'eau; ensuite, avec des aiguilles faites avec de l'os et attachées à un morceau de bois, il piqua chaque partie dessinée et la marqua avec du vermillon; il traça une ligne plus profonde avec une pierre à fusil; le sang étoit prêt à couler; il lava la blessure avec une certaine herbe trempée dans l'eau, qui bientôt le guérit et empêcha la supuration. Pendant cette pénible et bizarre opération, Ned ne remua ni les pieds ni les mains, parce qu'il savoit que la patience étoit regardée chez les Indiens comme la principale vertu. Lorsque le prêtre

eut fini cette partie de la cérémonie, il releva Ned en le prenant par la main, lui mit sur les épaules une robe faite de peau de castor, lui ceignit le cou d'une peau de poisson, et le conduisit, ainsi équipé, au milieu de l'assemblée. Alors le chef des guerriers dit à Ned :

« Nous recevons un frère guerrier qui paroît avoir du courage ; il signalera la force de ses armes dans les combats, il ne fuira jamais devant l'ennemi. »

Le grand prêtre termina la cérémonie, en consacrant en ces termes le nom de Ned à la divinité :

« Istooboolo, maître de la vie, regarde-nous d'un œil favorable ; nous te présentons notre frère Warbiscondar, qui te supplie de lui accorder une vie longue et heureuse. »

Tous les chefs, l'un après l'autre, prirent Ned par la main ; après lui avoir mis une autre robe de castor, on lui présenta une grande pipe

pour fumer ; elle passa ensuite dans la bouche de tous les chefs. C'est ainsi qu'Edouard fut incorporé dans l'illustre race des guerriers d'Agigua.

Un autre ragoût de chair de chien, de graisse d'ours et de légumes du pays fut servi pour couronner la solemnité. Warbishcondar prit part au festin avec une voracité qui lui attira les plus grands applaudissemens. Il est certain que trois jours de jeûne, lorsque le corps est en parfaite santé, réconcilient bien vîte l'appétit avec les mets qui peuvent le satisfaire.

Celui-là a une ame forte, qui sait ainsi plier son caractère et souffrir avec résignation les infortunes que la providence ou l'inflexible nécessité lui envoie. Ned avoit reçu de la nature et de l'éducation cette heureuse disposition d'esprit; une philosophie douce, jointe à sa gaîté naturelle, lui faisoit sur-le-champ considérer le côté favorable d'un événement. Plein

de vénération pour la sagesse éternelle de Dieu, et plein de confiance dans sa bonté, il n'étoit occupé, dans un instant périlleux, que des pensées sublimes de la religion ; il se soumettoit sans murmurer à sa mauvaise fortune, convaincu que le résultat de ces épreuves difficiles tourneroit tôt ou tard à son avantage. Ce sentiment, inspiré par la raison et par la religion, l'empêchoit de se livrer au découragement dans les circonstances les plus désespérées. Quoiqu'il fût hors de doute que le nouveau genre de vie qu'il avoit été forcé de prendre lui fût souverainement désagréable, et qu'il auroit embrassé avec ardeur une occasion favorable pour sortir de la position où il se trouvoit, cependant la difficulté et le danger d'une pareille entreprise qui, si elle eût échoué, l'auroit exposé sur l'heure à une mort certaine et aux plus horribles tortures, le détournèrent pour le moment d'aucun

projet d'évasion ; il se soumit gaiement à la nécessité, il ne songea plus qu'à remplir les devoirs de la reconnoissance, quelque fâcheuse que fût sa position. La providence l'avait destiné à vivre parmi les sauvages, il résolut d'y vivre respecté et d'y mourir regretté. Il examina avec un soin particulier les détails de la vie indienne ; il en saisit le véritable esprit ; il bravait les dangers, supportait les fatigues avec autant de bravoure et d'intrépidité, que s'il y avait été accoutumé depuis son enfance. Comme fils adoptif de Weenacoba, il s'appliqua à remplacer dignement le défunt Onondoga. Je crois qu'il est inutile d'observer qu'elle n'avoit pas perdu au change.

Les sauvages ont la pernicieuse habitude de considérer les femmes comme des êtres inférieurs, nés pour l'usage et la convenance de l'homme ; rarement ils ont pour elles les égards et les attentions que l'on prodigue

au sexe dans les contrées européennes, commerce charmant qui fait le lien et le bonheur des sociétés.

L'amour chez les Indiens n'est autre chose que cette passion grossière que nous appelons desir, et qui, une fois satisfaite, perd tous ses charmes. La triste indienne devient bientôt victime de la froideur et de l'indifférence qui toujours suivent l'amour lorsqu'il n'est pas fondé sur le sentiment. En général, les jeunes Indiens ont plus d'attachement pour leur mère que pour leur maîtresse. Edouard avoit étudié les mœurs des sauvages et s'étoit aperçu que l'article des devoirs y étoit scrupuleusement rempli, sa principale étude fut de payer l'amitié de Weenacoba par les attentions les plus suivies et les plus délicates; Ned avoit un caractère trop généreux pour manquer jamais à une femme; mais les grandes obligations qu'il avoit à sa mère adoptive, les marques continuelles d'affection qu'il

en recevoit tous les jours, lui inspirèrent pour elle les sentimens les plus tendres et les plus sincères ; il se faisoit un plaisir de les manifester dans toutes les occasions qu'il pouvoit trouver.

Weenacoba avoit une petite plantation de bled indien ; la culture en étoit abandonnée à des femmes, tandis que le sauvage indolent fumoit sa pipe ; Edouard en prit soin, et, par son travail, il parvint à la mettre dans un meilleur état qu'elle n'avoit jamais été. Il y planta des nouvelles sortes de pois et de fèves qu'il avoit observé dans les bois ; ces légumes devinrent un agréable surcroît de subsistance.

A la chasse, qui est la grande occupation des sauvages, aucun indien ne le surpassoit en adresse et en activité. Weenacoba n'avoit jamais été aussi abondamment pourvue de bêtes fauves pour les provisions d'hyver ; sa garde-robe n'avoit jamais été si

richement meublée en peaux et en fourures, que depuis que le reconnoissant Warbishcondar avoit porté l'épouvante de ses armes chez les timides habitans des bois.

CHAPITRE XLVIII.

Edouard continuoit à recevoir d'Awatthaowee des marques d'une amitié inaltérable; aidé de Quanshebo qui lui servoit d'interprète, il commença, non-seulement à comprendre une grande partie des termes du langage agiguan, mais encore à s'exprimer d'une manière à se faire entendre sans trop de difficulté. La connoissance qu'il avoit de la vie civilisée lui donna les facilités nécessaires pour rendre plus commode l'habitation de Weenacoba; il

inventa une sorte de chandelles propres à éclairer pendant la nuit ; comme il avoit été très-heureux à la chasse, il parvint à tapisser les murs de la demeure de sa mère adoptive avec des peaux de bêtes féroces, et à se garantir contre les rigueurs de l'hiver.

Les Indiens n'ont point de repas fixes, ils mangent par-tout où ils se trouvent, lorsque la nature excite leur appétit. Edouard introduisit la coutume d'un souper de réunion auquel assistoient souvent Awattahowee, Doran, l'Américain, Quanshebo et plusieurs chefs indiens. Comme on trouvoit facilement une grande quantité de miel sauvage dans les creux des vieux arbres, Ned s'en procuroit en abondance ; il en conservoit quelques rayons, et avec le reste, qu'il mêloit avec du lait, il composoit une sorte d'hydromel assez potable.

Weenacoba aimoit tendrement Edouard ; elle sentoit pour lui un attachement aussi vif que celui qu'elle

avoit eu pour Onondoga ; si Ned eût pu perdre la mémoire, peut-être auroit-il goûté un bonheur parfait dans le genre de vie auquel la providence l'avoit condamné; mais la passion qui s'étoit alumée dans son cœur n'étoit point éteinte, et les doux souvenirs d'une liaison vertueuse n'étoient point effacés. Tous les matins et tous les soirs il adressoit au ciel une fervente prière pour la conservation et le bonheur de ses parens et de la famille de Ravensdale; il avoit choisi, dans les retraites les plus profondes, des arbres sur l'écorce desquels il gravoit le nom de Cécilia; il aimoit à errer dans la forêt, à se rappeler les traits de sa maitresse et la mémoire de son frère chéri. Les nœuds de cheveux donnés par l'amour et l'amitié étoient toujours suspendus à son cou, et d'après les idées superstitieuses des Indiens, ils devinrent son *manitoo*. Le portrait en miniature de Cécilia et

d'autres objets de valeur, avoient été heureusement laissés à Charles-town par le capitaine Rivers; Ned espéroit bien les retrouver, s'il avoit le bonheur de s'échaper. A la vérité, la circonstance n'étoit point favorable pour tenter un pareil projet, il résolut donc prudemment de se résigner à son sort, et de l'améliorer, s'il étoit possible, en s'accoutumant aux fatigues, et en tirant un parti avantageux des ressources de la vie indienne. Conformément à ce plan de conduite, il devint un chasseur infatigable, parce que de cet exercice résultent une foule d'avantages; d'abord la chasse est chez les sauvages un rude, mais très-bon apprentissage du métier de la guerre; ensuite ceux qui excellent à lancer une flèche, à frapper la bête fauve, s'attirent le respect et la confiance de toute la nation. Un accident qui lui arriva dans une de ses excursions, le placa au plus haut rang d'estime parmi les

guerriers ; il développa dans une circonstance périlleuse tous les sentimens généreux de son cœur.

Son ami Awattahowee l'accompagnoit souvent dans ses parties de chasse : un jour qu'ils revenoient à la maison, excédés de fatigue, après avoir long-tems battu la forêt sans avoir aperçu de gibier, Awattahowee aperçut une bête fauve à quelque distance ; il lui tira sur-le-champ un coup de fusil ; il ne put savoir s'il avoit blessé l'animal, car une énorme panthère qui étoit cachée dans un buisson fort épais tout proche d'eux, et qui probablement guettoit au passage quelqu'autre bête, alarmée par le bruit, s'élança aussitôt de son fort, et d'un seul bond appliqua ses griffes sur l'estomac d'Awattahowee. La force avec laquelle il fut assailli renversa l'Indien sur le dos ; Awattahowee eût été infailliblement mis en pièces si Edouard n'eût volé à son secours avec l'intrépidité et la pré-

sence d'esprit qui ne l'abandonnoient jamais dans le danger le plus éminent. En déchargeant son fusil, il auroit pu tuer son ami ; le farouche animal, couché sur sa poitrine, le pressoit de tout son poids en poussant des rugissemens affreux. Ned courut vers la panthère ; il la saisit à la gorge avec tant de force, qu'elle ne pouvoit plus respirer. L'animal retira ses griffes de la poitrine d'Awattahowee, qui étoit cruellement déchirée ; alors le sauvage lui perça le cœur avec une sorte de scalpel qui pend toujours à la ceinture des guerriers, tandis que Ned le tenoit à la gorge jusqu'à ce qu'il fût expiré.

Awattahowee, dont les jours venoient d'être sauvés par Édouard, embrassa son ami avec des transports de reconnoissance, tandis que Ned se félicitoit d'avoir rendu à l'Indien un service non moins signalé que ceux qu'il en avoit reçus. Awatta-

howee chercha quelques herbes salutaires que les sauvages connoissent parfaitement bien, il les mâcha et Ned les appliqua sur les blessures, qui furent guéries en peu de jours. Ils écorchèrent la panthère sur la place, Awattahowee fit un manteau de sa peau tigrée, à la manière des Indiens ; il l'orna de coquillages, et la présenta à son ami, pour la porter dans les jours de fête et de cérémonie.

Le bruit de cette aventure rendit le nom de Warbishcondar cher à toute la tribu ; Awattahowee donna un grand repas auquel tout le village fut invité. On servit la panthère rôtie qui fut dévorée par tous les convives.

Quelque tems après, le dernier parti de guerriers revint de ses courses ; ils amenoient, avec eux, d'infortunés prisonniers parmi lesquels étoient deux enfans. Ces farouches guerriers avoient perdu quelques-

uns de leurs camarades dans l'action où ils avoient fait ces prisonniers; dans leur rage, ils les avoient solemnellement voués au funèbre poteau. Les enfans ne devoient pas même être épargnés. Ned avoit le cœur déchiré; il s'adressa à Awattahowee pour détourner le danger qui menaçoit les prisonniers. L'Indien lui déclara que, puisqu'ils avoient été voués solemnellement à la torture, la fatale sentence ne pouvoit point être révoquée; il ajouta qu'autrement Matchu Manitoo, qui est le mauvais génie, puniroit la nation de toutes sortes de fléaux.

Ned ne se découragea point, il alla trouver les chefs de la tribu; il leur demanda seulement qu'on épargnât les enfans: il ne reçut d'eux d'autre réponse que celle que lui avoit déja faite son ami. Il insista en leur disant que Istooboolo, ou le bon génie, étoit le protecteur de l'innocence, et qu'il en seroit le vengeur, si l'on faisoit

périr les enfans. Les chefs furent inexorables. Ned étoit brisé de douleur, il ressentoit une horreur inexprimable. Le jour qui devoit éclairer un si horrible sacrifice commençoit à paroître ; c'étoit un jour de fête pour les Indiens. Edouard se renferma dans la demeure de Veenacoba, il ne voulut prendre aucune nourriture, il se livra à la méditation et à la prière, profondément affecté de l'effroyable tragédie que les sauvages alloient représenter. Il remercia Dieu de l'avoir arraché à un aussi terrible sort. Il eut assez d'empire sur l'esprit de sa mère adoptive pour l'empêcher d'assister à un pareil spectacle ; Awattahowee ne put résister au desir de voir la sanglante cérémonie. Les cris et les acclamations qui accompagnoient cette épouvantable scène, et que Ned ne put s'empêcher d'entendre, lui percèrent le cœur : dans l'agonie de son affliction, il maudit la nation toute entière.

• •

J'épargnerai à mes lecteurs le recit des atroces cruautés qui furent commises. Les deux malheureux enfans, encore malades, périrent les premiers sous les yeux de leurs parens, qui eux-mêmes furent bientôt immolés. Awattawohee vint pour raconter à Ned les horribles détails de cette boucherie ; il ne voulut point l'entendre et le pria de le laisser à lui-même pendant quelques jours. Les attentions empressées de Weenacoba ne purent le distraire de sa profonde mélancolie : cette mère tendre vit, pour la première fois, la figure de son fils altérée par un sombre chagrin.

La prédiction que Ned avoit faite aux chefs de la nation ne fut point vaine ; le bon génie ne tarda point à venger le sang de l'innocence inhumainement versé. Les enfans n'étoient point encore guéris de la petite vérole, lorsqu'ils furent massacrés ; quelques-uns des assassins furent atteints par la contagion. Comme cette

maladie n'étoit point connue des Indiens, ils ne savoient comment la traiter : ses ravages devinrent mortels, plusieurs victimes périrent, entre autres le jeune Onondoga, le seul enfant de Scheerasta, sœur d'Awattahowee, et la mère affligée fut frappée de l'épidémie.

Lorsque Ned se fut assuré du genre de maladie qui désoloit la tribu, il convoqua une assemblée des prêtres et des chefs guerriers ; il leur déclara, par l'organe de Quanshebo, son interprète, que le fléau destructeur leur avoit été envoyé par Ishtooboolo, comme il le leur avoit prédit, pour venger le sang de l'innocence qui avoit été versé.

« Il vous a frappés, ajouta-t-il, parce que vous avez rejeté les sollicitations que je vous ai adressées en faveur des enfans ; cependant Ishtooboolo n'est point inflexible, il m'a révélé un moyen sûr pour arrêter les suites fatales de la maladie ; il

exige de vous qu'à l'avenir vous ne livriez plus aux tortures vos prisonniers et sur-tout les enfans, il exige encore que vous suiviez exactement ses volontés pendant la durée du fléau vengeur. „

Fort peu de guerriers consentirent à cette proposition. La plus grande partie de l'assemblée, et sur-tout les prêtres et les charlatans qui se mêloient de médecine ou de magie, tournèrent en dérision le discours de Ned, et pour en détruire l'effet, ils eurent recours à quelques tours de gibecière et à leurs enchantemens ordinaires. Cependant les ravages de la maladie devenoient de jour en jour plus considérables, et menaçoient la nation d'une destruction totale.

La confiance qu'Awattahowee avoit pour Edouard le fit ranger de son parti ; il se décida à se laisser inoculer. Plusieurs autres jeunes guerriers furent entraînés par son exem-

ple ; l'opération réussit à merveille, et Sheerasta recouvra la santé, après avoir été traitée à la manière européenne. Les Indiens qui s'étoient reposés sur la promesse des prêtres, périrent presque tous.

La bonne Weenacoba fut elle-même atteinte par la contagion. Elle avoit un frère parmi les prêtres, elle tenoit obstinément à ses anciennes superstitions. Elle n'avoit pas voulu se faire inoculer. Ned eut pour elle les soins et les attentions d'un fils ; lorsque la maladie devint si violente, que cette vieille ne pouvoit plus se tenir couchée, Ned la soutenoit dans ses bras. Elle fut singulièrement sensible à ces marques d'attachement. Le septième jour, l'irruption se déclara, Weenacoba se sentit défaillir. Ned étoit assis sur son lit derrière elle, la tête de sa mère reposoit sur sa poitrine; c'étoit la seule posture qu'elle pouvoit garder. Elle n'avoit point encore perdu la connoissance,

quoiqu'elle fût déja privée de la vue et de l'ouie. Le soir, elle serra la main de Ned, en lui disant : *Janis, janis, necpan* ! Ce qui signifie : Mon fils! mon fils ! je meurs. Elle expira après avoir prononcé ces mots.

Ned ressentit la plus vive douleur de la perte de cette femme bienfaisante qui lui avoit témoigné l'amour et les sentimens d'une mère. Il fit brûler son corps sur un bûcher avec les cérémonies qui passent pour les plus honorables chez les Indiens ; il arrosa son tombeau des larmes de la piété filiale.

Les progrès alarmans de la maladie qui avoit déja fait périr plus de deux cents Indiens, frappèrent de consternation les guerriers et les prêtres. Ils résolurent, dans une assemblée solemnelle, d'envoyer une députation à Warbiscondar, pour lui déclarer que toute la tribu se soumettait entièrement à ses décisions. Edouard se rendit dans le lieu de

leur assemblée , il insista avec force sur la nécessité d'appaiser le courroux d'Ishtooboolo, en proclamant un jour de fête solemnelle et de purification , et en promettant avec serment de ne plus faire périr les prisonniers et sur-tout les enfans. Il avoit sagement pensé qu'un jour de jeûne seroit un excellent régime préparatoire pour l'inoculation. Il se flattoit encore que , délivrés du fléau dont ils étoient frappés , les sauvages renonceroient enfin à leur coutume barbare d'égorger les prisonniers.

Presque tous les enfans, aussi bien que les guerriers et quelques prêtres consentirent à être inoculés. Les heureux effets de l'opération furent bientôt visibles par la guérison complette de plus de six cents malades : il n'y eut que trois ou quatre personnes qui périrent pendant le traitement , encore étoient-elles avancées en âge.

CHAPITRE XLIX.

Un service aussi essentiel rendu à des malheureux, porta Edouard au plus haut point d'honneur et d'estime parmi la nation entière. Les Indiens le regardèrent comme un être qui avoit des correspondances directes avec le bon génie, parce qu'il leur avoit prédit la punition qui leur avoit été infligée, et ensuite, parce que, lui-même, avoit eu en son pouvoir les moyens de faire cesser le fléau qui les désoloit : d'après ces idées, ils avoient pour lui plus de vénération que pour tous leurs prêtres ensemble. Si Edouard se fût laissé séduire par l'ambition, il eût pu aisément se faire proclamer souverain, et peut-être même le dieu des Agiguans ; mais

fidèle à son caractère généreux, il se plut à faire du bien aux sauvages en adoucissant leurs mœurs, sans penser, pour lui-même, à aucune récompense particulière. Il dirigeoit entièrement ses pensées sur les moyens de sortir du pays. Il étoit excessivement difficile de fuir sans danger; les Indiens ne lui auroient jamais pardonné sa désertion, ils l'auraient probablement poursuivi pendant plusieurs centaines de milles. Ses prétendues communications avec le bon génie pouvaient contribuer à la réussite de son projet, et je pensé que nous pouvons, en sûreté de conscience, ne point blâmer Edouard d'avoir accrédité cette opinion pour tromper les Indiens. Il raconta à son ami Awattahowee que Weenacoba lui avoit apparu, et qu'Ishtooboolo la lui avoit envoyée pour lui annoncer que, bientôt, il lui ordonneroit de paroître devant lui. A cette nouvelle, Awattahowee fut inconsola-

ble. La superstition est tellement enracinée dans le cœur des Indiens, que leurs songes leur paroissent des commandemens de la divinité auxquels il est inoui qu'on ait jamais refusé d'obéir.

Pour donner une plus grande apparence de vérité à son histoire, Ned se conforma rigoureusement à tous les rits indiens de la purification, il passa souvent des nuits entières sur le tombeau de Weenacoba. Un soir qu'il étoit à méditer sur son projet d'évasion, il fut surpris d'apercevoir, au lever de la lune, à quelque distance de lui, une figure de femme prosternée par terre, qui semblait remplir un acte de dévotion. Le lieu qu'elle avoit choisi, étoit singulièrement retiré. La lune qui lançoit sur elle sa lumière tremblante, la fit découvrir à Ned, malgré les arbres qui l'environnoient. Un spectacle aussi inattendu excita sa curiosité. Il n'avoit jamais vu per-

sonne parmi les Indiens se livrer à des pratiques religieuses avec un recueillement aussi sérieux. Il se détermina à s'assurer de la réalité de l'objet qu'il apercevoit. La femme sauvage étoit si profondément ensévelie dans la méditation, que Ned s'approcha d'elle sans être aperçu : il se plaça derrière un arbre et vit la triste et fidelle Sheerasta, veuve à l'âge de dix-neuf ans, pleurer sur le tombeau de son mari et répandre de son lait sur un autre tombeau voisin qui renfermoit les cendres froides de son fils qu'elle avoit également perdu.

Une douleur si vive et si sincère ne pouvoit manquer de toucher le sensible Edouard : il admiroit cette vérité d'expression qui s'échapoit du cœur naïf de l'aimable sauvage, il appela : Sheerasta ! Elle reconnut sa voix, elle se leva avec dignité et sans émotion, et lui répondit en ces termes :

« Warbishcondar, le maitre de la

vie m'a enlevé la prunelle de mon œil et la moitié de mon cœur; il les a cachés dans ces tombeaux. J'arroserai l'un avec mes larmes et l'autre avec la rosée de mon sein, jusqu'à ce que j'aille les répandre dans des lieux que le soleil n'éclaire jamais. „

La jeune Indienne se retira ensuite chez elle, laissant Edouard plein d'admiration pour sa constance et sa vertu, qu'il auroit également honorées et applaudies si le spectacle lui en eût été offert dans des contrées civilisées.

La saison étoit assez avancée pour que Ned pût espérer trouver, dans les bois, des graines ou autres fruits pendant sa longue et périlleuse expédition. Il se détermina à mettre promptement à exécution son projet, et de s'abandonner aux événemens : il fit part à Doran de sa résolution, en lui recommandant de rester encore quelque tems chez les Indiens, après son départ, et de les empêcher

de faire aucune recherche contre lui, s'ils en avoient le dessein.

Edouard convoqua une assemblée de guerriers et de prêtres : il leur annonça qu'Ishtoboolo lui avoit fait apparoître l'ombre de Weenacoba pour lui ordonner d'aller le trouver le premier jour de la nouvelle lune dans les sombres cavernes du rocher sacré ; il ajouta qu'il y resteroit trois jours et trois nuits, mais qu'il ne pouvoit pas leur assurer si Ishtooboolo lui permettroit de retourner dans la tribu, ou s'il le forceroit de suivre Weenacoba dans le pays des Génies. Il promit, quelle que fût la décision de la divinité, de ne jamais cesser de prier le père du jour de les combler de bienfaits, et de leur accorder la victoire dans les combats.

Le discours de Ned fut accueilli avec toutes les marques de confiance, d'affection et d'estime ; une députation de prêtres et des principaux guerriers fut chargée de l'accompa-

gner jusqu'au lac et de le voir embarquer pour les cavernes sacrées. Le soir de la veille de son départ, il invita Awattahowee à souper, il le traita le mieux qu'il lui fut possible. Le sauvage lui exprima ses vives inquiétudes, lui renouvela l'assurance d'une amitié inviolable, Ned fut attendri, versa des larmes; cependant il le flatta de l'espérance de le revoir encore. Il remit à l'Indien ses meilleurs instrumens et les plus riches fourures qui composoient sa garde-robe, en lui disant que s'il n'étoit point revenu dans trente-un jours, il seroit sûrement parti pour le pays des Génies, où il ne manquerait pas de prier Ishtooboolo de le protéger. Si sa destinée étoit telle, il le prioit alors d'accepter ses effets, comme un gage de son amitié. Il ajouta qu'il n'emporteroit que ses armes, le collier de coquillages que Weenacoba lui avoit donné et la peau de panthère dont Awattahowe lui avait fait un

manteau. Le sauvage, quoiqu'héritier de toutes les propriétés de son ami, quitta Ned le cœur brisé de douleur, et Warbishcondar se coucha pour la dernière fois sur son lit de peaux d'ours.

Dès qu'il fut livré à lui-même, l'importance de l'expédition qu'il était sur le point d'entreprendre, occupa toute sa pensée. Les dangers et la difficulté de son évasion étoient disparus, graces à la pieuse fraude qu'il avoit inventée pour s'assurer de la crédulité des Indiens; d'ailleurs il quittoit leur pays non-seulement avec leur consentement, mais même avec leur expresse approbation; cependant Ned avoit encore bien des obstacles à vaincre : un voyage de plus de sept cent milles, à travers un désert inhabité, rempli de serpens et de bêtes féroces; une excursion aussi périlleuse, entreprise dans un pays ennemi, sans espérance certaine d'y trouver la plus légère subsistance

ou le moindre secours en cas de maladie ou d'accident, auroient découragé un homme qui aurait eu moins de courage et d'activité qu'Edouard. Plein de confiance en la providence éternelle, il étoit décidé à tout braver; le souvenir, toujours présent de sa Cécilia, affermit sa résolution; il se croyait déjà transporté dans les bosquets de Ravensdale, il contemploit les yeux charmans de sa maitresse fondant en pleurs au récit de la mort héroique de son valeureux frère, et de ses propres aventures.

Awattahowee se leva à la pointe du jour pour dire un dernier adieu à son ami Warbishcondar; les chefs et les prêtres formoient l'escorte, ainsi qu'il avait été convenu; Ned s'avança couvert de sa peau de panthère, ayant son collier de coquillages autour du cou et une paire de mocassins neufs à ses pieds. Un arc indien étoit suspendu derrière son dos avec un carquois rempli de flè-

ches ; à son côté pendoit une massue et une sorte de scalpel dont il espéroit se servir utilement dans plusieurs occasions. Il portoit à la main son fusil, il avoit attaché à sa ceinture un petit sac qui contenoit deux livres de poudre, des balles et des pierres à feu.

Il arriva dans ce costume sur les bords du lac : Awattahowee avait eu soin d'y faire placer un petit canot avec deux rames et un panier de bled rôti pour offrir au grand génie.

Comme il étoit prêt à s'embarquer, tous les guerriers et les prêtres lui secouèrent la main ; le grand-prêtre, qui est le plus âgé de la tribu, pria Ned de les rappeler tous au souvenir d'Ishtooboolo et d'intercéder auprès de lui pour qu'il leur envoiât une bonne saison pour chasser. Edouard promit de s'acquitter fidèlement de sa mission et de faire connoître au grand génie la manière généreuse avec laquelle il avait été accueilli chez les Indiens ; il ajouta qu'il les prioit de

vouloir bien agréer ses remercîmens sincères, pour l'hospitalité qu'ils lui avoient accordée ; lorsque Ned prit la main de Doran, il lui dit :

« Souvenez-vous..... »

Ces deux mots suffisoient pour diriger sa conduite. Le dernier sauvage avec lequel il parla fut Awattahowee; il le serra dans ses bras, tenant longtems ses yeux fixés sur lui ; il savoit que c'étoit le dernier regard de l'amitié. Awattahowee pleura, il adressa à Ned ces paroles :

« Puisse Ishtooboolo conserver la chaîne qui lie le cœur d'Awattahowee à celui de Warbishcondar ! »

Edouard fondoit en larmes, il embrassa son ami pour la dernière fois, et s'élança dans le canot ; comme il approchoit du rocher sacré, qui, ainsi que nous l'avons déja dit, est en grande vénération parmi les Indiens, et qui n'est qu'à un quart de mille de distance du rivage, les sauvages entonnèrent un chant solemnel qu'ils

chantent annuellement le jour de la grande fête de l'expiation générale. Ned entendit le chœur des Indiens, qui continuèrent leurs chants tant qu'ils purent l'apercevoir. A la fin Ned aborda aux cavernes sacrées. Avant d'entrer sous l'arche redoutable, il tira un coup de fusil pour dernier salut, les Indiens y répondirent par des cris, et Ned disparut pour jamais de leur vue.

CHAPITRE L.

QUOIQUE la carrière dans laquelle Ned étoit entré eût été semée de nombreux dangers, jamais il ne s'étoit trouvé dans une situation aussi terrible que celle où il s'étoit placé lui-même. Une figure humaine, même dans les contrées les plus sauvages, a quelque chose de divin ; je doute

que le misantrope le plus forcené pût se décider à ne plus jamais voir son semblable. Edouard, pendant un an et demi qu'il avoit demeuré chez les Agiguans, avoit reçu toutes les preuves de tendresse et d'affection que la nature a placées dans le cœur sauvage de ses enfans : lorsqu'il fut privé de leur vue, il fut saisit d'un abattement extraordinaire ; et le moment après lequel il avait soupiré avec tant d'ardeur depuis si long-tems, ne fut témoin que de ses regrets. Il jeta les yeux sur la terrible et sublime caverne dans l'intérieur de laquelle il étoit peut-être le premier homme qui eût jamais osé entrer. Il la considéra, suivant la croyance indienne, comme le temple du grand génie, et résolut de consacrer à sa louange les premières paroles qu'il alloit prononcer :

« O toi, dit-il, Être suprême, qui habites l'éternité, et aux yeux duquel les profondes cavernes de la mer ne peuvent être cachées, re-

garde avec bonté la plus humble de tes créatures, qui n'a de forces que dans tes armes, de confiance que dans ton aide ; bénis celui qui, dans toutes les épreuves que tu lui as fait subir, n'a eu de recours qu'en ta grace pour lui donner le courage de persévérer ! „

Une voix sourde qui semblait partir du fond de la caverne, répéta : *Persévérez* !

Edouard crut que ce mot n'étoit que l'écho de la dernière parole qu'il avoit prononcée. Cependant, considérant cette réponse comme un favorable augure, il résolut de poursuivre sur-le-champ son projet et d'en confier à Dieu la réussite.

Plein de cette idée, il résolut de pénétrer jusqu'aux extrémités de la caverne, décidé à y passer la nuit, dans la crainte d'être découvert par les Indiens qui auroient pu avoir la fantaisie d'observer ses démarches. Une multitude d'oiseaux avoient pla-

cé leurs nids dans l'intérieur de la caverne ; comme le printems est la saison des amours, Ned auroit pu, s'il l'eût voulu, charger son canot d'une provision d'œufs; il en prit seulement autant qu'il croyoit en avoir besoin pour la circonstance actuelle. Il épargna la vie des oiseaux qui obéissoient à la douce impulsion de la nature, comme pour expier son larcin. Quant au bled rôti que la piété d'Awattahowee lui avoit confié pour offrir à Ishtooboolo, il crut devoir le réserver pour son usage, sans vouloir néanmoins faire aucun tort au grand génie, ni priver son ami de ses bénédictions. Il s'avança sous la caverne aussi loin que l'eau put le porter. Il lui étoit facile de rester en sûreté sous ces voûtes humides autant de tems qu'il l'eût desiré ; cependant comme il s'aperçut que la caverne s'étendoit au-delà du bassin d'eau qui en baignoit les rochers, sa curiosité l'engagea à porter plus loin ses

recherches. Il avoit besoin d'un flambeau pour diriger ses pas, car, à la premiére sinuosité, la lumière du jour eût cessé de l'éclairer. Il parvint à écarter cette difficulté, en entrelaçant les fibres de quelques plantes desséchées qui croissoient dans les crevasses des rochers; il les frotta avec de la poudre à canon un peu mouillée; il en forgea une espèce de torche qui brûloit comme une fusée et qui lui fournit, pendant quelque tems, une brillante lumière. Il se pourvut d'une certaine quantité de ces torches, mangea une demi-douzaine d'œufs crus avec un peu de bled rôti, mit quelques provisions dans sa poche et marcha à la découverte.

Le chemin étoit étroit, terrible, tel que celui du Tartare, ainsi que les poëtes nous le dépeignent; la route étoit excessivement dangereuse: elle étoit souvent coupée par des trous près desquels se trouvoient des endroits glissans: un faux pas auroit

conduit l'imprudent à la mort. Lorsqu'Edouard commença son voyage souterrain, il ne connoissoit pas le danger ; mais dès qu'il s'en fut aperçu, il eût desiré bien vivement n'avoir jamais entrepris une recherche aussi périlleuse. Eclairé par sa lumière, il crut s'apercevoir que le chemin s'élargissoit et devenoit moins difficile ; il continua de s'avancer jusqu'à ce qu'il eut le malheur de tomber et de rouler le long d'un rocher. Après sa chûte, Ned s'attendoit à être mis en pièces. Il parcourut très-vîte plusieurs toises, et se trouva dans un fonds, sans être blessé, environné de ténèbres épaisses ; mais ce qui étoit le plus alarmant, c'est qu'il avoit perdu ses torches dans la traversée. Sa situation étoit horrible, il ne pouvoit faire un pas sans craindre de tomber dans un précipice. Il avoit encore son fusil à la main, son armure indienne étoit toujours en bon état. Pour première ressource, il

commença à tirer un coup de fusil. A la lumière du bassinet, et à l'effroyable bruit des échos, il s'aperçut qu'il étoit placé sous une grande voûte. Comme la terre étoit unie sous ses pieds, et mêlée d'un sable léger, il n'étoit point en danger de se rompre le cou ; mais malheureusement il se trouvoit enfermé comme dans un tombeau; il lui étoit impossible, sans aide et sans secours, de remonter vers l'endroit d'où il étoit tombé. Il essaya de trouver quelque issue. Il étoit résolu de défendre ses jours, tant qu'il lui resteroit un souffle de vie, et à mourir avec calme si ses efforts étoient impuissans. Son premier soin fut de se procurer de la lumière; il y parvint en mouillant de la poudre à canon avec de la salive ; il en fit une pâte en la paitrissant dans la main; il y mit le feu en alumant de la poudre dans le bassinet de son fusil; avec le secours de cette lumière, il fut assez heureux pour recouvrer ses

torches qui étoient au pied du rocher : il découvrit que la caverne, dans laquelle il étoit tombé, étoit très-grande ; mais quoiqu'il l'eût cent fois parcourue et examinée, il ne vit aucune possibilité d'en sortir. Epuisé par une inutile fatigue, et se croyant inévitablement perdu, il se résigna tranquillement à sa destinée, et se coucha par terre. Nos lecteurs peuvent, par ce que nous avons déja dit du caractère de Ned, facilement deviner quelles étoient les pensées qui l'occupoient dans un moment aussi solemnel. Il fut assez maître de son imagination pour oublier quelle étoit sa situation ; libre d'inquiétudes et de chagrins, il s'endormit profondément. Il n'a jamais su combien de tems il étoit resté plongé dans cet état d'insensibilité ; tout ce dont il a pu se rappeler, c'est qu'il rêva que le haut de la caverne, dans laquelle il étoit couché, s'étant entr'ouvert, son ami, le capitaine Rivers, l'avoit

appelé par cette ouverture, l'avoit pris par la main, et l'avoit amené avec lui après l'avoir conduit sur la terre sans aucune difficulté. Le desir ardent qu'il avoit de s'échaper l'avoit éveillé; mais il fut bien surpris de sentir, à côté de lui, un animal qui lui léchoit la main. Il ne put savoir de quelle espèce il étoit, mais il eut assez de présence d'esprit pour alumer une torche suivant sa manière accoutumée. La lumiére effraya l'animal qui se sauva vers une partie de rocher saillant et disparut.

Cette découverte ranima l'espérance de Ned; il s'avança aussitôt vers le rocher, il y aperçut un trou dans lequel il se glissa avec quelque difficulté. Ce trou étoit percé en biais. Il continua à ramper, dans ce défilé, près d'une heure, comme il l'imagine, jusqu'à ce qu'enfin il eut le bonheur de voir le jour: quelques minutes après, il goûta l'inexprimable joie de respirer en plein air. L'ani-

mal auquel il devoit sa délivrance, sous la protection de Dieu, étoit une espèce de blaireau qui, quoique d'une grande force de corps, est très-doux et ne fait jamais aucun mal. Il cherche, pour retraite, les lieux les plus retirés et les plus solitaires ; la providence divine avoit peut-être dirigé ses pas vers la caverne pour sauver la vie de son serviteur. Edouard fut convaincu que sa délivrance étoit l'ouvrage de Dieu, et plein de cette pensée, il redoubla de confiance en celui qui, autrefois, protégea le prophête Daniel dans la fosse aux lions.

Lorsque Ned sortit de la terrible caverne, le jour commençoit à poindre ; il en conclut qu'il avoit été enfermé une nuit entière et une grande partie de la veille ; il se trouva à un demi-mille du sacré rocher. Comme c'étoit la première fois qu'il avoit voulu lui - même chercher les aventures, il se promit bien que ce seroit la dernière.

Le désert étoit devant lui, le danger n'étoit point aussi pressant que celui auquel il venoit d'échapper; il étoit si familiarisé avec les forêts, et si accoutumé à la vie des Indiens, qu'il pouvoit disputer avec les naturels du pays en ressources et en audace. Son dessein étoit de retourner à Charlestown, s'il étoit possible, et pour l'exécuter, il falloit éviter de tomber sur quelques établissemens des Noirs de la Caroline. Nous devons dire à ceux qui n'aperçoivent point la difficulté d'une pareille entreprise, qu'il n'y a aucunes routes frayées dans les forêts d'Amérique, et qu'il est aussi impossible de s'y reconnoître que sur l'Océan atlantique. Vous pouvez errer pendant des siècles, dans ce vaste désert, déchiré par les ronces, dévoré par les moucherons, menacé par les bêtes féroces et par les reptiles venimeux, sans pouvoir rien distinguer autour de vous au-delà de cinq toises. Une

boussole, Ned n'en avoit point, quoique cet instrument soit d'une nécessité indispensable pour la sûreté de ceux qui se hasardent à s'éloigner l'espace d'un mille des plantations habitées ; l'épaisseur du bois étoit telle qu'il apercevoit rarement dans le ciel des corps lumineux. Il avoit cependant observé que les branches étoient plus fortes et plus grandes, le feuillage plus abondant sur le côté de l'arbre exposé au midi, que sur celui du nord ; c'est d'après ces indices qu'il dirigeoit sa marche. A la vérité il saisissoit quelquefois les rayons du soleil, ou il montoit sur les pins les plus élevés pour observer son cours, et d'après cette inspection, continuer son voyage. Il avoit passé dix-sept jours à marcher, au milieu des fatigues et des privations, sans avoir aperçu la figure et les pas d'un homme. A la fin il crut reconnoître quelques signes sur les arbres, on avoit enlevé sur une ligne une partie

de leur écorce, il s'aperçut qu'on avoit voulu indiquer une espèce de sentier; effectivement cette partie de la forêt étoit moins hérissée de ronces et d'épines; il suivit ce sentier pendant cinq jours au milieu de la solitude, mais avec moins de fatigue; il se reposoit pendant la nuit sur les branches les plus garnies de feuillage. Le soir du cinquième jour, au coucher du soleil, il entendit des Indiens qui chantoient, et bientôt après il découvrit la bande qui faisoit ses préparatifs de campement pour la nuit. Dans les premiers jours de son voyage, une pareille vue l'eût glacé de terreur; mais dans les circonstances actuelles, cette rencontre lui causa la plus vive satisfaction. Suivant le cérémonial de la politesse indienne, qui n'admet point d'étrangers dans ses cercles, Ned donna le signal de son arrivée par un cri particulier usité en pareille occasion, et se tint ensuite immobile à sa place : deux In-

diens furent aussitôt envoyés en députation pour l'amener au milieu de la bande, qui lui fit le meilleur accueil. Les sauvages s'aperçurent bientôt qu'il étoit un blanc, mais ils virent, par ses marques d'adoption, qu'il étoit un des guerriers d'une nation avec laquelle ils avoient contracté une alliance. Ned vit avec plaisir un bon feu alumé et les préparatifs d'un souper abondant; ce parti de sauvages ne manquoit ni de provisions ni d'excellentes liqueurs. La vue de figures humaines après une aussi longue solitude, causa à Ned un plaisir qu'il n'avoit point encore connu. La bande des Indiens qu'il avoit rencontrés appartenoit à la nation Chickesaw, qui étoit alliée avec les Agiguans ; ces sauvages revenoient de Charlestown, où ils avoient été pour acheter divers articles, suivant l'usage constant des nations indiennes ; ils apprirent à Ned que le grand roi au-delà du lac

salé n'avoit pu ramener au devoir ses enfans rebelles, qu'il les avoit quittés et avoit ordonné à ses guerriers rouges de retourner dans leur pays ; ce qui, en autre style, signifioit que la paix étoit conclue entre l'Angleterre et l'Amérique, et que Charlestown avoit été évacué par les troupes royales. Quoique Ned aimât trop son pays pour ne point s'affliger des revers qu'il avoit éprouvés, il étoit aussi trop bon chrétien pour ne pas se réjouir du retour de la paix qui alloit enfin mettre un terme aux affreuses calamités de la guerre civile.

Comme il n'avoit point d'inimitié personnelle contre les Américains, il prit fort peu d'intérêt à l'établissement de leur indépendance ; mais la paix étoit, pour lui, d'une haute importance ; elle lui facilitoit les moyens de voyager dans le pays, et par-là toutes les difficultés se trouvoient applanies. Il raconta aux chefs de la bande une partie de son his-

toire, il en supprima les détails qu'il jugea convenable ; il leur dit qu'il étoit un officier anglais, qu'il avoit été adopté par une nation amie pour laquelle il conservoit la plus sincère affection, et qu'il se rendoit à Charlestown pour servir les intérêts de la tribu et les siens propres. On passa ensuite, joyeusement à la ronde, la pipe de fraternité, et après avoir exécuté, autour du feu, une danse à laquelle Ned prit part, les sauvages se couchèrent pour dormir les pieds tournés du côté de la flamme, suivant la coutume indienne ; quelques chevaux qu'ils avoient avec eux furent attachés à des arbres. Le lendemain matin, ils donnèrent à Edouard un autre repas et lui offrirent des présens, entr'autres une corne remplie de poudre et des biscuits de ris qu'ils portoient avec eux. Ils prirent ensuite congé de lui en lui secouant la main, suivant l'usage, et en entonnant le chant du départ.

Ned voyagea encore pendant quatre jours avant d'arriver à des habitations de blancs. A la fin, le vingt-neuvième jour après sa sortie de la caverne, il eut la consolation de passer la nuit dans la demeure d'un chrétien. Le propriétaire de la maison étoit un Irlandais, il avoit avec lui trois fils qui avoient servi dans l'armée américaine. Tous ses compatriotes avoient embrassé la cause de l'indépendance, tandis que les Ecossais s'étoient presque tous rangés sous les drapeaux du roi. Lorsque Paddy vit Ned pour la première fois, il le prit pour un Indien. Dans cette croyance, il eut assez de générosité pour lui offrir l'hospitalité ; mais lorsqu'il eut appris qu'il étoit un officier anglais et qu'il étoit né dans sa chère patrie, il lui fit l'accueil le plus distingué en l'assurant que tout ce qu'il avoit étoit à son service.

CHAPITRE LI.

L'IMPATIENCE que Ned avoit d'apprendre des nouvelles de ses amis, de rejoindre son régiment et de reprendre les douces habitudes d'une vie civilisée, ne lui permit point d'accepter l'invitation de l'honnête Irlandais ; il refusa même de se reposer quelques jours avec lui. Comme il n'avoit sur le corps que son collier de coquillages et sa peau de panthère, un des jeunes gens lui rendit le service de lui donner un vêtement plus décent consistant en une chemise, un petit habit et une paire de culottes ; il lui fournit également un cheval; il poussa même l'honnêteté jusqu'à le conduire chez le docteur Denton dont la demeure étoit située à trente milles du lieu d'où ils étoient

partis. C'étoit la plus proche habitation qui appartînt à un homme recommandable par son éducation et sa fortune. Cette visite ne pouvoit qu'être très-agréable à Edouard ; il avoit un peu connu le docteur, l'ayant vu une fois ou deux chez mistriss Middleham dont il avoit épousé la sœur. Ned ne fut pas long-tems sans reconnoître, dans M. Denton, un homme d'honneur dont le cœur sensible et compatissant s'ouvroit à toutes les douces affections. Il aimoit à secourir les malheureux, ne s'écartoit jamais de ses devoirs et prodiguoit ses soins et ses attentions à tous ceux qui réclamoient son assistance. Le docteur étoit cependant d'un caractère un peu singulier ; mais cette singularité n'avoit rien que d'aimable et de vertueux. Il étoit le plus jeune des enfans d'un des plus riches comme, en même tems, des plus rigides et des plus sévères colons de la province. La manière barbare avec

laquelle celui-ci traitoit les nègres, lui avoit aliéné l'esprit de tous ceux qui se piquoient de philantropie ; le cœur de son fils en avoit souvent été déchiré. Le docteur ne put jamais s'accoutumer à être témoin des cruautés dont ses sollicitations ne pouvoient interrompre le cours. Poussé par un sentiment d'humanité, il se décida à quitter la maison de son père ; il demanda et obtint la permission d'aller en Europe, où il s'appliqua à l'étude de la médecine ; il se rendit aussi familières d'autres branches de littérature dans lesquelles il acquit une sorte de distinction. A son retour en Amérique, il commença à pratiquer la médecine. Ses succès furent aussi rapides que satisfaisans ; il eût même fait, dans son état, une fortune brillante, si sa délicatesse n'eût mis des bornes à son gain. Il étoit probablement le seul docteur dans tout le pays qui s'alarmât de la quotité et de la fréquence de ses honoraires. Telle

étoit la manière de penser de M. Denton : il ne vouloit jamais entendre parler d'argent pour ses visites. Comme presque tout le monde ne se soucioit pas d'être traité gratuitement, il ne donnoit ses soins qu'à ses parens, ses amis ou aux indigens qui réclamoient ses secours.

A la mort de son père, il hérita d'une fortune considérable, qu'il accrut encore en épousant l'aimable fille du vieux M. Middleham, qui elle-même étoit sœur du mari de la dame qu'Edouard avoit protégée contre les impertinentes violences d'une sentinelle. Comme les revenus du docteur suffisoient à la modération de ses desirs, il s'étoit retiré dans ce pays, où il possédoit une plantation fort étendue. Son premier soin, dans sa solitude, avoit été de rédiger un petit code de lois, basé sur l'utilité générale, pour gouverner ses nègres dont le nombre se montoit à près de quatre cents. Pénétré d'une vénéra-

tion profonde pour la religion, sentiment que sa femme partageoit avec lui, il s'efforçoit d'incu quer ces principes sacrés dans l'esprit de ceux qu'il pouvoit en quelque sorte diriger par son influence ; lui-même donnoit de la force à ses préceptes par l'exemple, et comme il n'y avoit d'ecclésiastiques qu'à deux cents milles de son habitation, il célébroit lui-même le service divin tous les dimanches dans une église qu'il avoit fait bâtir ; il invitoit tous les fidèles des environs de s'y rendre, il y rassembloit tous ses nègres qui étoient d'un âge assez avancé pour retirer quelque fruit des exercices pieux qu'on y pratiquoit.

Le docteur remplissoit ce devoir solemnel lorsqu'Edouard arriva chez lui : celui-ci avoit été si long-tems chez les sauvages, qu'il ne savoit réellement pas dans quel jour de la semaine il vivoit ; il devina que c'étoit le dimanche lorsqu'il apprit que le

docteur étoit à l'église ; il s'y rendit aussitôt, il se félicita de pouvoir rendre , dans l'effusion de son cœur, des actions de graces à l'être miséricordieux qui l'avoit conduit, à travers tant de dangers., sur une terre chrétienne. Lorsque le service divin fut achevé , il s'avança vers le docteur et mistriss Denton , qui d'abord ne le reconnurent pas , mais qui ensuite l'acccueillirent avec la plus cordiale hospitalité. Lorsqu'il leur eut fait part de sa situation, ils lui offrirent toutes les recommandations qui étoient en leur pouvoir ; le docteur insista auprès d'Edouard pour qu'il acceptât quelqu'argent dont il avoit le plus grand besoin dans la circonstance actuelle. Il ne refusa point de le prendre, parce qu'il savoit qu'il lui étoit dû une somme assez considérable par le caissier du régiment.

Dans une habitation aussi retirée que l'étoit celle du docteur , le pro-

priétaire étoit dans la nécessité d'avoir toujours une abondante provision des choses les plus nécessaires à la vie. Les nègres étoient employés à aller chercher au loin les objets d'une indispensable utilité. Edouard se pourvut dans les magasins de quelques articles dont il avoit grand besoin ; en peu de jours il fut assez bien équipé pour continuer son voyage et se rendre à Charlestown où il espéroit trouver un vaisseau qui le transporteroit en Europe. Edouard avoit tellement gagné l'affection du docteur et de son aimable épouse, qu'ils étoient indécis s'ils ne partiroient point avec lui ; lorsqu'ils le virent entièrement déterminé à prendre congé d'eux, ils se décidèrent à l'accompagner jusqu'à la plantation de M. Middleham ; à la vérité on pouvoit bien dire qu'ils faisoient tout le chemin, car l'habitation n'étoit éloignée de la ville que de seize milles.

Ned prit congé du jeune homme qui l'avoit conduit chez le docteur, et lui fit quelques présens en reconnoissance de la peine qu'il lui avoit causée ; il monta ensuite en voiture avec le docteur et sa femme. Ce voyage qui étoit de quelques centaines de milles donna à Edouard une preuve de l'excessive bonté de ses nouveaux amis qui ne s'exposoient à la fatigue que pour avoir le plaisir de l'accompagner; car il n'y avoit pas deux mois qu'ils étoient revenus de chez M. Middleham, où ils avoient passé quelques semaines. Comme il n'y avoit point d'auberges sur la route, ils passoient les nuits chez des familles particulières où ils étoient reçus avec franchise et cordialité ; le contraste de cette partie de son voyage et de celle qu'il avoit faite dans les forêts, le frappa singulièrement ; il s'étonna de ce que des philosophes modernes avoient osé soutenir l'étrange para-

doxe que : « La vie sauvage étoit plus
» desirable que l'état social, parce
» qu'elle produisoit un résultat de
» bonheur plus vrai. »

Edouard avoit fait la double épreuve ; quoiqu'il se fût convaincu qu'un homme modéré dans ses passions pouvoit se rendre heureux dans un pays sauvage, cependant il ne doutoit point que le même homme ne goutât un bonheur plus parfait dans des sociétés civilisées.

Nos voyageurs approchoient des domaines de M. Middleham ; un bétail nombreux paissoit dans de vastes terreins défrichés et couverts d'arbres qui sembloient contemporains de la création, et à travers lesquels on pouvoit découvrir les bords sinueux de la rivière d'Ashley ; une haute terrasse qui dominoit sur les eaux et qui s'élevoit devant la demeure du vertueux Américain, rappelèrent à Edouard les bosquets de

Ravensdale; en effet, l'habitation de M. Middleham pouvoit le disputer, par le goût et l'opulence, à nos plus riches châteaux d'Europe. Si l'approche de cette délicieuse résidence fit goûter à Edouard des sensations douces et agréables, quel plaisir et quelle surprise n'éprouva-t-il point lorsqu'arrivé à la porte, il aperçut David dans l'avenue! Son étonnement étoit tel, qu'il pouvoit à peine en croire ses yeux. Il fit en deux mots l'éloge de son fidèle serviteur au docteur et à mistriss Denton, s'élança hors de la chaise, se précipita vers Morgan, qui serra son maître dans ses bras et se livra à des transports de joie extraordinaires. Le tems n'étoit point favorable pour se raconter leurs mutuelles aventures; seulement Morgan apprit à Ned qu'à la fin de la guerre il s'étoit attaché au service du capitaine Fanshaw, avec lequel il revenoit du Nord pour

se rendre à Charlestown où ils alloient voir mistriss Fanshaw, qui étant fort avancée dans sa grossesse, n'avoit pu s'embarquer lorsque les troupes anglaises avoient évacué la place. Mistriss Fanshaw étoit restée dans sa maison, et avoit reçu toute sorte d'honnêtetés de la part de plusieurs dames américaines, et particulièrement de mistriss Middleham, qui avoit eu la bonté de lui offrir un logement dans sa maison de campagne. Morgan dit encore à Ned que mistriss Fanshaw et son mari étoient actuellement dans le château.

« J'espère, mon cher maître, ajouta David, que rien ne pourra jamais nous séparer. Je serai à vous jusqu'à la fin de mes jours, et je vous suivrai jusqu'aux extrémités de la terre. »

Ned serra la main de David en signe d'approbation. Les deux enfans du capitaine Fanshaw coururent tout joyeux pour embrasser Edouard qui,

étant proche du château, rencontra monsieur et mistriss Middleham avec toute la compagnie, qui étoient sortis pour le recevoir. M. Middleham n'avoit jamais vu Ned, mais sur l'excellent témoignage de son épouse, il lui fit l'accueil le plus amical. Ce généreux Américain avoit conçu la plus haute opinion de notre héros, d'après les rapports honorables qui lui avoient été faits de son caractère par M. et mistriss Fanshaw, lorsqu'eux-mêmes désespéroient jamais de le revoir. Il étoit difficile de rencontrer une société mieux choisie: les goûts et les habitudes de ceux qui la composoient étoient à-peu-près les mêmes ; tous s'applaudissoient d'une retraite aussi agréable ; des objets assez tristes tempérèrent un peu la vive satisfaction que goûtoient le capitaine Fanshaw et Edouard; ils avoient sous les yeux les dévastations et les dégradations commises

par une soldatesque brutale, dans chaque partie du château, et dans les jardins, tandis qu'elle en étoit maitresse. Un tel spectacle étoit pour eux un éternel reproche, chaque fois qu'ils y jetoient les yeux. Jamais le propriétaire ne se permit une seule plainte contre ce vandalisme, ni une expression de joie au sujet de l'heureux succès des débats terribles dans lesquels les Américains étoient engagés depuis si long-tems. Une délicatesse exquise, compagne fidèle des bons esprits, les avertissoit de ne pas traiter des sujets qui auroient eu la moindre tendance à réveiller des souvenirs fâcheux, ou blesser les préjugés ou les sentimens des personnes estimables qui vivoient sous le même toit. Nos Anglais prirent une noble revanche en cédant au doux empire de la bienveillance ; leurs cœurs, comme leurs armes, furent soumis, et les attentions toujours actives d'u-

ne hospitalité généreuse éteignirent le souvenir des revers et des malheurs de l'armée britannique.

Au sein de l'amitié, au milieu des plaisirs sans cesse renaissans, Ned passa trois semaines de bonheur qui lui rappelèrent les heures délicieuses écoulées à Ravensdale. Le capitaine Fanshaw ayant reçu avis de Charles-town qu'une flotte étoit sur le point de mettre à la voile pour se rendre en Europe, lui et Edouard se décidèrent à s'embarquer et à traverser encore une fois l'Atlantique. Les événemens de la guerre avoient singulièrement refroidi l'imagination de nos deux militaires; les lauriers de la gloire, les trophées de la victoire ne leur sembloient plus que de vains songes qui les avoient séduits, et tout bien considéré, ils étoient convaincus que le soc d'une charrue et le grossier sarcloir étoient d'une utilité plus générale que l'épée et la bayonnette.

Leurs bons amis, M. et mistriss Middleham, le docteur et mistriss Denton éprouvèrent un sensible regret de leur départ. Ils prêtèrent à nos voyageurs leur propre voiture et une chaise de poste, et donnèrent un cheval à David Morgan. Après un grand nombre de protestations d'amitié et d'estime mutuelles, on se mit en route pour Charlestown.

Fin du Tome III.



